This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD
Vet. Fr. II A. 1981

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

ŒUVRES

DE MONSIEUR

RIVIERE DU FRENY.

Tome Second.

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD
Vet. Fr. II A. 1981

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

ŒUVRES

DE MONSIEUR

RIVIERE DU FRENY.

Tome Second.

TOME SECOND.

LA MALADE SANS MALADIE.
L'ESPRIT DE CONTRADICTION.
LE DOUBLE VEUVAGE.
LE FAUX HONNETE HOMME.

ŒUVRES

DE MONSIEUR

RIVIERE DU FRENY.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques, à la Science.

M. DCC. XXXI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 OCT 1989
OF OXFORD
LIBRARY

LA MALADE SANS MALADIE.

COMEDIE EN CINQ ACTES.

Repreſentée pour la premiere fois, le 27 Novembre 1699.

ACTEURS.

LA MALADE, Tante d'Angelique.

LUCINDE, son Amie.

ANGELIQUE, Amante de Valere.

VALERE, Amant d'Angelique.

FAUSSINVILLE.

LISETTE, Suivante de la Malade.

LA VALE'E, Valet de Fauſſinville.

La Scene eſt à Paris, dans la Maiſon de la Malade.

LA MALADE SANS MALADIE.

ACTE I.

SCENE I.

ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

CE que je viens de vous apprendre, eſt fâcheux aſſurement, vous avez raiſon de vous en plaindre; mais vous auriez tort de vous en étonner. Votre Tante veut vous déshériter pour enrichir Lucinde. Elle hait une niéce aimable, elle aime une étrangere, cela eſt naturel: car cette étrangere flatte ſes viſions. Vous voulez les gue-

rir, vous; & les malades d'esprit haïssent naturellement le Medecin.

ANGELIQUE.

Je conviens que je me suis fait haïr ceans par ma sincerité; mais que veux-tu? ma tante me doit tenir lieu de pere & de mere. Je l'aime tendrement, & je ne puis souffrir, qu'une creature de rien, une scelerate lui affoiblisse l'esprit, pour s'en rendre maîtresse: tout ce que je puis faire à cela, c'est de parler; je parle, Lisette, & je ne dis que des veritez.

LISETTE.

Dire à une fourbe qu'elle est fourbe, & à Madame votre tante qu'elle se porte bien, ce sont deux veritez aussi offençantes l'une que l'autre. Entre nous, Mademoiselle, vous ne laissez pas d'avoir quelque tort: car un peu de complaisance pour sa maladie & pour sa Lucinde, vous auroient mis en état de la guerir de l'une & de l'autre. On ne vient à bout de rien avec cette espece de sincerité, qui montre toûjours le côté du vrai: pour réüssir dans le monde il faut une sincerité à deux envers. Ho que n'avez-vous un peu de la trigauderie de Lucinde! Elle vous haït par

exemple beaucoup plus que vous ne la haïssez ; cependant, voyez comme elle vous caresse au moment qu'elle veut vous ruiner ! Gardez-vous bien au moins de lui rien témoigner de ce que vous sçavez.

ANGELIQUE.

Je ne pourrai jamais dissimuler.

LISETTE.

Tout seroit perdu, vous dis-je, si elle s'apercevoit que je vous avertis de ce qui se passe ; elle ne s'ouvriroit plus à moi, elle me cacheroit ses manigances, & nous ne pourrions plus y remedier.

ANGELIQUE.

Je dissimulerai donc, Lisette.

LISETTE.

Prenez-y garde, c'est votre interêt. A propos d'interest, j'oublie le mien pour l'amour de vous ; car Lucinde en me confiant ses desseins m'a promis quelqu'argent comptant, & une petite pension.

ANGELIQUE.

Je t'entends.

LISETTE.

L'un & l'autre me sont necessaires : de l'argent comptant pour me faire adorer de quelque joli homme, & une pension

viagere pour l'empêcher de me faire mourir de chagrin, quand il ſera mon mari.

ANGELIQUE.

Je te promets tout cela; & quand ma tante m'ôteroit tout, j'aurai d'ailleurs quelque jour aſſez de bien pour t'en faire.

LISETTE.

C'eſt-à-dire que mon mariage, & le vôtre ſont hypotequez ſur la mort du riche couſin normand : apparemment nous ne ſerons pas long-tems filles, car il y a quatre-vingt ans, qu'il eſt garçon. Mais j'entens du bruit, Lucinde ſort de ſa chambre la ſcelerate va vous ſalüer à l'ordinaire par une enfilade de proteſtations flatteuſes; cachez auſſi bien vos ſoupçons, qu'elle cache ſes mauvais deſſeins : elle vous fera la mine riante, ſouriez-lui de même; que je voye là une des ces Scenes de Cour, dont les acteurs ſe montrent les dents ſi gracieuſement, qu'on ne peut deviner lequel des deux va mordre l'autre.

SCENE II.

ANGELIQUE, LUCINDE, LISETTE.

LUCINDE (*d'un ton douloureux.*)

J'Allois à votre chambre, ma chere enfant; j'allois vous donner avis de certaines choſes qui ſe paſſent à votre préjudice; car vos interêts me ſont chers... j'ai une attention continuelle à ce qui peut vous être utile. Plus vous avez d'averſion pour moi, plus j'ai envie de vous faire plaiſir.

ANGELIQUE.

Voilà un effort de vertu dont je ne ſerois pas capable.

LUCINDE.

Ce n'eſt point vertu chez moi d'aimer ceux qui me haïſſent, c'eſt un foible que j'ai, je ſuis mon penchant. Ah je ne te voyois pas Liſette... Souffres que je me mette l'eſprit en repos; votre tante eut hier un peu de fiévre, je voulois la veiller, elle s'y oppoſa; jugez quel tourment

pour moi ! Quand on a le cœur ſenſible on ſouffre bien dans la vie : dis-moi, Liſette, comment mon amie a-t-elle paſſé la nuit ?

LISETTE.

Aſſez doucement : elle a dormi d'abord huit ou neuf heures tout d'un ſomme, après quoi ſon inſomnie lui a repris.

LUCINDE.

Elle n'eſt pas bien depuis hier, je veux qu'elle ſe tienne au lit tout le jour.

LISETTE.

C'eſt moi, qui aurois beſoin de m'y mettre, car elle m'a fait veiller au chevet de ſon lit, pour la regarder dormir, afin de la reveiller, ſi elle mouroit ſubitement.

LUCINDE.

Tu plaiſantes toujours ; mais dans le fond elle n'a pas tort de craindre. Sa conſtitution eſt ſi delicate....

ANGELIQUE.

Elle ſeroit plus robuſte, ſi vous vouliez.

LUCINDE.

Toujours des traits piquants ! mais je vous les pardonne en faveur de votre ſincerité ; j'aime la ſincerité juſques dans les injures.

ANGELIQUE.

De franches injures ſont moins à craindre, que certaines careſſes.

LUCINDE.

Vous me pouſſez vivement, mais je ne ſçai point me broüiller avec une amie au moment qu'elle a beſoin de moi ; je puis vous être utile, vous pouvez m'offenſer impunément, quand j'aurai tout fait pour vous, vous ſerez ingrate, ſi vous voulez.

ANGELIQUE.

Que voulez-vous donc faire pour moi ? voyons ?

LUCINDE.

Empêcher votre ruine. Car enfin vous êtes héritiere unique de votre tante, & je viens vous avertir que ce jeune homme qui la voit depuis peu ; pourroit bien vous faire tort.

ANGELIQUE.

Quel tort pourroit-il me faire auprès de ma tante ? il n'eſt ni flatteur, ni intereſſé.

LUCINDE.

Il eſt aimable, & votre tante eſt ſenſible.

ANGELIQUE.

Eſt-ce là tout ce que vous avez à me

dire? eſt ce là tout ce qui ſe paſſe ceans contre mes interets?

LUCINDE.

C'eſt bien aſſez vraiment! Je vous le repete encore, votre tante eſt ſenſible, Valere eſt aimable, Valere vous des héritera.

ANGELIQUE.

Si quelqu'un a deſſein de me deshériter, ce n'eſt pas Valere.

LUCINDE.

Que voulez-vous dire?

ANGELIQUE *Liſette pouſſe Angelique pour la faire taire.*

Je ne veux rien dire....c'eſt pourcela que je vous laiſſe.

SCENE III.

LUCINDE, LISETTE.

LUCINDE.

TU vois avec quelle honnêteté je lui parle, & comme elle me répond brutalement.

LISETTE.

ſincerité eſt une vertu bien brutale... *à part* je me ſçai bon gré d'être un peu fourbe.

LUCINDE.

Eſt-ce qu'elle ſoupçonneroit quelque choſe, Liſette?

LISETTE.

Elle a des ſoupçons en general; il y a une heure que je tâche de la raſſurer. Je la trouve admirable après tout, de ſe mettre en tête qu'elle doit heriter de ſa tante, parce qu'elle eſt ſon héritiere: il eſt plus juſte que vous en heritiez; car une bonne amie eſt plus proche qu'une niéce. Non, la malade ne ſçauroit trop faire pour vous! Quel attachement n'avez-vous point eu pour elle? vous avez ſacrifié votre jeuneſſe, l'âge nubile; & l'âge nubile eſt le patrimoine des filles qui n'en ont point. Mais ce qui rend vos prétentions très-légitimes, c'eſt la recompenſe que vous m'avez promiſe.

LUCINDE.

Ah! Liſette, nous n'en ſommes pas encore où nous penſons, & ce Valere m'allarme beaucoup.

LISETTE.

Effectivement depuis que votre amie le voit, elle a certains déſirs de guériſon: il eſt à craindre pour vous que l'envie de ſe marier ne l'emporte ſur le plaiſir d'être malade.

LUCINDE.

Hier elle devoit me forcer, disoit-elle, d'accepter une donation. Valere vint, elle ne me parla plus que de ses charmes.

LISETTE.

Peste soit des charmes ! hom, le vilain homme que ce joli homme !

LUCINDE.

Il faut l'éloigner, Lisette, empêchons qu'elle ne le voye davantage. Pour lui ôter toute envie de recevoir visite, je suis d'avis de la faire ce matin plus malade qu'à l'ordinaire. Toi, si tu vois paroître ici Valere, dis-lui qu'elle ne sera pas visible d'aujourd'hui.

LISETTE.

Je lui dirai que nous prenons tous medecine. (*appercevant la malade.*) L'amour la tient, nous sommes perduës. *à part.* Bon, bon, je vais avertir Valere de venir fortifier cet amour là, c'est toute notre ressource.

SCENE IV.

LUCINDE, LA MALADE, *qui entre en rêvant, & ne voyant pas Lucinde marche vigoureuſement.*

LUCINDE.

Es-tu folle ma chere amie de te lever avant midi? à quoi rêves-tu donc?

LA MALADE.

Ah! ſoutiens-moi un peu ma bonne, aide-moi à marcher toute ſeule.

LUCINDE.

Tu t'émancipes trop, & je ſerai contrainte de t'abandonner, ſi tu ne veux point ſuivre mes regles.

LA MALADE *vivement.*

Tu ſçai que l'air du matin eſt un air crû, un air neuf, & que mes poulmons ſont uſez.

LUCINDE.

Il y a deplus dans l'air d'aujourd'hui certaine vapeur aſſommante.

LA MALADE.

Effectivement cet air là m'aſſomme; il rend ma tête d'une peſanteur ... ah! quel fardeau qu'une tête!

LUCINDE.

C'eſt ce que je te dis, tu es ſi foible, trons.

LA MALADE.

Tu m'avois pourtant promis de la for- pour ce printems.

LUCINDE.

l eſt vrai: mais nous ſommes en décours, ſur le declin de la lune les malades dé- nent.

LA MALADE.

)epuis ce declin-là je déperis à vuë d'œil; :rois que je ſuis bien maigre ce matin?

LUCINDE.

Tu n'es pas ſi graſſe qu'hier au ſoir, & ſt la rechute que je t'avois prédite.

LA MALADE.

Tu es ſorciere, je crois, à force d'être ivante! tu as deviné hier que je ferois s rêves cette nuit, & cela n'a pas man- é: j'ai ſongé que je voyois Valere de loin, le je voulois aller à lui, & que quelqu'un 'en empêchoit; cela me donnoit des in- iiétudes.

LUCINDE.

Les inquiétudes de nuit ſont dangereu- ;, je vais te faire prendre quelque choſe ur cela, viens te recoucher.

LA MALADE.

Oh non : car mes inquiétudes n'ont pas duré, Valere eſt venu m'aborder, & quoique ce ne fût qu'en ſonge, ſa converſation m'a charmée. En effet il a bien de l'eſprit, qu'en dis tu ? cela te plairoit-il ?

LUCINDE.

Tout ce qui te plaît ne ſçauroit me déplaire, ton goût détermine le mien.

LA MALADE.

Tu es ſi complaiſante !

LUCINDE.

C'eſt que ta deſtinée entraîne la mienne ; j'ai découvert depuis peu que je ſuis née ſous ton étoile.

LA MALADE.

Cela eſt admirable !

LUCINDE.

C'eſt pour cela que tu as tant d'aſcendant ſur moi.

LA MALADE.

Aſcendant à part avouë que Valere a de bonnes qualitez ; il me plaignoit tant hier.

LUCINDE.

Tu crois qu'il te plaint, il eſt vrai qu'il le dit, & c'eſt toûjours une politique.

LA MALADE.

Je ſuis perſuadée qu'il eſt ſincere.

LUCINDE.

La ſeule difference que je trouve entre ce jeune homme-ci & les autres, c'eſt qu'ils ſont parvenus à certains degrez de ſincerité, qui leur fait dire tout le mal qu'ils penſent des femmes, & que celui-ci les raille encore avec quelque fineſſe, quelque menagement.

LA MALADE.

Valere n'eſt point railleur, il prend vraiment part à mes maux.

LUCINDE.

Quand un Officier mal aiſé s'attache à une riche malade, ce n'eſt pas pour partager ſes maux; & à te parler franchement je croirois bien que Valere....

LA MALADE *vivement.*

Ah le voilà!

SCENE

SCENE V.

LA MALADE, LUCINDE, VALERE, LISETTE.

LISETTE *feignant de vouloir empêcher Valere d'entrer.*

NOn, vous dis-je, non, vous n'entrerez point, Madame eſt très-mal, elle ne ſe levera point d'aujourd'hui.

VALERE.

Je la vois debout.

LISETTE.

Elle va donc ſe recoucher.

VALERE.

Je ſuis ravi, Madame, de vous voir plus de ſanté qu'on ne dit.

LUCINDE.

Plus de ſanté! ce mot eſt malin.

LA MALADE.

Je prens les choſes mieux que toi; Monſieur ne prétend pas que j'aye une ſanté robuſte.

VALERE.

Je vous crois plus de délicateſſe que d'infirmité.

LUCINDE.

C'eſt-à-dire que tes infirmités ſont des viſions.

LA MALADE.

Monſieur entend que je n'ai point de ces infirmitez capitales. En effet, on peut être ſaine & malade.

VALERE.

Je n'oſerai plus parler, ſi Mademoiſelle continuë d'être mon interprete.

LA MALADE.

Non, Monſieur, non, je ſuis perſuadée que vous n'êtes point de ces gens cruels, impitoyables, qui ne peuvent comprendre qu'on ſoit réellement malade.

VALERE.

Je comprens que vous êtes réellement à plaindre.

LA MALADE.

Que de bonté !! que d'humanité pour un jeune homme ! je vous l'avouë, Monſieur, je ſuis charmée des beaux ſentimens...

LUCINDE.

Qu'entens-je? c'eſt midi qui ſonne, & tu n'as encore rien pris d'aujourd'hui.

LA MALADE.

Je ne me ſens pas grand beſoin.

LUCINDE.

Tu as plus de besoin, que tu ne penses; te voilà toute embrasée, n'est-ce pas Lisette?

LISETTE.

Oui: elle a de l'ardeur dans les yeux.

LA MALADE.

Ah! c'est l'inanition. Quel tort cela me va faire! excusez, Monsieur, si je vous quitte, il n'y a que la regularité du regime, qui me fait subsister, & il faut que je prenne certaines choses à certains periodes; si vous voulez revenir dans une heure... une heure n'est-ce pas, ma bonne, il me faudra bien une heure pour digerer mon caffé. J'aurai après cela mille choses à vous communiquer, quand je vous aurai conté tous mes maux, il me semble que je serai à moitié guerie.

SCENE VI.

LISETTE, VALERE.

LISETTE.

QU'est-ce donc, Monsieur, vous ne dites mot? vous ne fortifiez point la ma-

lade contre l'inanition? vous souffrez qu'on vous l'enleve, quand elle commence d'avoir du goût pour vous ? Est-ce là comme vous exécutez le projet que nous avons fait avec Angelique ?

VALERE.

Il est vrai que je me suis engagé à détromper notre malade de sa fausse amie, & de sa fausse maladie; mais, Lisette, je viens encore de m'appercevoir que l'estime qu'elle a pour moi devient un peu trop forte.

LISETTE.

He ! tant mieux, mort de ma vie, tant mieux ! vous en serez plus à portée de lui faire ouvrir les yeux. Il n'y a que vous qui puissiez-vous faire écouter, personne n'ose plus lui parler que Lucinde; vous voyez comme elle en est entêtée ; tâchez qu'elle s'entête de vous, car chez les femmes un entêtement ne se guérit que par un autre.

VALERE.

Je ne veux point qu'elle s'entête de moi.

LISETTE.

Et ce scrupule vous empêchera de rendre service à Angelique ! mais elle paroît, vos scrupules ne tiendront pas contre elle.

SCENE VII.

VALERE, ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

HE-bien, Valere, où en ſommes nous? avez vous vû ma tante ce matin?

VALERE.

Je ne l'ai que trop vüe.

ANGELIQUE.

Comment donc?

VALERE.

Pardonnez, charmante Angelique, ſi je ceſſe d'executer vos intentions. La même tendreſſe, qui me faiſoit agir pour vous auprès de votre tante, me fait craindre d'en être trop aimé, & je me ſuis apperçû...

ANGELIQUE.

Ne la voyez plus, Valere, ne la voyez plus.

LISETTE.

Lucinde va triompher.

ANGELIQUE.

D'accord.

LISETTE.

Vous ſerez desheritée.

ANGELIQUE.

N'importe.

LISETTE.

Et plus de mariage pour vous.

ANGELIQUE.

Ah ! Valere, voyez-là donc.

VALERE.

Mais elle ne conſentira jamais à notre mariage, ſi ſon eſtime pour moi ſe change en amour.

ANGELIQUE.

Cela eſt vrai : ne la voyez plus abſolument.

LISETTE.

Vous me faites rire avec vos allarmes ! Quoi ! vous croyez qu'elle puiſſe aimer, là... vraiment aimer ? non, non, je la connois mieux que vous. Elle n'eſt viſionaire que pour s'être toûjours trop aimée elle-même, & quand on s'eſt accoutumé à n'aimer que ſoi, on devient incapable d'aimer les autres. D'ailleurs ſon temperament eſt ſi fort affoibli par les remedes, qu'elle n'eſt capable que d'un demi amour.

ANGELIQUE.

Ah ! Liſette, peut-on aimer Valere à demi.

VALERE.

En parlant ainſi, belle Angelique, vous flattez ma tendreſſe; mais je n'ai point la vanité de me croire aimable : convenons donc que votre tante eſt d'humeur à ſe paſſionner aiſément.

LISETTE.

Je conviens qu'elle eſt vive, & veut ce qu'elle veut dans le moment qu'elle le veut; mais elle n'aura jamais de paſſion ſuivie. Ce ne ſont que des ſaillies de caprice qui retombent toûjours dans ſa manie principale, & vous aimant aujourd'hui à la fureur, perſuadez-lui que l'amour donne la fiévre, elle vous troquera demain contre le quinquina.

VALERE.

Je croirois bien que c'eſt là le fond de ſon caractere, & je comprens que je puis encore faire quelque tentative dans la neceſſité où je me vois de gagner ſa confiance.

ANGELIQUE.

Voyez-la donc, mais ne vous faites aimer qu'autant qu'il faut; cachez une partie de votre merite, & ne vous laiſſez regarder que le moins qu'il ſera poſſible.

LISETTE.

En voilà assez de dit, séparez-vous ; il seroit dangereux qu'on vous vît trop ensemble. Songez toujours au moins, quand vous vous rencontrerez en leur présence, à ne vous point trop regarder ; méfiez-vous de vos yeux.

ANGELIQUE.

Tu vois même que j'affecte de n'être jamais du sentiment de Valere.

LISETTE.

Trop de complaisance prouveroit que vous êtes amans ; il ne faut pas aussi trop vous contre-dire, on croiroit que vous seriez déja mariés. Cà allez m'attendre à votre chambre vous : Et vous, entrez dans le Jardin ; je vais voir ce qui se passe là dedans. (*seule.*) Les pauvres enfans ! je ne les sépare qu'à contre-cœur, & je les unirois dès demain s'ils avoient assez de bien pour se marier malgré la tante.

SCENE

SCENE VIII.

LISETTE, LA VALE'E.

LA VALE'E *en habit de Courier pleurant & ayant un mouchoir à la main.*

HOn, hon.

LISETTE.

A qui en veut ce pleureux-ci !

LA VALE'E.

Réjouiſſez-vous, hon réjouiſſez-vous ; réjouiſſez-vous.

LISETTE.

Vous me donnez plûtôt envie de pleurer.

LA VALE'E.

Réjouiſſez vous, vous dis-je, riez, ſautez, danſez. Je viens en poſte de cent lieues d'ici pour vous exciter à la joye.

LISETTE.

Pourquoi pleurez-vous donc, Monſieur le courier ?

LA VALE'E.

C'eſt que la nouvelle que j'apporte eſt une nouvelle triſte, & pourtant réjouiſſante : elle eſt triſte pour le deffunt que

je pleure, & réjouiſſante pour certaine couſine, qui herite de cent mille écus.

LISETTE.

Le vieux couſin eſt mort? *vivat.*

LA VALE'E.

C'eſt aſſez pleurer dans le fond, car ce n'eſt preſque pas une mort que cette mort là; & on ne peut pas dire que le deffunt ait perdu la vie, car on n'a plus de vie à perdre à quatre-vingt-quinze ans.

LISETTE.

Bon! c'étoit un animal qui ne vouloit point voir ſes heritieres de peur que cela ne le fit ſouvenir de mourir. Il ne leur a jamais rien donné, & ſa mort eſt le premier bien qu'il leur ait fait de ſa vie. Hé! dites-moi un peu, étiez-vous ſon domeſtique?

LA VALE'E.

Non, j'appartiens à Monſieur le Marquis de Fauſſinville ſon intime ami, l'unique confidente de ſes épargnes, & le depoſitaire de ſes dernieres paroles.

LISETTE.

Si vous les ſçavez, dites-les-moi de grace! J'ai de la veneration moi pour les dernieres paroles des morts.

LA VALE'E.

Celles-ci ſont patetiques, les voici. Je laiſſe, dit-il, en rouvrant ſes yeux morts pour voir encore ſes contrats, je laiſſe cent mille écus en fonds de terre.

LISETTE.

Les belles dernieres paroles! eſt-ce là tout?

LA VALE'E.

Je croi qu'oui, mais mon maître ſçait le détail de tout cela. Il eſt venu pleurer avec l'heritiere, & moi je voudrois bien rire avec la ſuivante.

LISETTE.

Votre maître eſt donc là-dedans?

LA VALE'E.

Vraiment oui. On l'a fait parler à une certaine Lucinde.

LISETTE *à part.*

Allons vîte avertir Angelique. Monſieur je vous rejoindrai dans un inſtant.

LA VALE'E.

Je vous attens, car j'ai des affaires importantes à vous communiquer. *ſeul.* Cette maiſon me paroît d'une architecture reguliere; voyons ſi l'architecte a bien placé la cuiſine.

ACTE II.

SCENE I.

ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

IL s'appelle le Marquis.... le Marquis de.... de Fauſſinville ; Il eſt là avec Lucinde : je n'ai pû m'introduire dans leur conference ; mais Lucinde a beau negocier avec lui, on ne ſçauroit vous ôter cinquante mille écus, dont vous herité pour votre moitié. Voilà de quoi terminer votre mariage avec Valere, & le mien avec qui il me plaira, car j'aurai de l'argent. A propos c'eſt aſſez pleurer, Mademoiſelle, car la ſucceſſion eſt groſſe : pleurer une mort qui vous fera vivre avec votre amant, il faut avoir bien du naturel.

ANGELIQUE.

Je vais voir ce qui ſe paſſe là-dedans. Ayez ſoin d'avertir Valere de tout ceci ?

LISETTE.

Oui, oui, mais voici le valet normand, je vais le queſtionner.

SCENE II.

LISETTE, LA VALE'E.

LA VALE'E.

BOn jour la charmante.

LISETTE.

Bon jour Monſieur le courier.

LA VALE'E.

Pour vous avoir vû tantôt un moment, je me ſuis ſenti un deſir preſſant d'aller boire : l'ardeur de vos beaux yeux m'avoit cauſé une alteration prodigieuſe.

LISETTE.

A mon égard, je n'ai point ſoif en vous voyant.

LA VALE'E.

Treve de galanteries. La reputation d'une Liſette mariable a volé juſqu'au pays normand, & je brûle d'impatience de faire mes offres : car mon maître & moi ſommes venus en poſte pour contracter plus-vîte.

LISETTE.

La declaration eſt bruſque : vous propoſés un mariage, comme une partie de plaiſir.

LA VALE'E.

Ceci ſe doit traiter comme alliance financiere, une regle d'arithmetique ſuffit pour aſſortir les cœurs. Mon maître fait de riches propoſitions à l'heritiere, il a en poche de quoi l'épouſer papiers ſur table, & moi je vous fais l'amour à l'appui de la ſucceſſion. Le bon vent de cette aubeine m'amene du fond de la Normandie pour vous prendre à femme.

LISETTE.

Le vent de Normandie eſt un vent froid. Je ne me marie point de ce vent-là, cherchez fortune ailleurs.

LA VALE'E.

Qu'appellez-vous chercher fortune ? c'eſt nous qui venons faire la vôtre. Premierement mon maître eſt un homme de qualité qui ſçait les affaires ; il n'y a que ceux-là qui faſſent de bonnes maiſons.

LISETTE.

Quoi ! l'on trouve en la ſeule perſonne de

ce Seigneur un Marquis & un Praticien? la bigarure eſt nouvelle!

LA VALE'E.

Très-ancienne, Madame, très-ancienne. J'ai lû que les Marquis Romains ſçavoient plaider & combattre. L'Hiſtoire Romaine en fait foi; & l'Hiſtoire Normande aſſure que Robert le Roux étoit brave Soldat, grand Capitaine, & faiſoit ſes écritures lui-même; & moi qui ne ſuis que le maître clerc de Monſieur le Marquis, je plaide de naiſſance. Mon pere plaidoit, mes enfans plaideront, & ma mere qui n'étoit qu'une femme plaidoit auſſi. Je voudrois que vous euſſiez oui un plaidoïer de ma mere: c'étoit les plus belles invectives!

LISETTE.

De grace, Monſieur le plaideur né, quelles affaires votre maître a-t'il avec Lucinde? quels vieux parchemins lui montre-t'il là?

LA VALE'E.

Je ne ſçai: mais il eſt porteur & depoſitaire d'un teſtament, par lequel le couſin défunt donne tous ſes biens à une couſine malade.

LISETTE.

Un testament qui donne.....

LA VALE'E.

Tout, à la cousine malade ; & rien à la cousine qui se porte bien.

LISETTE.

Quelle injustice ! mais je ne puis ajoûter foi à cela. Sçachons de lui ce qui en est.

LA VALE'E

Vous êtes bien curieuse, & bien peu tendre de me quitter ainsi. *seul.* Si cette fille-ci m'épouse, ce sera plus par curiosité que par amour.

SCENE III.

LA VALE'E, FAUSSINVILLE.

LA VALE'E.

HA voici mon maître. Hé bien, Monsieur vous venez d'avoir une ample conversation avec cette Lucinde ; vous promet elle merveilles ?

FAUSSINVILLE.

Elle est si gracieuse, si affable, & si bien disante qu'on n'oseroit si fier.

LA VALE'E.

Hé vous a-t-elle donné parole ?

FAUSSINVILLE.

Bon parole ! la parole n'eſt que de l'air, on ne peut rien fonder là-deſſus.

LA VALE'E.

Vous fondez ſur ce que vous tenez dans vos mains. Vous avez eû bien de la peine à faire écrire votre pauvre ami mourant. C'a, Monſieur, afin que je puiſſe vous ſeconder dans vos deſſeins, voyons ſi je ſuis au fait ; car intrigue normande eſt une énigme obſcure. Voici ce que j'ai compris : nous venons ici pour menager une tante & une niece ; cette niece-ci heriteroit naturellement du deffunt ; mais ſa tante en herite par le teſtament que vous avez manigancé, & dont vous êtes nanti : enfin en le ſupprimant, ou le produiſant, vous faites heriter ou la tante ou la niece. En un mot vous pouvez faire la fortune de celle qui voudra bien faire la vôtre.

FAUSSINVILLE.

Tu l'as dit. Si la tante refuſe de m'épouſer, je ſupprime le teſtament qui la fait heritiere unique : elle y perdroit une belle terre.

LA VALE'E.

Il faut que vous épousiez cette terre-là ; elle est considerable.

FAUSSINVILLE.

Et à ma bienseance.

LA VALE'E.

Elle vaut douze mille livres de rente.

FAUSSINVILLE.

Ce n'est pas ce que j'en estime le plus.

LA VALE'E.

Elle a de beaux droits Seigneuriaux.

FAUSSINVILLE.

Ce n'est pas encore cela que j'en aime : ce sont certaines vieilles prétentions. Avec certains vieux titres, je pourrois arrondir cette terre-là sur celles de mes voisins ; ces voisins sont des sots ; je pourrois les deposseder, les abîmer, & avec justice.

LA VALE'E.

Cela est beau ! abîmer avec justice ! & vous avez ces titres-là ?

FAUSSINVILLE.

C'est une recherche curieuse qui m'a coûté bien du travail. Mais cette Lucinde me fait attendre long-tems ; elle m'a dit qu'elle m'alloit introduire chez l'heritiere.

LA VALE'E.

Vous êtes donc reſolu d'épouſer cette originale de tante ?

FAUSSINVILLE.

Il faudra bien. On dit qu'elle a certaine marotte de maladie, j'ai moi la marotte des ſucceſſions ; & ma folie me fera paſſer pardeſſus la ſienne.

LA VALE'E.

Dans le fond, une épouſe malade a ſon merite ; c'eſt le trop de ſanté qui rend les femmes inquiettes : une femme infirme, qui garde la chambre, eſt plus fidelle qu'une autre.

FAUSSINVILLE.

Lucinde vient ; ſelon la réponſe qu'elle me va faire, je prendrai des meſures avec la niece : ſçache un peu s'il y aura moyen de l'entretenir en ſecret. Va.

SCENE IV.

FAUSSINVILLE, LUCINDE.

FAUSSINVILLE.

HE bien, Mademoiſelle pourrai-je enfin voir votre amie ?

LUCINDE.

J'ai fait mon poſſible pour vous ménager un entretien avec elle ; mais il n'y a pas d'apparence pour aujourd'hui, car elle ſe porte très mal : il lui a pris une ſi grande foibleſſe qu'elle ne peut ni remüer ni parler.

SCENE V.

FAUSSINVILLE, LUCINDE, LA MALADE.

LA MALADE *entrant gayement & délibérement, Fauſſinville reculе deux pas & reſte immobile.*

N'As-tu point revû Valere ? je voulois me promener avec lui, je me ſens une force, une ſanté, une vivacité.... Qu'eſt-ce donc ? il ſemble que tu ſois fâchée de me voir ſi bien porter.

LUCINDE.

Je te l'avouë, l'état où je te vois, me fait trembler ; rien n'eſt plus dangereux que ces verves de ſanté ſurnaturelle.

LA MALADE *voyant Fauſſinville.*

Qui eſt cet homme-là ma bonne ?

LUCINDE.

C'eſt Monſieur le Marquis de Fauſſinville, dont je vous ai parlé.

FAUSSINVILLE.

Vous me voyez, Madame, dans une ſurpriſe qui m'a rendu immobile. Votre beauté m'étonne, Madame; j'avois conçu l'idée d'une perſonne infirme, pâle, maigre: quel coloris! quel embonpoint!

LA MALADE.

La raillerie eſt un peu forte, Monſieur; il ne falloit pas venir de ſi loin pour m'offenſer.

FAUSSINVILLE.

Je m'explique, Madame, je m'explique. J'ai été frappé d'un certain brillant, à la verité, mais à travers tout vos charmes je ne laiſſe pas d'entrevoir un certain fond de maladie, & c'eſt cela même qui acheve de me charmer. Je ne ſerois jamais touché moi, d'une femme qui ſe porteroit bien. J'ai là-deſſus un goût ſingulier, un goût qui paroît depravé; c'eſt pourtant le bon, & je prouverois par bonnes raiſons, qu'une beauté malade eſt cent fois plus aimable qu'une autre.

LUCINDE.

Cela s'apppelle un paradoxe.

FAUSSINVILLE.

Je ne dis pas que je ſouhaitaſſe dans une maîtreſſe ces maladies aſſommantes ; néfretique, pleureſie, fiévre continuë ; on peut me plaire à moins ; mais une migraine douce, inſenſible, aſſez d'émotion pour animer le teint, un de ces rhumes legers, qui attendriſſent la voix ſans la groſſir, qui couvrent un bel œil d'une vapeur humide, & perlée. Quel cœur de roche pourroit tenir là-contre ?

LUCINDE.

Monſieur donneroit preſque envie d'être malade.

FAUSSINVILLE.

Je prouverois de plus, que la délicateſſe de la conſtitution fait les viſages mignons, rend les organes plus fins, plus délicats, donne le bon air même ; car ſans contredit une valetudinaire a la taille plus fine qu'une autre : & l'eſprit, l'eſprit ! ne voyons-nous pas que les beaux eſprits n'ont jamais de ſanté. Dans les perſonnes robuſtes tout eſt groſſier, les ſentimens, les manieres, les inclinations ; c'eſt pourquoi j'ai toûjours ſouhaitté de pouvoir épouſer

une femme délicate, & maladive.

LA MALADE.

Vous vous lasseriez de l'entendre gemir.

FAUSSINVILLE.

Non, j'aime les gemissemens à la fureur; une voix plaintive me porte jusqu'au fond du cœur certain mêlange de pitié & de tendresse. Au moment que je vous parle, j'en suis penetré; mais suspendons ce plaisir-là pour parler d'affaire.

LA MALADE.

D'affaire, Monsieur? je ne me mêle point de mes affaires.

FAUSSINVILLE.

Qui s'en mêlera donc, Madame? il faut bien que vous vous expliquiez sur les propositions qu'on vous a faites de ma part, & que je sçache quelle est votre pensée.

LA MALADE.

Ma pensée! vous croyez donc que j'ai la force de penser?

FAUSSINVILLE.

Je ne dis pas cela; mais pour prendre un parti, vous n'avez besoin que d'une simple reflexion.

LA MALADE.

Les reflexions donnent la migraine. Mais, Monsieur, voilà une amie qui reflechira,

qui penſera, qui parlera d'affaire pour moi; vous pouvez terminer avec elle, je vous laiſſe enſemble.

SCENE VI.

FAUSSINVILLE, LUCINDE.

FAUSSINVILLE.

Votre amie n'a pas l'eſprit deciſif.

LUCINDE.

Vous voyez que j'avois raiſon de differer votre entrevûë; je voulois avoir le tems de la diſpoſer en votre faveur.

FAUSSINVILLE.

Il ſuffit que vous la ſoyez.

LUCINDE.

Je ſuis toute dévouée à vous. Je ne complimente point, je parle vrai, exactement vrai; j'ai ſouhaitté d'abord d'unir votre merite à celui de mon amie.

FAUSSINVILLE.

Vous avez bien de la bonté. Cette bonté vient apparemment de ce que je puis vous être utile; n'importe, c'eſt toûjours bonté.

LUCINDE.

LUCINDE.

Je ne vois jamais que l'utilité d'autrui, je ſçai que vous êtes un parti pour mon amie; ſur ma parole, eſperez tout.

FAUSSINVILLE.

Sur votre parole j'eſpere, mais je crains auſſi.

LUCINDE.

Vous ne devez pas douter un inſtant.

FAUSSINVILLE.

Je doute ſans ceſſe moi, c'eſt mon naturel.

LUCINDE.

Je vous le dis ſimplement, uniment, c'eſt un mariage conclu, fiez-vous à moi.

FAUSSINVILLE.

Je m'y fie de reſte, mais je prendrai mes meſures. Souvenez-vous que je ſuis nanti : je ne me deſſaiſis jamais, & c'eſt prudence.

LUCINDE.

Mon cher Monſieur, je menagerai la choſe en trois ou quatre jours.

FAUSSINVILLE.

Trois ou quatre jours ? je reviendrai demain.

LUCINDE.

Que vous êtes défiant!

FAUSSINVILLE.

Il vaut mieux que ce soit dès aujourd'hui.

LUCINDE.

Donnez-moi vingt-quatre heures au moins.

FAUSSINVILLE.

Deux ou trois suffisent. Je vous en prie, dans une heure vous me rendrez réponse.

LUCINDE.

Je vais en parler à l'instant même: comptez sur mes soins.

FAUSSINVILLE *seul.*

Voici une rusée, qui est aussi habile que moi; il ne faut pas se fier à sa negociation.

SCENE VII.

FAUSSINVILLE, LA VALE'E.

LA VALE'E.

J'Ai executé vos ordres, Monsieur, & pour menager un entretien secret avec Angelique, j'ai courtoisé, flatté, normanisé la Lisette. Mais c'est une fille incorruptible.

FAUSSINVILLE.

Tu es un sot: te faut-il plus d'une entre-

vuë pour mettre une ſervante dans tes interêts?

LA VALE'E.

Je n'ai rien épargné pour la réduire; mais elle ne veut point ſe contenter de belles promeſſes, & nous n'avons apporté que cela du pays.

FAUSSINVILLE.

La Valée!

LA VALE'E.

Monſieur.

FAUSSINVILLE.

Je crains fort que toutes mes tentatives ne ſoient inutiles du côté de la tante. Nous avons affaire à une folle, & à une fille d'eſprit...

LA VALE'E.

J'entens: on ne ſçauroit faire fond ſur la folle, & l'autre a trop d'eſprit pour faire fond ſur nous.

FAUSSINVILLE.

Je fais reflexion d'ailleurs ſur l'état cruel, où doit être la pauvre niece desheritée; cela me touche, il me vient un mouvement de compaſſion.

LA VALE'E.

De compaſſion! l'air de Paris vous auroit-il déja attendri l'ame?

FAUSSINVILLE.

En déchirant le testament, la succession tomberoit naturellement sur la niece, je veux lui faire ce bien, & je vais le lui offrir genereusement.

LA VALE'E.

Votre generosité me feroit trembler, si nous n'étions pas normands ; mais nous nous sauverons par le faux-fuyant.

FAUSSINVILLE.

Je puis faire sa fortune, je la ferai.

LA VALE'E.

Et le faux-fuyant ?

FAUSSINVILLE.

N'est-ce pas là Angelique ?

LA VALE'E.

Oui, Monsieur.

FAUSSINVILLE.

Je vais lui proposer son bonheur.

LA VALE'E *tandis que son maître va au-devant d'Angelique.*

Je l'attens au faux-fuyant ; il va lui proposer quelqu'avantage pour elle, qui sera lucratif pour nous..... Il veut en tirer beaucoup, car il la caresse excessivement.

SCENE VIII.

FAUSSINVILLE, ANGELIQUE, LA VALE'E.

FAUSSINVILLE.

MAdemoiſelle, comme les momens ſont précieux, j'abrege toutes les galanteries que meriteroit une perſonne comme vous, & je vous offre de vous relever de l'injuſtice que feu votre couſin vous a faite.

ANGELIQUE.

J'accepterai le ſecours que vous m'offrés, pourvû qu'il ne porte aucun préjudice à ma tante.

FAUSSINVILLE.

Je veux vous mettre en état de lui faire la loi.

ANGELIQUE.

Non, Monſieur, non.

FAUSSINVILLE.

Premierement je vous fais écheoir la terre à vous ſeule.

ANGELIQUE.

Ce n'eſt point là mon intention.

FAUSSINVILLE.

Et d'autres biens encore qu'elle poſſede mal-à-propos.

ANGELIQUE.

Non, vous dis-je, je ne veux point....

FAUSSINVILLE.

Il faut vouloir tout ou rien, je ne fais point les choſes à demi.

ANGELIQUE.

Mais pourvu que je ſois contente....

FAUSSINVILLE.

Il faut que je le ſois auſſi. Nous le ſerons tous deux, Mademoiſelle, c'eſt une affaire faite, il ne s'agit plus que de la forme.

LA VALE'E *à part.*

Ha! le faux-fuyant ſera dans la forme.

FAUSSINVILLE.

Pour me mettre en état d'agir pour vous, il ſera neceſſaire que vous me ſignez.... LA VALE'E.

Une procuration?

FAUSSINVILLE.

Cela ne ſuffiroit pas.

LA VALE'E.

Une ceſſion?

FAUSSINVILLE.

Quelque choſe de plus fort. Il faut que

j'aïe un interêt perſonnel, une action.

ANGELIQUE.

Je n'entens point les affaires, Monſieur; mais ſi vous voulez que nous conſultions un Avocat....

FAUSSINVILLE.

Non, charmante perſonne, non, vous pouvez ſans Avocat me donner un interêt perſonnel pour entrer en cauſe; en un mot vous pouvez m'épouſer.

ANGELIQUE.

Que dites-vous?

LA VALE'E.

Pour donner un interêt perſonnel.....

ANGELIQUE.

Vous épouſer?

LA VALE'E.

Pour entrer en cauſe.

FAUSSINVILLE.

Vous hoſitez, Mademoiſelle: quoi! lorſque je vous offre de vous donner par contrat de mariage vos biens, ceux de votre tante, les miens, mon credit, ma perſonne & un Marquiſat....

LA VALE'E.

Nous vous ferons Dame de vingt Paroiſſes; vous aurez fiefs à foiſon, haute, baſſe & moyenne juſtice; redevances, mouvan-

ces, quints & requints, chapons, foys & hommages ; un Seigneur enfin jeune, & bienfait, avec qui vous ſerez Marquiſe que rien n'y manquera.

FAUSSINVILLE.

Je n'exige point de vous une réponſe precipitée; je vous donne vingt quatre heures pour vous déterminer. Faites bien reflexion, que j'ai entre les mains un teſtament, qui vous desherite...

LA VALE'E.

Il faut anéantir ce maudit papier là ; mettons y le feu avec le flambeau de l'himen.

FAUSSINVILLE.

Je preſume que c'eſt votre pudeur qui balance, & non pas votre raiſon. Je vous promets d'être muet juſqu'à demain. Adieu charmante heritiere.

ANGELIQUE *ſeule.*

Quel homme ! quelles propoſitions ! quelle horreur !

SCENE IX.

ANGELIQUE, LISETTE, VALERE.

VALERE.

QUe m'apprens-tu, Liſette ? Angelique desheritée ! quelle deſolation !

ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

Ah Valere! ce malheur m'ôte tout moyen d'être à vous.

VALERE.

Non, Angelique, non, nous n'en ferons pas moins unis.

LISETTE.

Votre union dépend plus que jamais du caprice de votre tante; & votre tante....

ANGELIQUE.

Je n'ai plus aucune reſſource.

VALERE.

Ah! ſi vous m'aimez, vous partagerez avec moi tout ce que je poſſede au monde.

LISETTE.

Ce tout là, eſt peu de choſe. *Elle n'a plus rien; & peu avec rien, font un établiſſement fort triſte.*

VALERE.

J'ai peu de bien, mais enfin quand on s'aime....

LISETTE.

J'ai vû des menages, où l'argent tient lieu d'amour; mais je n'en vois point où l'amour tienne lieu d'argent.

ANGELIQUE.

Nous ne pouvons plus être l'un à l'autre,

il n'y faut plus penſer.

VALERE.

Il faut donc mourir.

LISETTE.

Cela vaudroit bien un mariage indigent ; oui ; Mais avant que de mourir, travaillons à negocier un accommodement : ne paroiſſez point là vous, car la ſincerité n'eſt pas propre pour les negociations. Vous, Monſieur, pour vous inſtruire à fond des choſes, faites l'office d'ami de la famille, & tâchez de tirer quelque éclairciſſement du Marquis, le voilà dans le jardin, abordez-le, faites-le parler ; moi je ferai parler Lucinde.

ANGELIQUE.

Adieu, Valere.

VALERE.

Il faut eſperer, voyons ce que ce Marquis me dira.

ACTE III.

SCENE I.

VALERE, FAUSSINVILLE.

VALERE.

DE grace, Monsieur, arrêtez un moment, & parlez-moi juste : vous ne vous promenez qu'en fuyant, & ne repondez que par équivoques. Faites-vous la violence de prononcer un oui, ou un non. Encore un coup, dites-moi, si vous voulez faciliter un accommodement entre la tante & la niece? car enfin un honnête homme doit se faire un plaisir d'empêcher un procès.

FAUSSINVILLE.

Empêcher un procès! moi je ne veux point empêcher le cours de la justice.

VALERE.

Vous confondez deux choses très-oppo-

ſées ; la juſtice n'a en vûë que la paix, & l'union ; le procès au contraire eſt la ſource des inimitiez, & de la haine.

FAUSSINVILLE.

Pourquoi haïr ceux qui nous plaident, ne peut-on pas plaider à l'amiable ?

VALERE.

Fort bien : s'égorger à l'amiable ! Mais nous voilà encore dans les raiſonnemens vagues : répondez-moi juſte ; vous avez entre vos mains la clef de ces affaires-ci, refuſerez-vous de donner les lumieres, & les éclairciſſemens ? . . .

FAUSSINVILLE.

Mes lumieres, dites vous ! donner mes connoiſſances, mes conſeils, mes avis, donne-t'on ainſi ſon bien ?

VALERE.

Je vous entens, vous prétendez que celle des deux heritieres, qui vous craindra le plus, vous épouſera. ; ce ſeroit une union bien tendre ! mais venons au fait, avez-vous quelque droit ?

FAUSSINVILLE.

Mais vraiment j'ai le droit de ſupprimer, ou de produire le teſtament, que j'ai en poche ; de donner gain de cauſe à celle qui me plaira.

VALERE.

Un homme d'honneur n'a point droit de faire perdre celle qui a raiſon.

FAUSSINVILLE.

Qu'appellez-vous avoir raiſon ? Eſt-ce qu'en procedures on ſçait qui a tort, ou raiſon ? le pis qui peut arriver, c'eſt de perdre.

VALERE,

Le pis qui peut arriver, c'eſt de gagner injuſtement.

FAUSSINVILLE.

Il eſt très-juſte de pouvoir gagner les mauvaiſes cauſes, puis qu'on peut perdre les bonnes; incertitude par tout, mon cher Monſieur : par exemple, que ſçai-je, ſi la terre de mon voiſin n'eſt point à moi ? il y a peut-être dans ſes titres des nullitez qui ne ſe découvrent qu'en diſputant le terrain.

VALERE.

C'eſt donc pour diſputer le terrain à ces heritieres-ci, que vous voulez embrouiller leur ſucceſſion ?

FAUSSINVILLE.

Qui vous dit qu'on embrouille ? on n'embrouille point; au contraire chacun met

sa cause dans le plus beau jour qu'il peut; c'est une science, un art juridique. Je blâme la supercherie, faux témoignages, exploits soufflez, tout cela ne vaut rien, je me retranche dans la procedure loyale, je cherche la justice dans les formalitez judicieusement établies par le formulaire, la coutume, le Praticien François. Vous êtes trop équitable pour blâmer ces sources d'équité.

VALERE.

Je ne blâme que les malhonnêtes gens, qui s'en servent pour s'approprier impunement le bien d'autrui. Ecoutez, Monsieur, je vous en avertis, si ceci tourne mal, vous aurez affaire à moi.

FAUSSINVILLE.

Volontiers, Monsieur, très-volontiers.

VALERE.

Vous m'entendez je croi.

FAUSSINVILLE.

Je me le tiens pour dit, & avant qu'il soit peu, vous connoîtrez quel homme je suis.

VALERE.

Soyez homme droit, ou je ne vous répons pas de ma patience.

FAUSSINVILLE.

Monsieur, Monsieur, je suis plus impatient que vous, & dès aujourd'hui....

VALERE.

Dès aujourd'hui ?

FAUSSINVILLE.

Dès aujourd'hui, je mets Procureur, & demain je vous fais assigner.

VALERE.

Je ne donne point d'assignation moi, mais on se rencontre.

FAUSSINVILLE.

Adieu, Monsieur, adieu, nous plaiderons comme beaux diables, & n'en serons pas moins bons amis ; cela n'empêchera pas que vous ne me donniez à dîner, quand il vous plaira.

VALERE *seul.*

L'indigne Marquis que voilà ! & le sort d'Angelique est entre les mains d'un tel scelerat ? juste Ciel!

SCENE II.

VALERE, LISETTE, LUCINDE.

Lucinde voyant Valere n'avance point, Lisette fait signe à Valere que Lucinde la suit, & il n'apperçoit point ces signes tant il est transporté.

VALERE.

AH Lisette !

LISETTE *bas.*

Lucinde écoute.

VALERE.

Je suis outré d'indignation contre le plus grand maraut...

LISETTE *bas.*

Hem.

VALERE.

Juge quelle peut être ma situation. Je vois ce que j'aime dépendre entierement d'un...

LISETTE.

Doucement, Monsieur, doucement, vous prenez trop à cœur les interêts de notre malade. Quels transports pour une succession ! ça, Monsieur, je viens vous prier

de remettre votre visite à demain.

VALERE.

Elle m'avoit pourtant dit de revenir dans une heure.

LISETTE.

Elle avoit oublié que c'est aujourd'hui son jour de migraine ; voulez-vous la déranger ?

VALERE.

Non vraiment.

LISETTE.

A demain donc, Monsieur, à demain.

VALERE.

Je me retire.

LISETTE *bas.*

Ne vous éloignez pas.

SCENE III.

LISETTE, LUCINDE.

LISETTE.

MAl-peste, comme nos jeunes Officiers prennent feu pour les grosses heritieres.

LUCINDE.

Il me paroît plus passionné qu'hier.

LISETTE.

C'eſt qu'il eſt venu cent mille écus.

LUCINDE.

Il pouſſe des ſoupirs.

LISETTE.

Il ſoupire à proportion de la ſomme.

LUCINDE.

Comme il joue ce rôle-là, Liſette !

LISETTE.

Ils ſont acteurs ces amans de cour.

LUCINDE.

Hom, que je haïs les fourbes !

LISETTE.

Je ne les haïs pas tous moi, car j'ai de l'amour propre. C'a nous voilà débarraſſez de notre importun : vous avez affaire en ville, m'avez-vous dit, vous pouvez ſortir en ſureté.

LUCINDE.

Je ne puis confier mon deſſein à perſonne, il faut que j'aille moi même ; il me fâche pourtant d'être obligé de la quitter.

LISETTE.

Vous l'avez miſe en état de ne penſer qu'à elle, votre manœuvre vient de l'affoiblir juſqu'à extinction de chaleur natu-

telle ; vos paroles lui ont fait comme une saignée.

LUCINDE.

Je commence à croire que la maladie l'emportera sur l'amour.

LISETTE.

Bon son amour n'est qu'une bluette, qui disparoît, quand elle envisage la conservation de sa chere personne. Le premier plaisir, c'est celui de conserver sa vie. Mais dites-moi un peu le dessein qui vous fait sortir ? Je m'en doute bien : vous alliez profiter de la foiblesse de la Malade ; elle n'a pas la force d'heriter, vous voulez heriter pour elle ?

LUCINDE.

Je croi qu'elle s'est endormie, car elle ne me rappelle point : je te laisse pour la garder à vûë.

LISETTE.

Faites-moi donc la confidence entiere.

LUCINDE.

Je t'expliquerai tout, suffit que je fais ta fortune.

LISETTE.

Mais encore que faites-vous pour la vôtre ?

LUCINDE.

Rien que d'avantageux pour mon amie

je me chargerai du soin de ses affaires.

LISETTE.

Quelle bonté!

LUCINDE.

Je prens sur moi un procès qui la menace.

LISETTE.

C'est dans l'occasion qu'on connoît les vrais amis.

LUCINDE.

Enfin j'empêcherai qu'on ne la pille.

LISETTE.

Quand elle vous aura tout donné, elle sera à couvert de pillage.

LUCINDE.

Prens garde à tout ; je reviendrai dans une heure.

LISETTE.

Allez vîte faire mettre sa bonne volonté sur un parchemin bien fort, afin que la posterité sçache que c'est une belle chose que l'amitié.

LISETTE *seule.*

Je ne puis plus en douter, la donation est prête à éclore ; elle va chez le Notaire ; allons avertir nos amans.

SCENE IV.

LISETTE, VALERE, ANGELIQUE.

LISETTE.

VOus venez tout à propos.

VALERE.

Nous avons vû sortir Lucinde.

ANGELIQUE.

C'est ce qui nous a déterminez à venir trouver ma tante; pendant qu'elle est seule, nous allons lui proposer un accommodement.

VALERE.

Oui, Lisette; & cet accommodement entre les deux heritieres rendroit inutiles tous les projets de ce maraut de Faussinville.

LISETTE.

Je suis de votre avis; mais il faut aller au plus pressé.

VALERE.

Qu'y a-t'il de nouveau?

LISETTE.

Lucinde n'est sortie que pour la donation.

ANGELIQUE.

Tu me l'as bien dit tantôt.

VALERE.

Quoi ! les choſes en ſont déja là ?

LISETTE.

Afin qu'elles n'aillent pas plus loin, allez vîte vous emparer de la Malade, & ne la quittez plus que vous ne l'ayez miſe à la raiſon.

VALERE.

Dis-moi, en quelle ſituation d'eſprit eſt-elle à mon égard ?

LISETTE.

Hé mais, elle vouloit être aſſez vigoureuſe pour faire une promenade avec vous, mais Lucinde vient de mettre ſon imagination à l'agonie. Elle a enveloppé une pincée de poivre blanc dans une ceriſe confite, & lui a fait avaller le brûlot. Notre viſionaire a ſenti une chaleur qu'elle a priſe pour une inflammation de poitrine, on l'a menacé de la fiévre, la peur lui a donné le friſſon, elle s'eſt emmitouflée dans ſon maillot d'hermine, & s'eſt retranchée là contre les vents coulis : mais l'amour eſt plus ſubtil que les vents coulis, elle a ſoupiré à votre intention.

ANGELIQUE.

Ah Valere !

LISETTE.

Allez vous promener vous, avec votre jalousie.

VALERE.

Mais Lisette?

LISETTE.

Et vous, allez vîte, allez-vous faire aimer; vous ne parlez point, & vous ne voulez pas le faire partir?

ANGELIQUE.

Mais si elle lui parle d'amour?

LISETTE.

Qu'il lui parle de ses maux. Elle prendra le change, & vous contera à coup sûr le roman de sa maladie. Elle prendra plus de plaisir à vous parler de sa maladie, que de son amour.

SCENE V.

VALERE, ANGELIQUE, LA MALADE, LISETTE.

LA MALADE

AH Valere, il faut que je vous fasse rire d'un tour plaisant, que j'ai joué

à Lucinde. Elle a voulu me faire croire que j'étois très-malade, & je l'étois effectivement, car j'ai senti là un brasier; mais enfin elle me faisoit encore plus malade, que je n'étois, pour m'empêcher de recevoir votre visite. J'ai connu cela; car je suis penetrante. J'ai feint un abbatement & un assoupissement très-profond, afin qu'elle me laissât seule: parceque j'ai à vous parler en particulier....! Ah! ah! vous êtes là ma niece?

ANGELIQUE.

J'arrivois.

LA MALADE.

N'étiez-vous point seule avec Monsieur?

ANGELIQUE.

Non vraiment, Lisette étoit presente.

LA MALADE.

Il me semble que vous rougissez?

LISETTE.

C'est de colere contre ce Faussinville, dont nous parlions.

LA MALADE.

Ma niece, j'ai bien peur....

ANGELIQUE.

De quoi ma tante?

LA MALADE.

J'ai peur, Monsieur, qu'elle ne vous dise du mal de mon amie, elle en dira bientôt de vous aussi; elle hait tous ceux que j'aime.

VALERE.

Elle a trop de vertu pour haïr personne.

LA MALADE.

Elle vous haït; Monsieur, je jurerois qu'elle vous haït; elle me haït bien moi, qui suis sa tante.

VALERE.

On vous le persuade, Madame, mais pourpeu que vous fassiez d'attention sur son procedé....

LA MALADE.

Non, non; c'est un mauvais cœur, elle a une dureté pour moi. Elle veut sans cesse me persuader que je suis forte & robuste, afin que je ne me menage point, que je meure, & qu'elle herite de moi.

ANGELIQUE.

Est-ce ma tante, qui parle ainsi? non, Monsieur, non ce sont là les discours de Lucinde.

LA MALADE.

Ce n'est point Lucinde; mais n'a-t'elle

pas raiſon, qui dit heritiere, dit ennemie mortelle.

VALERE.

En verité, Madame, je ne puis plus me taire, je vois dans votre fauſſe amie une malignité, une noirceur d'ame....

LA MALADE.

Ne parlez point de ſon ame, c'eſt ce qu'elle a de plus beau; ſi vous ſçaviez comme elle m'aime.

VALERE.

Mais ſi je vous prouve qu'elle ne vous aime que par interêt? car enfin vous m'avez promis d'examiner ſa conduite ſans prévention.

LA MALADE.

J'en conviens, & pour vous contenter, j'ai même reſolu de la mettre à certaines épreuves.... mais laiſſons cela pour le preſent, j'ai à vous parler d'autre choſe.

VALERE.

Volontiers; mais avant cela j'ai une grace à vous demander.

LA MALADE.

Hé quoi, Monſieur?

VALERE.

C'eſt de vouloir bien écouter des pro-

positions d'accommodement, que votre niece vient vous faire, & de vous réunir avec elle, pour rendre inutiles les projets que ce normand a fondez sur votre division. J'ai compris qu'il voudroit bien se joindre à l'une de vous pour plaider l'autre, c'est ce que je veux empêcher en vous accommodant. Je croi que vous avez quelque confiance en moi.

LA MALADE.

En pourriez-vous douter?

VALERE.

Je veux être mediateur entre vous, & votre niece.

ANGELIQUE.

Monsieur est de vos amis, je veux bien qu'il soit mon juge.

VALERE.

Me refuserez-vous cette marque d'amitié?

LA MALADE.

Pourrois-je vous refuser quelque chose?

VALERE.

C'a voyons donc, de quoi il s'agit.

LA MALADE.

Remettons la chose à tantôt, car j'ai à vous entretenir de choses plus importantes.

VALERE.

Rien n'eſt plus important pour vous, qu'un accommodement.

LA MALADE.

A tantôt, vous dis-je; ce que j'ai en tête, eſt plus preſſé, car cela me tient-là d'une force....

VALERE.

Mais, Madame, conſiderez....

LA MALADE.

Conſiderez que vous me cauſez des impatiences.

VALERE.

Nous aurons bientôt terminé.

LA MALADE.

L'impatience m'échauffe, me deſſeche.

VALERE.

Madame,..

LA MALADE.

Retirez-vous, ma niece, c'eſt vous qui êtes cauſe que Monſieur ne m'écoute pas; ſi vous ne me laiſſez, point d'accommodement. Qu'on nous donne deux ſieges.

(*Liſette fait apporter des ſieges.*)

SCENE VI.

LA MALADE, VALERE, LISETTE.

VALERE *à part.*

ELle me va parler de son amour, comment detourner cette conversation-là ?

LA MALADE.

Monsieur, je n'ai pû encore vous entretenir en particulier, car mon amie ne m'abandonne point. Elle est un peu jalouse, elle craint que je ne vous aime plus qu'elle: croyez-vous qu'elle ait raison ?

VALERE.

Je suis ravi qu'elle soit absente, nous nous entretiendrons plus librement sur votre maladie; j'ai une impatience extrême d'en apprendre les particularitez.

LA MALADE.

Que vous êtes bon, Monsieur, que vous êtes bon !

VALERE.

Expliquez-moi donc à loisir en quoi consiste votre mal.

LA MALADE.

Mon mal consiste en toutes sortes de

maux, à le bien prendre, car je ne puis dire que je ne souffre point; premierement je suis toûjours degoûtée, & avec cela je mange, je mange, je mange, je mange, & si je ne mange quasi de rien, car le plus souvent je ne sçai ce que je mange.

LISETTE.

C'est ce que les Medecins appellent intemperie; moi j'appelle cela intemperance.

LA MALADE.

Tu m'as interrompuë... où en étois-je?

LISETTE.

Vous mangez, mangez, mangez, & après le manger, c'est le dormir.

LA MALADE.

Oh! le dormir, c'est ce que je n'ai jamais connu, je ne dors que par insomnie, à force de n'avoir point dormi. On croiroit quelquefois, que je m'en dors après le diner; mais ce n'est pas un sommeil, que ce sommeil là, car je m'en dors comme si je m'évanoüissois. J'admire votre attention, Monsieur, je voudrois bien sçavoir, si cette compassion vous est naturelle, ou si c'est que vous ayez pour moi...

VALERE.

Ne perdons pas le fil de votre maladie : vous vous endormez, dites-vous, comme si vous vous évanouissiez. Et sentez-vous, quelque douleur ?

LA MALADE.

Oh tant, Monsieur, tant, tant ! mais ce qui me fait le plus souffrir, c'est ce qui ne se comprend point ; car le plus souvent toutes les douleurs cessent, & si c'est encore pis. Je ne sens point de mal pour ainsi dire, & si je suis comme une troublée. Vous comprenez bien ?

VALERE.

Oui da, oui.

LA MALADE.

Pour vous rendre cela plus sensible, imaginez-vous que c'est comme si tout d'un coup .... je ne sçai si je m'explique.... un gonflement, une touffeur.

VALERE.

Une vapeur.

LA MALADE.

Fi, Monsieur, c'est mon aversion que des femmes à vapeurs ; à mon égard, c'est une espece de fremissement .... d'horreur... là... des anéantissemens....

VALERE.

Des foibleſſes.

LA MALADE.

Non, non, vous n'y êtes pas. Il y a bien de la foibleſſe, ſi vous voulez, mais il y a auſſi de la force: ce ſont des alternatives; mon poux va, va, va... puis il s'arrête; je m'apeſantis, & je m'évapore tout d'un coup; je m'éteins, & petit-à-petit je me rallume; je ſens des glaçons qui deſcendent, & un feu, qui monte, monte, monte: vous voyez bien que tout cela eſt réel.

VALERE.

Je cõprens que rien n'eſt pareil à la délicateſſe de votre temperament.

LA MALADE.

Oh! de temperament, je n'en ai point, mais Lucinde m'en fait un par artifice; & je ne me ſoutiens que par un petit ſachet cordial, qu'elle m'a mis à l'endroit du cœur.

VALERE.

Quelle momerie! ce remede là eſt auſſi faux, que le Medecin qui vous le donne.

LA MALADE.

L'effet de mon cordial eſt viſible. J'ai voulu quelques fois ôter le ſachet pour un moment

moment, à méſure que je l'éloigne, je ſens que mon cœur s'en va.

LISETTE.

Votre cœur devroit être déja bien loin, car vous oubliâtes hier le cordial ſur votre toilette.

LA MALADE *en tâtant.*

Je n'ai pas mon cordial! ah je n'en puis plus!

VALERE.

Vous voyez que l'imagination ſeule...

LA MALADE.

Je me ſens bien, Monſieur, je m'évanoüis, mon lit, mon lit, je m'évanoüis, les jambes me manquent, les jambes me manquent.

LISETTE.

Allez vîte interrompre ſon évanoüiſſement, ſervez-lui de cordial, & tâchons de mettre à profit l'abſence de Lucinde.

TAYLOR INST. OXFORD

ACTE IV.

SCENE I.

LUCINDE, LA VALE'E.

LUCINDE *en rentrant court à la chambre de la Malade.*

VOyons au plus vîte si mon abſence n'aura rien gâté.

LA VALE'E *venant aprés Lucinde.*

Quelle tromperie ! quelle trahiſon ! cette Lucinde eſt une grande ſcelerate ! . . . ah vous voilà ! je ne ſçai ſi vous m'avez entendu ; mais dans la colere, où je ſuis, je recommencerai, ſi vous voulez.

LUCINDE.

Que veut dire cet inſolent ?

LA VALE'E.

Tromper Monſieur le Marquis de Fauſſinville, qui eſt la ſimplicité même, qui ſe fie à vous avec une cordialité, une ingenuité !

LUCINDE *fierement.*

Que voulez-vous dire, mon ami ?

LA VALE'E.

Voici le fait : En buvant avec un maître Clerc de mon païs (entre nous autres Normands, nous nous confions nos ſecrets, & ceux d'autrui même,) il m'a montré certain projet de donation. Ciel ! me ſuis-je écrié, pendant qu'on nous promet ?.... Quoi mon pays, m'a-t'il dit, cette Lucinde vous promet ? oüi vraiment, mon pays : elle vous trompera mon pays ; mais ſa parole, mon pays ? elle eſt de notre pays, mon pays.

LUCINDE.

Votre pays eſt un fripon.

LA VALE'E.

Ce n'eſt pas tout encore. Il m'a découvert certaines manigances....

LUCINDE.

Expliquez-vous ?

LA VALE'E.

Ce n'eſt rien : ce ſont de petites fineſſes innocentes, dont vous vous ſervez pour tirer de l'argent de votre amie, ſans qu'elle en ait ſa tête rompuë ; avec certaines ſignatures... Vous avez reçû pour

vous, ce que vous deviez recevoir pour elle. Or moi, qui suis connoisseur en écriture, j'ai verifié que ces signatures de votre main ne sont pas tout-à-fait fausses, si vous voulez, pas aussi tout-à-fait vrayes, ce sont des signatures vrai-semblables.

LUCINDE *à part.*

Je suis perduë! (*en le caressant.*) Ecoutez, Monsieur, mon cher Monsieur....

LA VALE'E *mettant son chapeau & prenant un air familier.*

Hé bien, ma chere damoiselle?

LUCINDE.

A l'égard de ces signatures, vous vous êtes trompé; mais la donation est un secret, qui m'est important. Je suis bienheureuse, que mon secret soit tombé entre les mains d'un homme, qui pourroit avoir besoin d'un millier d'écus; entre les mains d'un honnête garçon comme vous, d'un bon enfant.

LA VALE'E.

Je suis bon moi; mais mon maître ne vaut rien, ne vaut rien fâché, du moins.

LUCINDE.

Il entendra aussi raison.

LA VALE'E.

Non, vous dis-je, non. Il eſt dans une fureur, dans une rage... il va venir ceans crier, tempêter, ſe venger. Je l'apperçois, il fulmine, il jette feu & flamme.

SCENE II.

LUCINDE, FAUSSINVILLE, LA VALE'E.

FAUSSINVILLE.

JE viens vous rendre hommage, Mademoiſelle, vous applaudir, vous feliciter. Rien n'eſt plus aimable, plus charmant, que le tour d'adreſſe dont j'ai penſé être la dupe!

LUCINDE.

Je n'ai point eû deſſein de vous tromper.

FAUSSINVILLE.

Ne dites pas cela pour votre honneur, je vous en eſtimerois bien moins : c'eſt la tromperie, c'eſt l'habileté qui me ravit. Oüi la maniere adroite dont vous m'avez balotté, trigaudé, leuré, tourné, viré, m'enleve, m'enchante : vous me

voyez passionné pour vous, & cela sans foiblesse, car ce ne sont ni vos yeux, ni votre bouche, ni votre teint; je ne suis point sensible à ces fadaises-là moi : ce qui me touche dans une femme, c'est un esprit subtil & façonné, un cœur politique : ne se passionner qu'avec reflexion, ruser naturellement, faire la naïve & la franche, en allant à ses fins. C'est par-là que vous m'avez gagné le cœur.

LUCINDE.

Ces loüanges ne me conviennent pas; mais enfin où en voulez-vous venir ?

FAUSSINVILLE.

Je ne puis encore en venir à rien : je suis si transporté d'admiration pour votre patelinage; une affabilité, un langage, des paroles dorées. Vous me faites épouser votre amie demain, & vous la depoüillez de tout aujourd'hui; cela est joliment imaginé, & très-agréablement conduit.

LUCINDE.

Je ne sçai plus comment je dois prendre ces faux éloges ?

LA VALE'E.

Du bon côté, Mademoiselle, du bon côté. Mon maître vous loüe selon nos maximes.

FAUSSINVILLE.

Eſt-il rien de plus loüable que l'art de ſe faire donner ? votre amie eſt riche & bête, vous avez de l'eſprit, & rien avec ; c'eſt un partage injuſte, vous corrigez l'injuſtice, cela eſt bon.

LUCINDE.

Je commence à comprendre, Monſieur, que je dois vous ouvrir mon cœur.

FAUSSINVILLE.

Voilà comme il faut parler.

LA VALE'E.

Vous êtes bien difficile à émouvoir.

LUCINDE.

Mon amie m'a voulu donner des marques de ſon amitié, j'avoüe que je ſuis dans le deſſein de les accepter.

FAUSSINVILLE.

A l'égard de ce que vous avez reçu pour elle, elle vous l'auroit bien donné.

LA VALE'E.

Sans doute, mais un cœur noble répugne à recevoir : prendre ſubtilement fait plus de plaiſir.

FAUSSINVILLE.

Et n'engage point à reconnoiſſance. On n'aime guéres à avoir obligation : Je ſuis

fait ainsi tel que vous me voyez, & je remarque tant de conformité entre vous & moi, que nous étions nez l'un pour l'autre.

LA VALE'E.

Voilà le mot. Vous, mon maître, & la donation, vous êtes tous trois nez l'un pour l'autre.

FAUSSINVILLE.

Oui, je croi qu'il est à propos que vous deveniez ma femme, & voici pourquoi. Deux vertueux réünis se fortifient réciproquement; & séparez, nous nous detruirions.

LUCINDE.

Vous ne voudriez pas me détruire?

FAUSSINVILLE.

Pardonnez-moi; & ma raison est que je ne suis point dupe. Ainsi touchez-là, nous mourrons ennemis, ou mariez ensemble.

LA VALE'E *à part.*

Et peut-être l'un & l'autre.

FAUSSINVILLE.

Estes-vous devenuë muette? ma proposition vous embaraſſe-t'elle?

LUCINDE.

On feroit embaraſſé à moins, & une pareille affaire...

FAUSSINVILLE.

C'eſt une affaire de rien qu'un mariage; un oüi le termine.

LA VALE'E.

Une honnête fille, & un Normand ne diſent oüi que le plus tard qu'ils peuvent; mais Madame eſt trop politique pour vous refuſer. Touchez-là, Monſieur, je vous donne ſa foi.

FAUSSINVILLE.

Oüi, mais c'eſt l'heritiere qui fait la foi. Voici un modele de duplicata promettant mariage...

LA VALE'E *pendant que Lucinde prend le papier & le lit.*

C'eſt un chef-d'œuvre de compoſition! je croi que cet ouvrage d'eſprit ſera de votre goût.

FAUSSINVILLE.

La pudeur empêche de parler, mais elle n'empêche pas d'écrire.

LA VALE'E.

Vous écrirez modeſtement votre nom au bas de cette promeſſe, & vous ſerez preſque mariez.

FAUSSINVILLE.

Par là vous me promettez pour votre dot tous les biens de votre amie.

LUCINDE.

Pour me déterminer sur le consentement que vous exigez de moi, il faudroit plus d'un jour; mais nous n'avons pas un moment à perdre, & il nous faut prendre de grandes mesures ensemble.

FAUSSINVILLE.

Vous consentez, ne perdons plus de tems. La Valée? va toûjours faire transcrire ceci, nous irons le signer dans un instant.

LA VALE'E.

Je vous attens chez le Notaire.

SCENE III.

LUCINDE, FAUSSINVILLE.

LUCINDE.

PUisque nos interêts sont à présent réünis, prenons des mesures si justes, que la donation ne nous manque point. Pour déterminer la Malade, il faut que que vous la menaciez de chicannes, d'embarras, de persecutions.

FAUSSINVILLE.

Je ferai plus encore: pour la porter à déshériter sa niéce, je lui dirai qu'elle est venuë me solliciter contr'elle, & que....

LUCINDE.

Elle vient; feignons de....

SCENE IV.

LUCINDE, FAUSSINVILLE, LA MALADE.

LUCINDE.

OUi, Monsieur, vous êtes le plus grand chicaneur, le plus mal-honnête homme.... ah ma pauvre amie, je suis outrée de douleur! Helas en quelles mains es-tu tombée! Monsieur croit, parce qu'il peut te ruiner, qu'il est en droit de le faire sans misericorde.

LA MALADE.

Valere prendra mon parti, il a des amis en Normandie, & il leur écrit présentement.

FAUSSINVILLE.

Tous les Normands se tiennent par la main, & je mene la clique, comptez vo-

tre procès perdu. Vous avez refusé mes offres, j'ai accepté celles de votre niéce lorsqu'elle est venuë se plaindre à moi pour vous plaider.

LA MALADE.

Ma niéce se joint à vous ? la petite effrontée !

FAUSSINVILLE.

Parlez mieux d'une aimable enfant qui se vient jetter entre mes bras ; je l'ai prise sous ma protection.

LUCINDE.

Vouloir plaider une tante ! il faut être bien denaturée !

FAUSSINVILLE.

Plaider une tante, un pere, une mere, il n'y a rien là de denaturé, c'est l'usage de franche nature ; ainsi elle vous fera assigner en plein hyver pour vous transporter sur les lieux.

LA MALADE.

Moi ? me transporter dans les hyvers !

FAUSSINVILLE.

Preparez-vous à solliciter jour & nuit contre elle, nous verrons qui d'elle ou de vous se levera plus matin.

LA MALADE.

Me lever matin ? ah Ciel !

FAUSSINVILLE.

Nous verrons qui de vous deux, tiendra plus long-tems pied à boule à la porte de l'audience.

LA MALADE.

Me tenir au vent d'une porte ! j'aime, trois mieux perdre ma terre.

FAUSSINVILLE.

Quand vous l'aurez cedée, nous plaiderons pour le reste ; car je prends votre niéce avec ses prétentions, elle m'avoit prié de vous cacher son dessein ; mais pourquoi vous menager, nous sommes les plus forts, & ce qui prouve que j'ai en main de quoi vous abîmer, c'est que je ne veux nul accommodement avec vous.

SCENE V.

LUCINDE, LA MALADE.

LA MALADE.

HE bien, que dis-tu de ma coquine de niéce ?

LUCINDE.

Tant qu'elle n'a voulu que me perdre moi, je l'ai menagée ; mais c'est toi qu'e

elle attaque, je ne me poſſede plus ; je me declare ouvertement contr'elle, & je te conſeille de te mettre à couvert de ſes injuſtes prétentions.

LA MALADE.

Je ſuivrai tes conſeils.

LUCINDE.

Si tu es ſage, tu chargeras quelqu'un du fonds de tes biens, de l'embarras, & des riſques de la proprieté.

LA MALADE.

C'eſt mon deſſein.

LUCINDE.

On te fera une bonne penſion ſûre, & tranquille.

LA MALADE.

C'eſt à quoi j'aſpire ; je t'avois choiſie pour cela. . .

LUCINDE.

Tu me fis hier des offres par amitié, je les refuſai par délicateſſe ; car enfin recevoir d'une perſonne qu'on aime deſintereſſement, cela bleſſe, cela repugne.

LA MALADE.

Je m'apperçûs bien que cela te faiſoit peine ; & pour ne plus bleſſer ta délicateſſe, j'ai changé de deſſein.

LUCINDE.

Tues trop bonne, trop conſiderante.

LA MALADE.

Je conſidere encore que pour toi, comme pour moi, le ſoin de gouverner des biens eſt un tourment, un ſuplice.

LUCINDE.

Je veux me ſacrifier pour ton repos, je ne balance plus, j'accepte ta propoſition

LA MALADE.

Non, ma bonne, non, il m'eſt venu d'autres idées.

LUCINDE.

D'autres idées?

LA MALADE.

Plus avantageuſes pour toi; car ſans te charger ni d'embarras, ni de proprieté, j'aurai ſoin de toi tant que je vivrai; & quand je ſerai morte, nous n'aurons plus beſoin de rien.

SCENE VI.

LUCINDE, LA MALADE, VALERE, LISETTE.

VALERE.

MAdame je viens d'écrire en Normandie pour quelqu'éclairciſſement ſur vôtre ſucceſſion.

LA MALADE.

Je ſuis déja laſſe de ſucceſſion. Qu'on eſt malheureux d'avoir du bien ! il faudroit une ſanté de fer pour y reſiſter ; je veux charger quelqu'un de toutes ces corvées-là ; & comme ce quelqu'un ne peut être que l'une des deux perſonnes que j'aime le mieux au monde, je ſuis bien aiſe de vous conſulter tous deux là-deſſus ; car j'ai deux partis à prendre, qui ſont très-differens : Premierement je puis me marier, ma bonne.

LUCINDE.

Te marier !

LA MALADE.

Ou ne me pas marier, Monſieur.

VALERE.

Vous êtes libre.

LA MALADE.

Pour gouverner mes biens, il faudroit un mari qui fût mon vrai ami ; n'est-ce pas ma bonne ?

LUCINDE.

Où trouvera-t-on des maris, qui soient les vrais amis de leurs femmes ?

LA MALADE.

Si ce vrai ami ne veut point se marier, je donnerai tout à Lucinde ; n'est-ce pas, Monsieur ?

VALERE.

Quelque parti que vous preniez, il faut y penser à loisir.

LUCINDE.

Monsieur a raison, & je te conseille de suspendre un peu ta résolution.

VALERE.

Le conseil de Mademoiselle est très-prudent.

LUCINDE.

Monsieur parle en homme sage.

LA MALADE.

Vous êtes donc tous deux du même avis, vous me conseillez d'attendre.

LUCINDE.

Sans doute.

VALERE.

Assurément.

LA MALADE.

Et moi je vous déclare que je veux me déterminer aujourd'hui d'une façon, ou d'une autre.

LUCINDE.

Tu ne penses pas, que c'est pour la vie.

VALERE.

L'affaire est importante.

LA MALADE.

Plus l'affaire est importante, & plus elle me pese; l'incertitude me cause une opression, l'incertitude m'empêche de respirer. (*elle soupire tendrement*) Hé; Monsieur, je ne sçaurois vivre sans respirer, c'est pourquoi conseillez-moi vîte. Je vous laisse seul pour y penser, & si je ne trouve pas en vous un ami qui me conseille, comme il faut, je trouverai une amie qui acceptera tout mon bien. Allons, ma chere amie, allons.

VALERE.

Lisette.

LISETTE.

Monsieur.

SCENE VII.

VALERE, LISETTE, ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

HE bien, Valere, dans quels ſentimens avez-vous laiſſé ma Tante ?

VALERE.

Je n'ai pas la force de vous en rendre compte.

ANGELIQUE.

Qu'eſt-ce à dire ? qu'y a-t-il de nouveau ?

LISETTE.

Votre tante veut que Valere ſoit votre oncle.

ANGELIQUE.

Ah Ciel !

LISETTE.

Jugez ſi elle pourra conſentir, qu'il ne ſoit que ſon neveu.

ANGELIQUE.

Je ſçavois bien que ma tante ne vous aimeroit pas à demi.

LISETTE.

Elle veut lui donner ſon bien, & ſa perſonne; c'eſt trop d'un article n'eſt-ce pas ?

ANGELIQUE.

Elle veut épouser Valere?

LISETTE.

Et si il la refuse, elle donnera tout à Lucinde.

ANGELIQUE.

Quel remede donc Valere?

VALERE.

Je n'y en vois point.

LISETTE.

Ni moi non plus; mais Lucinde en trouvera bien elle, & travaillera pour vous, en croyant travailler pour elle. Elle revient, retirez-vous.

VALERE.

Quel conseil prendre?

ANGELIQUE.

Que je suis malheureuse!

SCENE VIII.

LISETTE, LUCINDE, LA VALE'E.

LUCINDE.

AH! Lisette, quel contre-tems?

LA VALE'E.

Mon maître vous attend pour signer le duplicata; il s'impatiente.

LUCINDE.

Mon cher Monsieur, nos affaires vont mal.

LA VALE'E.

Hé comment cela?

LUCINDE.

Je ne t'ai pas encore dit, Lisette, que je suis d'accord avec le Marquis, je t'expliquerai la chose; mais il est question à présent d'agir tous de concert.

LISETTE.

J'ai autant d'interêt que vous autres à rompre ce maudit mariage.

LA VALE'E.

Quel mariage donc?

LUCINDE.

La Malade veut épouser certain jeune homme.

LA VALE'E.

Ah ciel! il la guerira de l'envie de vous donner son bien: adieu le fondement de votre societé.

LUCINDE.

Elle m'appelle: imaginez ensemble quel-

que expedient pour détourner ce mariage.

SCENE IX.

LISETTE, LA VALE'E.

LA VALE'E.

J'Imaginerai tout, pourvû que Liſette m'échauffe l'imagination par l'eſperance.

LISETTE.

Il me vient une idée... ſeriez-vous aſſez habile...

LA VALE'E.

Pour peu que vous m'animiez, vous dis-je?

LISETTE.

Pour executer...

LA VALE'E.

Je ſuis homme d'execution.

LISETTE.

Suivez-moi, je vais vous inſtruire.

ACTE V.

SCENE I.

LUCINDE, LISETTE.

LUCINDE.

CConcertons-nous un peu en particulier : je ne ſçai comment m'y prendre pour détourner mon amie du mariage ; il faut que je lui ſois devenuë bien ſuſpecte, car je lui parle de ſes maux, & elle ne m'écoute plus.

LISETTE.

Ses maux occupent pourtant la premiere place dans ſon imagination, Valere n'y tient que la ſeconde ; vous voyez qu'elle eſt reſoluë de conſulter pour ſon mariage cet habile Medecin, qu'elle a tant ſouhaitté de voir, & que vous craigniez tant qu'elle ne vît.

LUCINDE.

Je le crains encore, car c'eſt un Medecin

de bonne foi qui lui dira naturellement qu'elle se porte bien, qu'elle peut se porter bien, & qu'elle peut se marier.

LISETTE.

Il lui dira tout le contraire.

LUCINDE.

Est-ce que tu l'as mis dans nos interêts?

LISETTE.

Vous n'êtes pas au fait.

LUCINDE.

Explique-toi donc?

LISETTE.

On ne connoît ceans que la réputation de ce Medecin, on ne l'a point vû.

LUCINDE.

Hé bien?

LISETTE.

Je substituë à sa place...

LUCINDE.

Hé qui?

LISETTE.

Le valet de votre nouvel associé, le valet de Fausſinville.

LUCINDE.

Fort bien: Il faut donc que j'aille au plus vîte signer la promesse du mariage, dont je suis convenuë avec lui.

LISETTE.

Oüi, oüi, allez ; j'attens ici notre fameux Medecin. Je viens de le faire traveſtir, & de l'inſtruire ; il va paroître en habit décent.

LUCINDE.

Mais un valet ſoutiendra-t'il bien ce perſonnage ?

LISETTE.

Diantre ! celui-ci eſt un eſprit univerſel ; il a de l'étude & de l'ignorance, de la politeſſe & de l'effronterie ; il eſt babillard, hiſtorien, nouvelliſte, médiſant ; il ſçait tout hors la medecine, & c'eſt ce qui met un Medecin en vogue parmi les Dames.

LUCINDE.

La malade vient ; joüons bien notre jeu.

SCENE II.

LUCINDE, LA MALADE, LISETTE.

LA MALADE.

QUe dites-vous donc là toutes deux ?

LUCINDE.

Je querelle Liſette, de vouloir intro-

duire ici un charlatan que j'ai toûjours défendu de voir.

LA MALADE.

Tu crains qu'il ne me conseille le mariage; je vois ton interêt.

LUCINDE.

Je ne m'en cache point, je me déclare ouvertement contre un mariage, qui romproit notre amitié.

LA MALADE.

Je ne t'en aimerai pas moins.

LUCINDE.

Quand on est marié, a-t'on le loisir d'avoir des amis?

LISETTE.

Rien n'est plus opposé à l'union que le mariage.

LUCINDE.

Le mariage endurcit le cœur.

LISETTE.

Le mariage empoisonne l'humeur, aigrit le sang, fait murmurer, gronder, bouder, hargner, pointiller, picoter, quereller: les approches du mariage ont déja plombé votre teint, obscurci votre phisionomie...!

LUCINDE.

Quoi je te verrois une phiſionomie de femme, un viſage marié !

LA MALADE.

Tout cela ne me fait point peur ; c'eſt ma ſanté, qui doit décider de tout. Liſette, as-tu fait avertir ce Medecin ?

LUCINDE.

Tu as ta converſation en tête, je te ſuis ſuſpecte, je te laiſſe en liberté.

SCENE III.

LA MALADE, LISETTE.

LISETTE.

JE me ſuis déchaînée contre le mariage en ſa préſence, car elle m'a penſé chaſſer vingt fois, parce que je n'entrois pas dans ſes vûës interreſſées ; elle a bien peur qu'un mari ne prenne ſa place auprès de vous : franchement, je vous conſeille moi d'épouſer Valere.

LA MALADE.

Je t'ai toûjours trouvé fille de bon conſeil.

LISETTE.

Epousez-le dès aujourd'hui, si votre santé vous le permet da.

LA MALADE *tristement.*

Oh bien entendu.

LISETTE.

Valere est si aimable !

LA MALADE *gayement.*

N'est-il pas vrai ?

LISETTE.

On dira peut-être que plus il est aimable, plus il sera nuisible à votre santé.

LA MALADE *tristement.*

C'est ce que je crains, Lisette : ce Medecin me fait bien languir, que ne vient-il donc ?

LISETTE.

Je croi que le voici ; c'est lui-même.

SCENE IV.

LA MALADE, LISETTE, LA VALE'E *en Medecin.*

LA MALADE.

OU est-il donc ? je ne le vois point ;

LISETTE.

Le voilà qui entre.

LA MALADE.

Cela un Medecin ! tu te mocques.

LISETTE.

Ce n'eſt pas un Medecin de robe ; c'eſt un Medecin d'épée.

LA VALE'E.

C'eſt la derniere mode, Madame, & toutes les femmes, qui ſont curieuſes de leur ſanté, ont banni les Medecins noirs ; elles aiment mieux les Medecins de couleur : en effet ils ſont enjoüez, galants, badins, traitent la medecine cavalierement.

LA MALADE.

On me l'a bien dit, Monſieur, que vous étiés un Medecin tout different des autres.

LA VALE'E.

Rien de plus oppoſé que ma methode, & la leur ; car j'allonge la vie en abrégeant la maladie, les remedes, & les conſultations.

LA MALADE.

Abregez donc, Monſieur, & voyons ſi je puis me marier ; ou non.

LA VALE'E.

Mon interêt ſeroit de vous conſeiller le

mariage sur l'étiquette ; car le mariage produit le chagrin, le chagrin fait de la bile, la bile nourrit les maladies, & les maladies nourrissent le Medecin.

LA MALADE.

Dépêchons, Monsieur, je vous prie.

LA VALE'E.

Je déciderai, Madame, quand je vous aurai fait seulement trente ou quarante questions sublimes ; car je dédaigne le terre à terre de la Faculté.

LA MALADE *criant.*

Ah !

LISETTE.

Ah !

LA VALE'E.

Ah ! est-ce une mort subite ?

LA MALADE.

Ne parlez pas.

LA VALE'E *voulant tirer de sa poche une fole.*

Un peu de mon eau...

LA MALADE.

Ah la tête ! je viens d'entendre une sonnette perçante, c'est cette sonnette du voisin, qui m'a fait un tintamarre dans le crâne, comme un coup de tonnerre ; la fatale sonnette ! il faudra que je déloge pour cette sonnette-là.

LA VALE'E.

Je n'ai plus de queſtions à vous faire, Madame, & cette foibleſſe de tête me fait connoître à fonds la fragilité de votre conſtitution ; j'ai tant vû de ces cervaux à ſonnettes : oüi, Madame, ſans vous étudier davantage ; je lis dans votre tête à crâne ouvert, & j'y vois des membranes d'une délicateſſe .... les fibres de votre cerveau ne ſont pas plus gros que des cheveux.

LA MALADE.

Je ne m'étonne plus, ſi ma tête eſt toûjours toute prête à rompre.

LA VALE'E.

Je conclus de là que les reſſorts, qui compoſent le reſte de la machine, ne tiennent enſemble que par des filamens, dont la contexture eſt ſi fine, ſi fine ....

LA MALADE.

En effet, je ſens quelquesfois que je ne tiens à rien.

LA VALE'E.

Vous avez de petites veines ſi deliées, ſi fragiles, que le moindre boüillonnement eſt capable de les faire crever.

LA MALADE.

Vous me faites trembler, Monſieur ;

car mon sang ne coule qu'à gros boüillons.

LA VALE'E.

Il faut le calmer, Madame, & sur ce pied-là les moindres passions vous sont mortelles.

LA MALADE.

Quoi, Monsieur, il ne me seroit pas permis d'aimer un honnête homme?

LA VALE'E.

Non: l'amour est de l'arsenic pour vous.

SCENE V.

LA MALADE, VALERE, LISETTE, LA VALE'E.

VALERE.

MAdame, je viens vous donner avis que....

LISETTE *à Valere.*

Chut.

LA MALADE.

Ah Valere!

LA VALE'E.

La moindre agitation passionnée acheveroit de briser les ressorts....

LA MALADE *à Valere.*

Ah Monſieur ! je ſuis bien plus malade que je ne penſois.

LA VALE'E.

Pour guerir, il faut vous enſevelir dans une tranquilité pareſſeuſe.

LISETTE.

Dans un repos oiſif.

LA VALE'E.

Je vous ordonne un engourdiſſement de paſſion.

LISETTE.

Une inaction d'ame.

LA VALE'E.

Une inquiétude indolente.

LA MALADE *à Valere.*

Vous comprenez bien, Monſieur, que tout cela eſt très-oppoſé au mariage.

VALERE.

J'en ſuis très-perſuadé.

LA VALE'E.

Voyons encore, s'il n'y auroit point dans le poux de Madame, quelque reſſource pour le mariage : ah Ciel !

LA MALADE.

Qu'y a-t'il ?

LA VALE'E.

Hon !

LA MALADE.

Vous ne dites mot.

LA VALE'E.

Je calcule que vous n'avez de la vie, que ce qu'il vous en faut tout juste : non, Monsieur, si elle donnoit la vie à un enfant pas plus gros que le poing, il ne lui en resteroit plus pour elle.

LA MALADE.

Enfin, Monsieur, ma destinée veut que je ne sois propre à rien dans le monde, qu'à prendre un parti que je vous dirai : Monsieur le Medecin entrez dans ma chambre, j'irai vous satisfaire dans un moment.

LA VALE'E *à part.*

Quel mistere est ceci ?

SCENE VI.

LA MALADE, VALERE, LUCINDE, LISETTE, LA VALE'E.

LUCINDE.

PUisque Monsieur est de la consultation, j'en puis bien être aussi.

LA MALADE.

Tout eſt decidé : Monſieur le Medecin, laiſſez-nous donc un moment.

LA VALE'E *à part.*

Il ſe va paſſer là quelque choſe qui pourroit être contre les interêts de mon Maître; allons vîte l'avertir.

SCENE VII.

LA MALADE, VALERE, LUCINDE LISETTE.

LISETTE *après avoir conduit la Valée des yeux.*

LEs jeunes Medecins ſont curieux!

LA MALADE.

Je ſuis bien aiſe de vous tenir là tous deux enſemble, pour me débarraſſer au plus vîte la tête d'une derniere réſolution, que j'avois priſe dès tantôt; car je me doutois bien que j'étois confiſquée: je vous dirai donc que ma tendreſſe pour Monſieur, eſt toute fondée ſur l'eſtime: je ne l'épouſois que pour l'enrichir, & l'attacher à moi; mais je puis vous enrichir tous deux, & vous attacher à moi, en vous mariant enſemble.

LUCINDE.

Me marier avec Monsieur !

LISETTE *à part.*

En voilà bien d'une autre ; tout est perdu.

LUCINDE.

Non, ma bonne, non, je ne veux point me marier.

LA MALADE.

Je sçai bien que vous ne vous entr'aimez guéres, c'est pour cela que je veux vous marier ensemble ; car vous ne vous aimerez que pour l'amour de moi. Ahy, (*baissant sa voix.*) Je n'en puis plus ; je vous conjure de ne me pas faire parler davantage... ah la gorge ! ma voix est éteinte.

LUCINDE.

Je n'écoute point tes propositions.

LA MALADE *tout bas en râlant.*

Je le veux.

LUCINDE.

Je n'épouserai jamais que toi.

LA MALADE *encore bas.*

Je le veux.

LUCINDE.

Non, te dis-je.

LA MALADE *haussant la voix & glapissant.*

Je le veux, je le veux, je le veux. Tu me fais parler, tu me contredis, tu m'obstines le sang, mon sang bouillonne, il se rompra quelque petite veine, & ce sera toi qui m'aura tuée.

LUCINDE.

Non, ma chere, non; tu es en peril, je consens à tout: ah Lisette! aidez-moi à me résoudre; Valere acceptera le parti, car il n'en veut qu'au bien. *à part bas à Lisette.* Je l'accepte aussi moi, ce mariage-ci est le plus sûr; vas vîte amuser Faussinville, pendant que j'épouserai Valere, *haut à la Malade.* Ah ma bonne que tu es cruelle!

VALERE.

Où tout ceci nous menera-t'il?

SCENE VIII.

LA MALADE, VALERE, LUCINDE, FAUSSINVILLE, LISETTE.

LA MALADE.

JE vous ferai la donation à vous deux.

FAUSSINVILLE *à part.*

Qu'entens-je ! on me trahit.

LUCINDE.

Mais je m'apperçois que j'oublie tout pour toi juſqu'à la bienſeance ; & ſans ſçavoir les ſentimens de Monſieur, j'ai conſenti à l'épouſer.

FAUSSINVILLE.

A l'épouſer, dites-vous?

LUCINDE.

Ah Ciel !

FAUSSINVILLE *haut.*

Oh parbleu, j'empêcherai bien ce mariage ; j'ai tout entendu, je prens le plus ſûr parti ; liſez, Monſieur, c'eſt une promeſſe de mariage qu'elle vient de me ſigner.

LUCINDE.

Je ſuis perduë, je ſuis perduë. (*elle s'en va.*)

SCENE IX

LA MALADE, LISETTE, VALERE, FAUSSINVILLE.

LA MALADE.

QU'eſt-ce donc que tout ceci?

VALERE.

Sa perfidie eſt claire; liſez à votre tour Madame.

FAUSSINVILLE.

Elle me promet pour ſa dot tout votre bien.

LA MALADE.

La perfide! elle diſoit que c'étoit ma niéce qui s'entendoit avec Monſieur, & c'étoit elle-même; que de tromperies ceci me fait appercevoir!.... vous me le diſez bien, Valere, elle ne m'aimoit que par interêt.

FAUSSINVILLE.

Je n'ai tiré d'elle cet écrit que pour vous deſinfatuer d'une créature, qui m'empêchoit de m'accommoder avec vous: cela ſera facile à préſent; & l'accommodement le plus naturel, c'eſt que vous me donniez votre niéce.

ANGELIQUE.

Ma tante, je ne veux pas que vous ſoyez heureuſe à demi; on vous a délivré d'une amie ſcelerate, je vais vous delivrer encore du plus malhonnête homme du monde.

FAUSSINVILLE.

Mademoiſelle.

ANGELIQUE.

Non, non Monſieur., je veux prouver à ma tante le mépris que j'ai pour vous, & la tendreſſe que j'ai pour elle ; & afin que vous ne puiſſiez jamais la chicanner en mon nom, je lui cede tous mes droits ſur la ſucceſſion nouvelle ; oüi ma tante, je veux bien dépendre entiérement de vos bontez, puiſque Lucinde n'en empêchera plus l'effet.

LA MALADE.

Je ſuis charmée de votre procedé ! j'ouvre les yeux ma niéce, & je vois que c'eſt vous qui êtes ma vraie amie.

LISETTE.

Vous voilà reunies; quelle douleur pour Monſieur, le teſtament reſte inutile entre ſes mains!

FAUSSINVILLE *á part.*

Et c'eſt ce qui fait ma rage; je perds la tante, je perds la niéce; & ce qui me déſeſpere, je perds une occaſion de plaider, que je ne retrouverai de ma vie.

SCENE DERNIERE.

LA MALADE, ANGELIQUE, VALERE, LISETTE.

LA MALADE.

C'Eſt donc vous, Monſieur, qui me delivrez de tous mes ennemis?

LISETTE.

Par ma foi, il me vient une bonne penſée.

LA MALADE.

Hé quoi Liſette?

LISETTE.

Pour engager un ſi bon ami à ſe charger de la fatigue de vos affaires, faites une forte alliance avec lui; vous vouliez lui donner votre fauſſe amie, donnez-lui votre véritable.

LA MALADE.

Ha, ha mais vraiment....

LISETTE.

Vous êtes ſûr de leur attachement pour vous.

LA MALADE.

Si ma niéce & mon bien... n'eſt-ce pas Monſieur.

LISETTE.

N'eſt-ce pas Mademoiſelle ?

VALERE.

Si vous le ſouhaitiez, & qu'elle y conſentît....

ANGELIQUE.

Ma tante vous a tant d'obligation, que je ſerois ingrate de ne vous pas attacher à elle par des liens ſolides.

LA MALADE.

Ne me faites donc pas languir ; *je ſuis* laſſe d'être debout, mariez-vous vîte, que je m'aille mettre au lit.

LISETTE.

Allons, ſoyez recompenſez ; les ſcelerats ſont punis & nous guerirons la Malade.

L'ESPRIT
DE
CONTRADICTION

COMEDIE EN UN ACTE

Repreſentée pour la premiere fois le 27 Août 1700.

ACTEURS.

Mr. ORONTE.

Mad. ORONTE.

LUCAS, Jardinier.

ANGELIQUE, fille de Mr. Oronte.

VALERE, Amant d'Angelique.

Mr. THIBAUDOIS.

Le NOTAIRE.

UN LAQUAIS.

La Scene eſt à la maiſon de Campagne de Monſieur Oronte.

L'ESPRIT DE CONTRADICTION: COMEDIE.

SCENE I.

ORONTE, LUCAS.

LUCAS *en colere.*

Orgué de la contrediseuse, & de sa contredition!

ORONTE.

Là, là, doucement.

LUCAS.

Non Monsieur; je ne peu pu duré avec l'esprit de Madame vote femme.

ORONTE.

Il faut l'excuser, car l'esprit de contradiction lui est naturel.

LUCAS.

Qu'à vou contredise tou son fou, vou qui êtes son mari, ça est naturel ça: mais y n'est pas naturel qu'à vienne conterdire mon jardin.

ORONTE.

Patience, Lucas patience.

LUCAS.

Tou-franc, je n'aime point à être Jardinier là où l'i a des femmes; car eune femme dan un jardin, fait pu de degât qu'un millier de taupes.

ORONTE.

Tu as raison, & ma femme a tort.

LUCAS.

Al arrache ce que j'ai planté; a replante ce que j'ai arraché. Quand je grefe du boncrequin, a di que c'est de la bargamote; là où j'ai planté des choux, a veut qu'il y vienne des raves; n'y a rien don a ne s'avise pour alé à rebours de moi. Hier al vloit, pour avoir des preunes pu grosses, qu'on les semi su couche comme des melons. Je croi, Gueu me pardonne, qu'à me fera bientôt planter des citrouilles en espalier.

ORONTE.

Elle n'eſt pas raiſonnable ; mais laiſſons cela, Lucas ; parlons de marier ma fille. J'ai beſoin là-deſſus de ton conſeil.

LUCAS.

Gnia pu de conſeil dan ma tête, drès que j'ai diſputé avec Madame ; ça me met en friche, moi & mon jardin. Et pi, c'eſt qu'a me vient de bailler mon congé.

ORONTE.

Tu ne ſortiras point ; va, je te ſoutiendrai.

LUCAS.

Comment me ſoutiendriais-vou contr'elle, qu'ou ne pouvé pas vous y ſoûtenir vous-même ? Hé vous dis-je pas toujou, qu'ous êtes trop docile ? drès qu'a veut queuque choſe, vous dite oui ; drès qu'a voi qu'ou dite oui, a dit non ; & vous le dite itou, & pi a redi oui par controvarſe ; & vous vouiez bian.

ORONTE.

Que veux tu Lucas ! j'aime ma femme ; elle n'a point d'autre plaiſir que de faire tout le contraire de ce que je veux, je lui laiſſe cette petite ſatisfaction là.

LUCAS.

Vou ly laiſſerais donc itou la petite ſa-

tisfaction de... ſi c'étoit ſon plaiſir da ; mais gnia rien à craindre, ſon himeur eſt tro revêche pour ça. Tant-y a Monſieu, qu'en cas de votre fille, ſi je n'étois pu cian, comment feriais-vous ? car gn'y a que moi qui 'a aſſé d'entendement pour faire revirer l'eſprit de vote fame ; vous n'y entendé rian, vous.

ORONTE.

Je conviens que tu as plus d'imagination que moi, & plus de bon ſens que bien des Philoſophes, qui n'en ont point.

LUCAS.

Tené, Monſieu ; l'i a des païſans qui ont la philoſophie d'avoir de l'eſprit en argent ; ma philoſophie à moi, c'eſt de gouyarner la vie du monde par mon mequié de Jardinier. Vou vlé marier vote fille, par parenteſe ; vou ne ſçavé ce qui en fera ; mais moi j'ai vû tou ça dans mon jardinage ; car j'ai di, quand Madame vient dans mon jardin, & qu'al voit qu'eun arbre eſt d'himeur à profiter au ſoleil, al le plante à l'ombre. O, ſi al voit que ſa fille eſt d'himeur à profiter en mariage, al la plantera dans un Couvent.

ORONTE

ORONTE.

Tu me l'as fort bien dit ; ſi ma fille veut être mariée, il ne faut pas qu'elle faſſe mine d'y penſer, ni moi non plus.

LUCAS.

Madame m'a voulu faire jaſer là-deſſus: Mais, Lucas, m'a-t-elle dit, qu'eſt-ce que tu penſes de ce mariage-là? Je n'en ſçai rian, Madame. Mais ma fille, parci ; néant. Mais, mon mari par-là ; motus. Et parce qu'al a vû, que je ne l'y bâillois pas de quoi contredire, c'eſt pour ça qu'a m'a chaſſé : mais ce ne ſera rian ; car a me chaſſe comme-ça tou les jours, & j'ai des fineſſes pour qu'a me reflate par contredition. La vla qui viant dans ſt'allée-ci ; laiſſes-moi me raccomoder tout ſeul.

ORONTE.

Je vais t'attendre ſous ce berceau.

LUCAS *ſeul.*

Je ſerois morgué bien fâché de quitter ce Bourgeois-ci ; ſa bourgeoiſerie eſt pu argenteuſe, que ben des Gentilhomeries que j'i a.

SCENE II.

LUCAS, Mad. ORONTE.

Mad. ORONTE.

VEnez-vous de vous mettre sous la protection de mon mari ? il peut m'ordonner de vous garder ceans ; mais à coup sûr, je ne lui obéirai pas. Allons, vîte ; venez me rendre les clefs, & que je vous paye vos gages.

LUCAS *d'un ton pleureur.*

Je suis bien fâché de vous quitter. (*il se retourne pour rire.*) Ha, ha, ha, ha !

Mad. ORONTE.

Vous riez, je crois.

LUCAS.

(*Il pleure*) Cela m'afflige. (*Il rit en se retournant.*) Ha, ha, ha !

Mad. ORONTE.

Qu'est-ce à dire donc ?

LUCAS.

Rien, rien. (*il rit*) Ha, ha, ha !... (*tristement*) ça Madame, je vas vous rendre vos clefs.

Mad. ORONTE.

Je veux ſçavoir de quoi vous riez.

LUCAS *ne ſe eachant plus pour rire.*

Ha, ha, ha, ha! je ne peu pu me retenir; auſſi ben me vla tou chaſſé, je ne vou crain pu. Ha, ha! je riois d'un drôle de tour que je vous ai fait. Ha, ha! tout franc, c'eſt que comme l'i a lon-temps que je fis las de vote himeur acariâte, & que je veux vous plantê là, j'ai di à par moi, ſi Madame voit que je veux mon congé, a ne ſera pas de ſt'avis-là: ſi je veux être payé de mes gages, a me les requinera pour n'être pas de mon opinion: oh faut mieux que je la fâche, afin qu'a me chaſſe par elle-même.

Mad. ORONTE.

Quoi! afin que je vous chaſſe!

LUCAS.

Je vous ai fai eune querelle; ha, ha!.... mais je vas vous bailler vos clefs.

Mad. ORONTE.

Oui, pour me faire piece, vous avez reſolu de me laiſſer tout d'un coup ſans Jardinier?

LUCAS

C'eſt pour ça que je m'en vas.

Mad. ORONTE.

Vous vous en irez quand j'en aurai un autre.

LUCAS.

Ce ſera drès tout-à-l'heure.

Mad. ORONTE.

Vous attendrez au moins juſqu'à demain.

LUCAS.

Demain vous ne ſériez pu en train de me chaſſer, je veux vous quitter.

Mad. ORONTE.

Oh! il ne ſera pas dit que je ſerai votre dupe. Vous voulez me quitter, & moi je ne veux pas que vous me quittiez.

LUCAS.

On ne requint poin les gens malgré eux; & vous éte d'eune himeur....

Mad. ORONTE.

Oüais! mon humeur eſt donc bien terrible?

LUCAS.

Tanquia que j'en ſoufre tro.

Mad. ORONTE.

Suis-je ſi méchante dans le fond?

LUCAS.

Morgué nani, je ſçai bian que ce n'eſt pas par malice qu'ou faite endéver tout le monde: mais c'eſt que vote volonté eſt

du naturel des hiboux ; a ne va jamais de compagnie avec la volonté des autres.

Mad ORONTE.

C'eſt une étrange choſe que la prévention ! car il n'y a guéres de femme qui contrediſe moins que moi.

LUCAS.

On'en a guere, c'eſt vrai.

Mad. ORONTE.

Je ne contredis jamais, à le bien prendre ; mais c'eſt que je n'aime point qu'on me contrediſe. Par exemple, je me ſuis fâchée contre toi pour ton obſtination. Pourquoi t'obſtines-tu à me cacher ce que je veux découvrir ? Ne ſçai-je pas que tu es le conſeil, l'oracle de mon mari ? Il t'a fait confidence ſans doute du deſſein qu'il a pour Angelique ?

LUCAS

Hé ! il m'en a dit quequ petite choſe.

Mad. ORONTE.

Ha ! voilà parler cela !

LUCAS.

Je me doute bien itou de la penſée de Mademoiſelle Angelique.

Mad. ORONTE.

Oüi ?

LUCAS.

Je ſçai ben encore mon avis à moi, ſû tou ça.

Mad. ORONTE.

Hé bien, Lucas?

LUCAS.

Mais ni de ma penſée, ni de celle de Monſieur, ni de celle de votre fille, je ne vous en dirai, non pu qu'il en pleut.

Mad. ORONTE.

Lucas, je t'en prie, dis-moi.

LUCAS.

Vou n'en ſçaurais rian, vous dis-je; car je vou vois veni. Vous êtes tanto ſu le oüi, tanto ſu le non. Je la marierai, je ne la marierai pas; qu'en dit-il? qu'en dit-elle? & tou ça, juſqu'à ce qu'ou voyais tou les chemins que les autres enfileront; pour en prendre eun tout de guingouois, qui ne ravienne à pas eun de ceux-là.

Mad. ORONTE.

Au contraire, je ſuis toûjours dans le bon chemin, & chacun ſe détourne de moi par malice. En un mot, je ſçais qu'on a ceans quelque deſſein contraire au mien. Mais j'apperçois ma fille, il faut que je lui reparle encore. Hola, Angelique, hoa; venez un peu ici.

LUCAS *à part.*

Alons retrouvé Monfieu ſous le barciau.

SCENE III.

MADAME ORONTE, ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

QUe ſouhaitez-vous de moi, ma mere?

Mad. ORONTE.

Vous parler encore, ma fille.

ANGELIQUE.

Me voilà prête à vous écouter.

Mad. ORONTE.

J'ai tous les ſujets du monde de me plaindre de vous, car vous n'êtes qu'une diſſimulée; mais je ſuis bonne, raiſonnable; & avant que de diſpoſer de vous de maniere ou d'autre, je veux conſulter votre inclination. Parlez-moi donc ſincerement une fois en votre vie; voulez-vous être mariée, ou non?

ANGELIQUE.

Je vous ai déja dit, ma mere, que je ne dois point avoir de volonté.

Mad. ORONTE.

Vous en avez pourtant, avoüez-le-moi; je n'ai en vûë que votre satisfaction, ouvrez-moi votre cœur; là, parlez naturellement: vous imaginez-vous que le mariage puisse rendre une fille heureuse?

ANGELIQUE.

Je vois quelques femmes qui se loüent de leur état.

Mad. ORONTE.

Ah! je commence à vous entendre.

ANGELIQUE.

Mais j'en vois beaucoup qui s'en plaignent.

Mad. ORONTE.

Je ne vous entens plus. Dites-moi un peu; vous avez vû cette nouvelle mariée, qui va de porte en porte se faire applaudir du choix qu'elle a fait; écoutez-vous ses discours avec plaisir?

ANGELIQUE.

Oui vraiment, ma mere.

Mad. ORONTE.

Vous souhaitez donc d'être mariée?

ANGELIQUE.

Point du tout; car cette femme vint hier affliger par ses plaintes, la même assemblée qu'elle avoit fatiguée l'autre jour par l'éloge de son époux.

Mad. ORONTE.

C'eſt-à-dire que vous ne voulez point riſquer de prendre un mari?

ANGELIQUE.

Je ne dis pas cela, ma mere.

Mad. ORONTE.

Que dites-vous donc? Car enfin vous enviſagez le mariage, ou comme un bien, ou comme un mal; ou vous le ſouhaitez, ou vous le craignez.

ANGELIQUE.

Je ne le ſouhaite ni ne le crains; je n'ai fait là-deſſus que de ſimples reflexions, ſur leſquelles je n'ai pris aucun parti. Les raiſons pour & contre me paroiſſent à peu près égales; c'eſt ce qui a ſuſpendu mon choix juſqu'à preſent.

Mad. ORONTE.

Oh! cette ſuſpenſion commence à m'impatienter; & vous avez trop d'eſprit, pour reſter dans une ſituation ſi indolente.

ANGELIQUE.

C'eſt la ſituation où une fille doit être, afin que ſa mere puiſſe la déterminer ſans peine.

Mad. ORONTE.

Mais ſi je vous déterminois au mariage?

ANGELIQUE.

Mes raisons pour le mariage deviendroient les plus fortes ; car la raison du devoir me feroit oublier toutes les raisons contraires.

Mad. ORONTE.

Et si je vous détermine à rester fille.

ANGELIQUE.

Pour lors les raisons contre le mariage me paroîtront les meilleures.

Mad. ORONTE.

Quels discours ! quels travers d'esprit ! je n'y puis plus tenir. Quoi ! il sera dit que je n'aurai pas le plaisir de démêler votre inclination ?

ANGELIQUE.

Mon inclination est de suivre la vôtre.

Mad. ORONTE.

Elle n'en démordra pas, non.

ANGELIQUE.

Je vous obéirai jusqu'à la mort.

Mad. ORONTE.

Quelle obstination ! quel acharnement !

ANGELIQUE.

Ce n'est point par obstination.

Mad. ORONTE.

Quoi ! vous me contredirez sans cesse ?

ANGELIQUE.

Vouloir tout ce que vous voulez, eſt-ce vous contredire?

Mad. ORONTE.

Oui, oui, oui; car je veux que vous ayez une volonté, & vous n'en voulez point avoir.

ANGELIQUE.

Mais, ma mere....

Mad. ORONTE.

Vous me pouſſez à bout, taiſez-vous. On dira encore que j'ai tort! Cependant c'eſt vous; oüi c'eſt votre eſprit, qu'on peut appeller vraiment un eſprit de contradiction. Je ne puis plus vivre avec vous: une fille comme cela eſt un vrai fleau domeſtique, je veux m'en défaire abſolument. Oui, Mademoiſelle, je vous marierai dès aujourd'hui. Voilà deux partis qui ſe préſentent, Valere d'un côté, Monſieur Thibaudois de l'autre: je ne vous ferai pas l'honneur, non, de vous donner le choix, vous épouſerez celui des deux que je jugerai à propos. Je vais pourtant conſulter encore votre pere; ſi ſes idées ſont raiſonnables, j'y donnerai les mains: ſi elles ne le ſont pas, hon!

SCENE IV.

ANGELIQUE.

QUelle violence il faut que je me faſſe, ſincere comme je la ſuis naturellement d'être contrainte à diſſimuler avec tout le monde! Cependant je n'oſe me confier à perſonne, dans la ſituation où je vois les choſes.

SCENE V.

ANGELIQUE, VALERE.

VALERE.

ME voici encore, Mademoiſelle, & j'ai réſolu de ne point retourner à Paris que vous ne vous ſoyez expliquée avec moi. Je vous l'avoue, vos manieres ont mis ma patience à bout : je ſuis outré, non, je ne me poſſede plus, quand je penſe que depuis le temps que je viens ceans ; ni mon amour, ni mon reſpect, ni mes prieres, ni mes reproches, n'ont encore pû vous arracher une ſeule parole, ſur quoi je

puiſſe tabler... Quand je vous parle de la plus violente paſſion qui fut jamais, vous m'écoutez avec une tranquilité, une indolence incomprehenſible : car enfin on témoigne aux gens, ou de la reconnoiſſance ou du mépris ; ou de la pitié, ou de la colere. Juſte ciel ! que dois-je donc juger d'un ſilence ſi obſtiné ?

ANGELIQUE.

Vous devez juger que je ſuis prudente, & rien plus.

VALERE.

Mais enfin approuvez-vous mon amour, ou le condamnez-vous ?

ANGELIQUE.

Je n'en ſçais rien.

VALERE.

Quoi toûjours ſur le même ton ?

ANGELIQUE.

Vous ne vous êtes point encore apperçû que j'euſſe aucune inclination pour vous, n'eſt-ce pas ?

VALERE.

C'eſt ce qui me deſole.

ANGELIQUE.

Vous n'avez pas remarqué non plus, que j'aye de l'averſion...

VALERE.

Non vraiment ; mais cela ne suffit pas.

ANGELIQUE.

Cela suffit pour moi ; car j'ai interêt d'être impénetrable à votre curiosité. Ne vous ai-je pas dit déja, que j'ai formé certain projet pour mon établissement, & que suivant ce projet, il ne faut pas que ma mere sçache, si je vous aime, ou si j'en aime un autre. Il faut que mon pere l'ignore aussi ; & par consequent, que vous l'ignoriez vous-même : car si vous le sçaviez ; mon pere, ma mere, & tous ceux qui vous voyent en seroient bientôt instruits.

VALERE.

Vous me croyez donc bien indiscret.

ANGELIQUE.

Non, mais votre vivacité vous tient lieu d'indiscrétion.

VALERE.

Je sçai moderer cette vivacité. Par exemple, au moment que je vous parle, je me possede plus que vous ne pensez ; & je vous jure qu'un mot d'éclaircissement, oui, un seul mot de votre bouche, va me rendre aussi tranquille que vous.

ANGELIQUE.

Mais si ce mot étoit que je n'ai nul dessein de vous épouser ?

VALERE.

Ah ! c'est ce que vous n'osez me dire, Qu'entens-je ? juste ciel !

ANGELIQUE.

Vous n'êtes pas tranquille ; le seriez-vous davantage, si je vous promettois de n'être jamais à d'autre qu'à vous ?

VALERE.

Si vous me le promettiez, ah ! j'en mourrois de plaisir ; oui, mon bonheur seroit si grand...

ANGELIQUE.

Que vous iriez le publier aussi-tôt. Voilà comment vos transports de joïe, ou vos desespoirs outrez, pourroient divulguer mon secret ; & dès que ma mere sçauroit le choix que je veux faire, elle en feroit un contraire à coup sûr : ainsi trouvez bon que je vous laisse ignorer mes desseins.

VALERE.

Je ne les ignore plus, ingrate ; & puisqu'il faut vous le dire, je viens d'apprendre ceans que vous épousez aujourd'hui Monsieur Thibaudois.

ANGELIQUE.

Cela pourroit être.

VALERE.

C'eſt pour cela que je ſuis revenu ſur mes pas....

ANGELIQUE.

Hé bien, retournez-vous-en.

VALERE.

Et c'eſt ce qui m'a fait comprendre toute votre politique. Je vois que vous m'avez menagé juſqu'à preſent, parce que je ſuis ami de votre mere. Vous craignez qu'irrité par vos refus, je n'empêche ce mariage....

ANGELIQUE.

Empêcher ce mariage! Je vous crois trop galant homme, pour empêcher un établiſſement avantageux pour moi.

VALERE.

Non, cruelle, non; ne craignez rien. Si vous pouvez être heureuſe avec un autre, j'en mourrai de douleur, mais je ne m'y oppoſerai point.

ANGELIQUE.

Vous pourriez traverſer mes deſſeins; mais s'il eſt vrai que je n'ai point d'inclination pour vous, vous ne la ferez pas venir à force de me chagriner. Prenez donc le

le parti qui me convient. Ne voyez aujourd'hui ni mon pere ni ma mere ; je vous ai défendu de paroître ici, retirez-vous, je vous prie.

VALERE.

J'obéïs aveuglement : mais si vous me trompez....

ANGELIQUE.

Je ne vous tromperai point, car je ne vous promets rien.

VALERE.

Si vous me trompez, vous êtes la plus cruelle, la plus...

ANGELIQUE.

Oh ! pour me dire des injures, attendez que je les aïe meritées. Je les meriterai peut-être bien-tôt, ne vous impatientez point.

VALERE.

Quoi ! vous pourriez...

ANGELIQUE.

Voilà mon pere, partez vîte.

SCENE VI.

ANGELIQUE, ORONTE.

ORONTE.

REjouis-toi, ma fille, réjouis-toi ; tu seras mariée selon mes desirs. Je triomphe, & je l'emporterai enfin sur ma femme.

ANGELIQUE.

Ah, mon Pere! je crains bien....

ORONTE.

Je l'emporterai, te dis-je ; car elle vient de me proposer d'elle même ce que je veux: & je n'ai pas fait mine de le souhaiter, de peur qu'elle ne change de dessein.

ANGELIQUE.

Si la pensée est venuë d'elle, l'execution suivra bientôt.

ORONTE.

Oui, ma fille; les gros biens de Monsieur Thibaudois plaisent à ma femme comme à moi. En effet, un riche Negociant est un tresor pour une fille comme toi, qui n'a pas d'amourette en tête. A la verité Monsieur Thibaudois est un peu rustique, un peu grossier; mais il est franc.

ANGELIQUE.

Je pardonne la grossiereté, en faveur de la franchise.

ORONTE.

On trouve qu'il n'a point d'esprit ; je trouve moi qu'il en auroit beaucoup, s'il pouvoit seulement se desaccoutumer de dire à tort & à travers des choses où il n'y a ni rime ni raison. Il a encore une autre mauvaise habitude, c'est de tutaïer tout le monde ; il tutaye jusqu'à des femmes qu'il n'a jamais vûës.

SCENE VII.

ANGELIQUE, ORONTE, MONSIEUR THIBAUDOIS.

THIBAUDOIS *étalant une grande veste dorée, parements larges, gros ventre, & les deux mains pleines de grosses bagues dans tous les doigts.*

HE ben, voisin, hé ben, hé ben, ta femme dit donc que.... mais que dit-elle donc cette femme ? Ha ! te voilà, toi, fille ! hé ben, hé ben, quand épouserons-nous ?

ANGELIQUE.

Je ne sçai.

ORONTE.

Cela n'eſt pas encore fait.

THIBAUDOIS.

Si fait, ſi fait, c'eſt fait; oüi, oüi, va Angelique, je te baille ma foi. Quin, vla des bagues à mes doigts, prens la plus groſſe.

ANGELIQUE.

Nous n'en ſommes pas encore là.

ORONTE.

Il faut que nous déliberions.

THIBAUDOIS.

Déliberons, deliberons.

ANGELIQUE.

Il faut prendre des meſures.

THIBAUDOIS *prenant les mains d'Angelique.*

Prenons, prenons.

ANGELIQUE.

Pendant que vous délibererez, il eſt à propos que je me tienne auprès de ma mere.

ORONTE.

Va vîte, nous n'avons point de temps à perdre.

THIBAUDOIS.

Cela preſſe, oüi. Attens, attens, je veux te voir encore, cela m'égaye; parlons de choſe & d'autre; conte moi un peu...

ANGELIQUE.

Que voulez-vous que je vous conte ?

THIBAUDOIS

Mais conte-moi, conte .. tu es bien gentille dea, conte-moi un peu ça...

ANGELIQUE.

Il eſt tems que j'aille...

THIBAUDOIS *la tenant toûjours par le bras.*

Ho, je veux que tu me contes.... Hé ben, je t'aime de tout mon cœur dea, conte-moi un peu ça ?

ANGELIQUE.

Vous m'aimez ? je vous en ſuis obligée, voilà le conte fini.

THIBAUDOIS.

Voilà le conte fini ; Hé ben, comment fais-tu ce conte-là ? conte-moi donc ...

ORONTE *ôtant la main de Thibaudois de celle d'Angelique.*

Oh, laiſſez-là aller, il ne faut pas que ſa mere la voye avec vous.

THIBAUDOIS.

Va donc, va ma fille, dépêche-toi d'être ma femme.

SCENE VIII.

ORONTE, THIBAUDOIS.

ORONTE.

CA, raisonnons un peu sur la maniere dont nous nous y prendrons, pour tourner l'esprit de ma femme; car c'est la grande difficulté de notre affaire.

THIBAUDOIS.

N'y a-t-il que cela qui t'embarrasse?

ORONTE.

Non vraiment; car...

THIBAUDOIS.

Cela ne m'embarasse point, moi.

ORONTE.

Avez-vous quelque expedient pour faire que...

THIBAUDOIS.

Oüi, oüi, va-je ferai cela; dis-moi, comment vas-tu faire?

ORONTE.

C'est ce qui m'embarrasse, vous dis-je.

THIBAUDOIS.

Tu, tu, tu es un pauvre génie, il n'y a rien de si aisé.

ORONTE.

Instruisez-moi donc.

THIBAUDOIS.

Rien de si aisé; car enfin... comment t'y prendras-tu?

ORONTE.

Je n'en sçais rien.

THIBAUDOIS.

Mais, mais, mais, ni moi non plus; car c'est une terrible femme, que l'esprit de ta femme.

ORONTE.

Je vois bien que nous sommes aussi habiles l'un que l'autre pour imaginer. Mais par bonheur, j'ai un Jardinier à qui il vient les meilleures pensées du monde, c'est une bonne tête.

THIBAUDOIS.

J'ai de la tête aussi, moi; fais venir l'homme, nous imaginerons.

ORONTE.

Le voici.

SCENE IX.

ORONTE, THIBAUDOIS, LUCAS.

ORONTE.

HE bien, Lucas, rêves-tu à notre affaire? as-tu fait réflexion sur ce que je t'ai dit?

LUCAS.

Chut.

ORONTE.

Chut.

THIBAUDOIS.

Chut.

LUCAS.

Monsieu que vla, veut ben de Mademoiselle Angelique, al veut ben de li, Madame le veu ben, vou le voulé ben, & moi itou, vla qu'est don fait.

THIBAUDOIS.

Vla qu'est donc fait.

LUCAS.

Je di que ça n'est pas fait; car drès qu'a vera que je le voulons tretous, a ne le voudra pu, elle.

ORONTE.

Voilà le mal.

THI-

THIBAUDOIS.

Voilà le mal.

LUCAS.

O! je vous demande, ſi...

ORONTE.

Aſſûrément.

THIBAUDOIS.

Belle demande!

LUCAS.

Je vous demande don, ſi ne faurait pas que je fiſſions là... comme ſi...

THIBAUDOIS.

C'eſt bien penſer cela.

ORONTE.

Fort-bien, Lucas.

THIBAUDOIS.

C'eſt mon avis.

LUCAS.

Vla de biaux avis qu'ous avé-là! Fau vous faire conſeillé de village, vous opinerais par écho. Je dis don moi, que la volonté de vote fame eſt comme eune giroite, qui voudroit toujou ſe torner à l'encontre du vent. Fau donc faire ſemblant que le vent vient d'aval, pour qu'a tourne d'amon. Oh! l'y a deux vents qui ſouflont ſu Mademoiſelle Angelique; Monſieu d'un côté, & ce Valere de l'au-

tre ; gna don qu'a dire à vote fame, que c'eſt Valere que nou voulons, & a nou baillera ſti-ci par oppoſite ; vla ma ſentence.

ORONTE.

Voilà le nœud.

THIBAUDOIS.

Il y a cent écus pour Lucas, voilà le nœud.

LUCAS.

Faut faire deux nœuds pour que ça quienne. Mais l'y a encore eune çarimonie, pour mettre Madame ben en humeur de s'obſtiner à ça.

ORONTE.

Nous prendrons le moment, notre Notaire a le mot, le Contrat eſt tout prêt.

LUCAS.

Oüi, mais pour qu'a le ſine ben vîte, fau qu'a le ſine de rage ; & j'ai le ſecret pour l'agacer. C'eſt comme quand a vient pour argoter ſur mon jardin ; je fais ſemblant de ne dire mot, je ratiſſe ma bêche ; a s'oſtine ſu ma contenance ; je ſecouë la tête, a pren ça pour des parolles, & a diſpute contre : le feu s'y boute ; & quand ſa conterdition eſt allumée, ſi vou l'y ailiais ſoûtenir qu'al eſt honnête fame, a vou dirait, qu'ous en avé menti. Mais la vla. Je

vas l'obſtiner, & pi vou vienrais tou d'un coup ly demander Valere.

SCENE X.

Mad. ORONTE, LUCAS.

Mad. ORONTE.

TU étois là encore avec mon mari. Il t'a dit apparemment lequel il veut choiſir pour Gendre, ou de Valere, ou de Monſieur Thibaudois, que je lui ai propoſé?

LUCAS *tournant ſon chapeau.*

Hom!

Mad. ORONTE.

Tu tournes ton chapeau; c'eſt-à-dire que mon mari n'eſt pas de mon avis.

LUCAS *ſecouant la tête.*

Prr.

Mad. ORONTE.

Monſieur Thibaudois, dis-tu, n'eſt pas du goût de mon mari; & il aimeroit mieux Valere?

LUCAS.

Hé, hé, hé!

Mad. ORONTE.

Parce qu'il eſt plus jeune? n'eſt-ce pas, qu'il plairoit davantage à ma fille?

LUCAS.

Hé! mais...

Mad. ORONTE.

Quoi! tu me soutiendras qu'un établissement solide, que les gros biens de Monsieur Thibaudois ne sont pas préferables?

LUCAS.

Baon!

Mad. ORONTE.

J'enrage quand j'entends raisonner ainsi.

LUCAS.

Mais, mais, mais...

Mad. ORONTE.

Faux raisonnemens que tout cela.

LUCAS *frappant du pied.*

Morgué!

Mad. ORONTE.

Et tout ce que tu me dis-là, c'est mon mari qui te le fait dire.

LUCAS.

Palsangoy!

Mad. ORONTE.

Ne voilà t'il pas mot pour mot tous ses discours! O bien, je lui déclare que malgré lui...

LUCAS.

Han....

Mad. ORONTE.

Oui, malgré lui, à sa barbe...

LUCAS.

Pao!

Mad. ORONTE.

Oüi.... Il le prend ſur ce ton-là! je lui ferai bien voir...

LUCAS.

Pa ta ta!

Mad. ORONTE.

Il verra ſi je ſuis la maîtreſſe.

LUCAS.

Prrr....?

Mad. ORONTE.

O c'en eſt trop, mon mari; vous me contrecarrez, vous m'inſultez, vous m'outragez.

Lucas fait ſigne à Oronte d'avancer, & il le met à ſa place à côté de Madame Oronte, pendant qu'elle parle ſeule.

SCENE XI.

ORONTE, Mad. ORONTE, LUCAS.

Mad. ORONTE *à Oronte qu'elle voit à la place où étoit Lucas.*

CONtinuez, Monſieur, continuez. Je voudrois bien ſçavoir, où vous pre-

nez toutes les extravagances que vous venez de me dire ?

ORONTE.

Je n'ai encore rien dit.

Mad. ORONTE.

Pourſuivez donc, courage. Il faut être bien obſtiné pour me ſoûtenir...

ORONTE.

Il eſt vrai que je venois pour vous parler.

Mad. ORONTE.

Me ſoûtenir ſans raiſon, ſans jugement, que Monſieur Thibaudois ne convient pas à ma fille.

ORONTE.

Valere pourtant...

Mad. ORONTE.

Ne parlez pas davantage.

ORONTE.

Je vous demande Valere; &...

Mad. ORONTE.

Non Monſieur; Valere n'a que faire de ſe preſenter à moi.

ORONTE.

Hé! je vous prie par complaiſance pour moi.

Mad. ORONTE.

Dès demain, je donne ma fille à Monſieur Thibaudois.

ORONTE.

Mais la raiſon ?

Mad. ORONTE.

La raiſon eſt pour moi ; & pour preuve que j'ai raiſon, c'eſt que cela ſera comme je le veux, & dès aujourd'hui... Monſieur Thibaudois eſt ici ; tenez-vous prêt pour ſigner.

SCENE XII.

LUCAS, ORONTE.

ORONTE.

HE bien ! n'ai-je pas tenu bon ?

LUCAS.

O parguenne, pour cette fois-ci, a fera vote volonté ; & ſera la premiere fois de ſa vie.

ORONTE.

C'a, le Notaire eſt-il arrivé ?

LUCAS.

Je m'en vas voir ; & pi je revienrons encore crier que je voulons Valere, afin qu'a ſine vîtement pour l'autre.

SCENE XIII.

ORONTE, ANGELIQUE.

ORONTE.

NOus avons fait merveille, ma fille.

ANGELIQUE

J'ai tout entendu, j'étois là sous ce berceau avec le Notaire; il vient d'arriver, il est tems qu'il paroisse.

ORONTE.

Je vais lui parler, va vîte rejoindre ta mere.

ANGELIQUE *seule.*

Voilà les choses au point où je les souhaitois; & les mesures que je prens, pourront réüssir. Examinons ce que tout ceci deviendra.

SCENE XIV.

Mad. ORONTE, LE LAQUAIS.

Mad. ORONTE.

DIs-moi donc, mon enfant, de quelle part m'apportes-tu ce billet? A qui appartiens-tu?

LE LAQUAIS.

On m'a défendu de vous dire tout cela ; & afin que vous ne me faſſiez point parler malgré moi, je m'enfuis au plus vîte. (*Il s'en va.*)

Mad. ORONTE.

Que veut dire ce miſtere ? (*elle lit bas*) hon, hon, hon.... *Je vous donne avis que votre fille eſt d'intelligence avec Monſieur Thibaudois, qu'elle veut épouſer ; & pour vous faire ſigner leur contrat, ils ont un Notaire en main, qui ſe doit trouver chez vous comme par hazard.* Juſtement, c'eſt ce Notaire que j'ai vû là avec Angelique ; l'avis eſt bon. *En un mot, votre mari doit feindre de ne vouloir point de Monſieur Thibaudois, afin que vous vous déterminiez pour lui.* Oui ! Monſieur Thibaudois eſt l'homme de mon mari.

SCENE XV.

Mad. ORONTE, ORONTE, LUCAS.

LUCAS *bas à Oronte.*

COurage, Monſieur, crions bien fort que je ne voulons point Mr. Thibaudois, afin qu'a nous le baille plus vîte.

ORONTE.

Ecoutez ma femme...

LUCAS.

Je vous disons donc que...

ORONTE.

Je veux que vous sçachiez que...

LUCAS.

Que je sommes vote mari.

ORONTE.

Vous dites que vous voulez Mr. Thibaudois pour gendre, n'est-ce pas? Je vous dis moi, que ma fille ne veut point de lui.

LUCAS.

Al en veut un pu delicat.

Mad. ORONTE.

Ce n'est ni la volonté de ma fille, ni la mienne, qui doit decider; c'est la vôtre, mon mari; & là-dessus, comme sur toute autre chose, vous êtes le maître.

LUCAS.

C'est moi itou qui trouve à propos que...

Mad. ORONTE.

Tu es homme de bon conseil, Lucas, j'écoute volontiers tes avis.

ORONTE.

En un mot, ma femme, vous m'avez proposé Mr. Thibaudois, & moi je n'en veux point.

Mad. ORONTE.

Parlons avec douceur. J'aime la paix, & l'union, je ferai ce qui vous ſera le plus agréable.

ORONTE.

Ce qui m'eſt agréable, c'eſt de n'avoir point de complaiſance là-deſſus.

Mad. ORONTE.

C'eſt à moi d'en avoir pour un mari que j'aime, & que je reſpecte.

ORONTE.

Vous plaiſantez; & je vous dis très-ſérieuſement, que Mr. Thibaudois n'eſt point de mon goût.

Mad. ORONTE.

Votre goût détermine le mien, & je ne penſe plus à Mr. Thibaudois.

ORONTE *bas à Lucas.*

Lucas?

LUCAS *bas à Oronte.*

Pouſſons farme, c'eſt que la contredition n'eſt pas encore en branle.

ORONTE.

Parlez donc, Madame, eſt-ce que vous vous mocquez de moi?

Mad. ORONTE.

Mais pourquoi vous emporter, puiſque je vous donne ma parole?

LUCAS.

Bon ! vote parole, a va & vient comme l'air du tems.

Mad. ORONTE.

Vous en allez voir l'execution.

ORONTE.

Vous n'en ferez qu'à votre tête.

Mad. ORONTE.

Pour vous prouver ma sincerité & ma soumission, je vais de ce pas deffendre à Monsieur Thibaudois de mettre le pied dans votre maison.

SCENE XVI.

ORONTE, LUCAS.

ORONTE.

JE crois qu'elle y va tout de bon. De quoi s'avise-t-elle d'être complaisante aujourd'hui ?

LUCAS.

Oüais ! l'i a de la leune là-dedans.

ORONTE.

Il faut être bien malheureux ! la seule fois de sa vie qu'elle ne me contredit point, c'est pour me contredire.

LUCAS.

Al vous obéit, ça n'eſt pas naturel.

ORONTE.

Je vais voir ſi ç'eſt tout de bon, je ne ſçaurois le croire.

LUCAS *ſeul.*

Hon! faut que l'i ait là queuque choſe; je me doute quaſiment..

SCENE XVII.

LUCAS, THIBAUDOIS.

THIBAUDOIS.

HE bien, hé bien, Lucas; on va ſigner le contrat, c'eſt de l'argent qu'il faudra que je te baille.

LUCAS.

On vous va baillé vote congé à vous; Madame vous cherche pour ça.

THIBAUDOIS.

Elle ne veut point de moi, dis-tu?

LUCAS.

Je m'en vas voir encore tout ça, moi-même; attendez-moi là.

THIBAUDOIS *ſeul.*

J'aime pourtant bien cette petite Ange-

lique, mais je me mocque de cela; si je ne l'épouse pas, j'ai de quoi en épouser quatre autres.

SCENE XVIII.

THIBAUDOIS, ANGELIQUE, VALERE *qui suit Angelique : pour examiner ses démarches.*

THIBAUDOIS.

HE bien, hé bien, pauvre fille, te voilà mal, tu ne seras point mariée.

ANGELIQUE.

Voilà un fâcheux contre-tems.

THIBAUDOIS.

Cela te fâche donc, j'en suis bien-aise; c'est que tu m'aimes, & c'est bien fait; ne pleure point, va ne pleure point, tu m'auras.

ANGELIQUE.

Allez donc vous joindre à mon pere, secondez-le bien, parlez ensemble à ma mere, priez-là, pressez-là.

THIBAUDOIS.

Quin, quin, voilà ton autre Amant qui nous écoute.

ANGELIQUE.

Ha ! vous êtes-là, Valere.

VALERE.

Ce que je viens d'entendre, ce que vous m'avez dit tantôt, votre affectation à me renvoyer; le Notaire que j'ai vû, tout enfin me prouve assez votre trahison; mais vous ne meritez pas que j'en sois assez touché, pour vous la reprocher. Je prends le parti du mépris & du silence. (*Il éleve tout d'un coup sa voix*) N'attendez pas de moi, ni des emportemens, ni des reproches, ingrate : non, perfide; non, traîtresse...

THIBAUDOIS.

Appelles-tu cela des douceurs ?

VALERE.

Juste ciel !

THIBAUDOIS.

De quoi se plaint-il donc ? est-ce que tu lui as promis quelque chose ?

ANGELIQUE.

Rien du tout, Mr. Thibaudois. Je voudrois bien sçavoir, Monsieur, de quel droit vous venez m'injurier ? Sur quoi, je vous prie, pouviez-vous fonder vos esperances? Premierement, mon pere peut-il balancer entre les richesses de Monsieur, & le peu de bien que vous avez ?

THIBAUDOIS, *montrant ses bagues.*

Quin, vois-tu la main que je lui baille ? ces cinq doigts-là, valent tous les contrats d'un Officier d'épée.

ANGELIQUE.

Pour moi, je prefere la bonne humeur de Monsieur, à ce serieux passionné dont vous ne sortez jamais.

THIBAUDOIS.

Fi! il est amoureux comme un roman.

ANGELIQUE.

Ses bons mots me touchent plus que toutes vos mines de desespéré.

THIBAUDOIS.

J'ai oui dire, que les femmes n'aiment point les affligez. Il me fait pitié pourtant. Va, mon Capitaine, va pour te consoler, je te prêterai de l'argent.

VALERE.

Hé, morbleu, Monsieur . . .

ANGELIQUE *prenant Valere par le bras.*

Vous allez vous emporter; retirez-vous je vous prie, je n'aime pas les emportez.

THIBAUDOIS.

Hé, ni moi non plus. Je vais rejoindre ton pere. (*bas à Angelique.*) Défais-toi de cet homme-là, baille-lui son congé, & vient me retrouver. SCENE

SCENE XIX.

ANGELIQUE, VALERE.

VALERE.

VOtre procedé me paroît si outré ; que je pourrois vous soupçonner de feindre. Je ne m'en flatte pas ; mais enfin, s'il étoit vrai que vous eussiez affecté de parler ainsi en présence de Monsieur Thibaudois... Le voilà parti, justifiez-vous.

SCENE XX.

ANGELIQUE, VALERE, MADAME ORONTE.

Mad. ORONTE *à part.*

MAfil le seule avec Valere !

VALERE.

Justifiez-vous donc, ou convenez que vous m'avez trahi : parlez, nous sommes seuls.

ANGELIQUE.

Je vous parlerai à vous ſeul, comme je vous ai parlé en la preſence de Monſieur Thibaudois. Mon pere veut que je l'épouſe; & je vous déclare que j'en ſuis ravie.

VALERE.

O! je ne puis plus me contenir. Plus de ménagemens, je vais trouver votre mere.

ANGELIQUE.

Allez, Monſieur, allez; vous pouvez lui dire que je n'ai nulle inclination pour vous.

VALERE *appercevant Madame Oronte.*

Madame, avez-vous entendu? Je ſuis trahi, Madame; car enfin, il n'eſt plus tems de vous cacher mon amour pour une ingrate.... vous voyez comme elle me traite.

Mad. ORONTE.

Vous me faites compaſſion, Monſieur. Voir la fille & le pere acharnez contre vous & contre moi! J'entre dans votre ſituation, car je me conforme volontiers aux ſentimens des autres.

VALERE.

Non, après le procedé d'Angelique, je ne veux jamais entendre parler d'elle.

Mad. ORONTE.

Je vous l'avoüerai, je n'avois nulle envie de vous proposer ma fille.

VALERE.

Vous me la proposeriez en vain.

Mad. ORONTE.

Mais pour vous prouver à vous qui êtes un homme raisonnable, que la raison seule me détermine; il me prendroit envie de vous offrir....

VALERE.

Je refuse vos offres, Madame; je ne suis pas homme à violenter les inclinations.

Mad. ORONTE.

Que j'aurois de plaisir à vous venger de mon mari, de ma fille, de tout le monde enfin! car tout s'accorde pour me contredire. Je vous prie, Monsieur....

VALERE.

Il n'en sera rien.

Mad ORONTE.

Quoi! vous me contredites aussi! Oh! je vous ferai de si gros avantages, que je vous obligerai à épouser ma fille.

ANGELIQUE.

Quoi ma mere, vous voudriez m'engager malgré moi?

Mad. ORONTE.

Malgré vous, ma fille! Ne vous souvient-il plus que vous n'avez point de volonté ?

ANGELIQUE.

Hélas! quand je vous parlois ainsi, je ne parlois pas sincerement. Pourquoi voulez-vous empêcher un riche établissement que je trouve avec Monsieur Thibaudois ?

Mad. ORONTE.

Monsieur a plus de bien que vous n'en meritez.

ANGELIQUE.

Hé! ma mere, je vous en conjure.

Mad. ORONTE.

Taisez-vous, je sçai toutes vos menées, le Notaire m'a tout dit. Vouloir me trahir! m'exposer à faire la volonté d'un mari! pour vous punir, je vous ferai signer le même contrat, que vous aviez fait dresser contre moi; je vais le faire remplir du nom de Valere.

SCENE XXI.

ANGELIQUE, VALERE.

VALERE.

NOn, Madame, non, je ne signerai point; j'aimerois mieux mourir que d'épouser votre fille.

ANGELIQUE *imitant Valere.*

J'aimerois mieux mourir, que d'épouser votre fille! vous prononcez cela bien naturellement.

VALERE.

Comme je le sens, ingrate.

ANGELIQUE.

Et comme je le souhaitois. Car pour vous le faire prononcer d'un ton à le persuader à ma mere, il a bien fallu vous le faire sentir vivement. Vous ne l'auriez pas si bien trompée, si je ne vous avois trompé vous-même.

VALERE.

Expliquez-vous?

ANGELIQUE.

Pour faire consentir ma mere à ce que je

ſouhaitois, il a fallu laiſſer auſſi mon pere dans l'erreur. Il a agi naturellement ; & quand j'ai vû qu'ils étoient tous pour Monſieur Thibaudois, j'en ai fait avertir ma mere, afin qu'elle fût contre ; un billet inconnu l'a inſtruite du complot, & c'eſt ce billet qui a excité ſa contradiction. Voïant tout le monde contre vous, elle a pris votre parti, pour contredire tout le monde, & veut vous contraindre à m'épouſer, pour vous contredire auſſi.

VALERE.

Ce que j'entens eſt-il bien vrai ? Mon malheur m'accabloit, mon bonheur m'ébloüit, je ne le vois pas encore.

ANGELIQUE.

Je voudrois que vous ne le viſſiez qu'après la ſignature. Je crains quelque tranſport de joye indiſcrete ; non, Valere, ne ſoyez point encore convaincu que je vous aime.

VALERE *avec tranſport.*

Ah ! trop aimable Angelique !

ANGELIQUE.

Quelqu'un vient, feignons encore.

SCENE XXII.

ANGELIQUE, VALERE, LUCAS.

ANGELIQUE.

NOn Valere, non, je ne vous épouſerai jamais malgré moi.

LUCAS.

Non, morgué, ce ne ſeroit pas malgré vous, car ſeroit de bon cœur qu'ou l'épouſeriais. Mais ça ne ſera pas pourtant; car je me ſis douté qu'ou maniganciais l'amour enſemble, & que vous faiſiais ſemblant de faire ſemblant. Vote mere aloit baillé là dedan, oui; mais je l'ai averti qu'ou la trompiais.

ANGELIQUE.

Ah Ciel!

VALERE.

Malheureux que tu es!

LUCAS.

Ce ſera pour vou le malheur; car Mada-

me va revouloir ce qu'a vouloit devan qu'a ſçeut qu'ou vouliais ly faire vouloir; tanquia que je li ai dit tout ça moi ; car Monſieur Thibaudois me baille cent écus.

VALERE.

Hé maraut, que ne m'en demandois-tu deux cens ?

LUCAS.

Il n'eſt pu temps, Madame ſçait tout. Stanpendant, ſi je vous voyois là votre argent, il ne ſeroit pu vrai que Madame ſçait tout, car morgué a ne ſçait rien.

ANGELIQUE.

Ha, mon pauvre Lucas...

VALERE.

Tien, voilà ma bourſe.

LUCAS.

Et vla Madame qui reviant, je vas vous épauler.

SCENE

SCENE XXIII.

ANGELIQUE, VALERE, LUCAS, Mad. ORONTE, THIBAUDOIS.

LUCAS.

VEné don vîte, Madame, vla des jeunes gens qui ſe querellont; vené vîte les ſeparer : je les ai trouvez qui ſe diſiont rage ; ils ſe diſputoient tant, que j'ai crû qu'ils étoient déja mariez enſemble.

Mad. ORONTE.

Revolter ma fille contre moi ! il faut être bien inſolent! Vous voilà encore ceans, Monſieur ? ſortez tout à l'heure.

THIBAUDOIS.

Va, va, je ſuis plus complaiſant que toi tu me chaſſes, je m'en vas.

Mad. ORONTE.

Vous n'êtes qu'un brutal.

THIBAUDOIS.

Adieu, femme.

Mad. ORONTE.

Un benêt, un ſot...

THIBAUDOIS.

Je n'ai jamais contredit perſonne.

SCENE XXIV.

ANGELIQUE, VALERE, LUCAS, ORONTE, Mad. ORONTE, LE NOTAIRE.

ORONTE.

EN verité, ma femme...

Mad. ORONTE.

Taiſez-vous, mon mari.

LE NOTAIRE.

Si j'oſois, Madame, vous repreſenter...

Mad. ORONTE.

Je ſuis ravie que vous ſoyez auſſi contre Valere ! il ne manquoit plus que vous. Donnez ce contrat, & que je commence par ſigner. *Elle ſigne.* Allons, Angelique, ſignez après moi, obéïſſez.

ANGELIQUE *en ſignant.*

Je ne ſerai pas mariée pour cela ; car mon pere ne veut pas ſigner.

Mad. ORONTE.

Pour vous y obliger, Monſieur, j'ai fait mettre ici un mot de donation.

VALERE *se jette tout d'un coup sur le contrat & le signe.*

Hé ! je n'ai que faire de votre donation. Fuyez, Monsieur, emportez vîte la minute, de peur que Madame ne se dédise.

LE NOTAIRE *s'en allant.*

L'affaire est consommée.

SCENE DERNIERE.

VALERE, ANGELIQUE, LUCAS, ORONTE, Mad. ORONTE.

Mad. ORONTE.

QUe veut dire cela ?

LUCAS.

Je vous avois bien dit, Madame, qui s'aimoient l'un l'autre.

ORONTE.

Je ne voulois que la marier, n'importe auquel.

Mad. ORONTE.

Ah ! je suis trahie.

ANGELIQUE.

Je me jette à vos pieds, ma mere.

VALERE.

Mille pardons, Madame.

Mad. ORONTE.

Je ne le pardonnerai de ma vie.

ORONTE.

Vous avez signé.

Mad. ORONTE.

Oui, mais je desherite ma fille; je ne veux jamais voir mon gendre; je me separe d'avec mon mari, je ferai pendre le Notaire & Lucas..., je suis desesperée. (*elle s'enfuit.*)

VALERE.

Nous la ferons revenir à force de soûmissions.

ORONTE.

Voilà qui s'appelle l'Esprit de Contradiction.

FIN.

LE DOUBLE VEUVAGE,

LE DOUBLE VEUVAGE,

COMEDIE.

Repreſentée pour la premiere fois le 9. Mars 1702.

Par Monſieur du F***.

Acteurs du Prologue.

LE MARQUIS.
LE CHEVALIER.

PROLOGUE.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER *courant embrasser le Marquis sur le Théâtre.*

HE' bon jour, mon cher Marquis, (*autre embrassade.*) Mon cher ami, je me suis bien affligé pour toi; on m'a dit que tu as perdu un procès qui te ruine, que ton fils unique est mort, que tu as encore des affaires affligeantes; tu sçais comme je partage tes chagrins, & avec quelle tendresse..... (*il l'embrasse encore*) Peut-on te rendre quelque service? Contes-moi tes malheurs!

LE MARQUIS.

Je n'aime point à fatiguer un ami de mes chagrins, n'en parlons point.

LE CHEVALIER.

Ah! je t'en conjure ; pour me satisfaire dis-moi quelques particularités.

LE MARQUIS. . . . . .

Pour contenter ton amitié, puisque tu l'exige de moi, je te dirai que mon affliction....

LE CHEVALIER.

Dis-moi un peu, Marquis, qu'est-ce que c'est que cette Comedie nouvelle qu'on va jouer?

LE MARQUIS.

Puisque ce n'est qu'à la Comedie que tu t'intereſſe, je te dirai premierement qu'elle a pour titre le double Veuvage.

LE CHEVALIER.

Le double Veuvage, quel titre est-ce là? Je n'y comprends rien. Il faut que la Piece ne vaille pas le diable.

LE MARQUIS.

Il ne faut pas condamner une Piece sur le titre, mais tu pourras condamner le titre quand tu auras vû la Piece entiere.

LE CHEVALIER.

Moi, me donner la patience d'écouter

toute une Piece: Hé! que ſçai-je ſi elle en vaut la peine?

LE MARQUIS.

C'eſt pour le ſçavoir qu'il faut l'écouter: le ſilence, qui regne à preſent dans le parterre, t'apprend que les gens de bon eſprit écoutent avant que de juger.

LE CHEVALIER.

Ce ſilence ſera bientôt troublé.

LE MARQUIS.

Si le trouble eſt univerſel, cela prouvera que la Piece eſt mauvaiſe: car les mouvemens paſſionnés du particulier ne determinent point le general, & le public conſerve toûjours certaine équité dominante, qui ſçait maintenir une attention proportionnée au merite des Pieces.

LE CHEVALIER.

Tu me fatigues avec tes idées d'attention; je ſoutiens moi qu'une Piece ne vaut rien, quand il faut de l'attention pour la trouver bonne: je veux pouvoir cauſer, badiner, prendre du tabac à droit, & à gauche, ſortir au milieu d'une Scene, rentrer à la fin d'une autre, & toutes les fois que je

rentre, je prétens trouver quelque pointe d'esprit qui me réjoüisse.

LE MARQUIS.

Un homme censé ne se réjoüit que des plaisanteries qui naissent du sujet.

LE CHEVALIER.

Que me fait le sujet à moi, il n'y a que cela qui m'ennuye.

LE MARQUIS.

Le sujet n'ennuye point, quand il est interessant. On aime à voir des caracteres soutenus, une intrigue nette & suivie, des situations qui surprennent, quoi qu'elles soient bien preparées, & de tems en tems quelque plaisanterie sans grossiereté.

LE CHEVALIER.

Oh! je veux un peu de gros sel, la... de ces équivoques claires.

LE MARQUIS.

Tu n'en trouveras point dans cette Piece-ci.

LE CHEVALIER.

Est-ce que tu l'as luë?

LE MARQUIS.

Oui: l'Auteur est de mes amis.

LE CHEVALIER.

Il eſt de tes amis : Ah ! parbleu je protegerai ſa Piece, j'y viendrai tous les jours. Eſt elle longue ?

LE MARQUIS.

Elle eſt longue comme une Piece en cinq Actes, quoi qu'elle n'en ait que trois.

LE CHEVALIER.

Il n'y a que trois Actes, dis-tu ?

LE MARQUIS.

Non, & quelques accompagnemens qui font la longueur d'un ſpectacle ordinaire.

LE CHEVALIER.

Ordinaire tant qu'il te plaira ; mais enfin ce ne ſont que trois Actes, & il m'en faut cinq, je ne ſuis pas dupe. L'Auteur ſe moque-t'il de moi de rogner ainſi mes plaiſirs ?

LE MARQUIS.

C'eſt la même longueur, te dis-je.

LE CHEVALIER.

N'importe, ces trois Actes me bleſſent l'imagination, je vais reſſortir. Adieu, Marquis, adieu : je pars pour Verſailles ; mais à Verſailles on me va demander mon

ſentiment ſur la Piece nouvelle ; je veux avoir le mérite de la décrier le premier. Dis-moi les deffauts que tu y as trouvé : tu me regarde, eſt-ce qu'il n'y a point de défauts à cette Comedie ?

LE MARQUIS.

Il y en a mille ; mais ce n'eſt point aux défants que je m'attache d'abord.

LE CHEVALIER.

Tu n'es donc pas connoiſſeur ?

LE MARQUIS.

Je ne m'en pique point : mais toi qui t'en pique crois-tu être capable de....

LE CHEVALIER.

Qu'appelle-tu capable? Sçais-tu que quand je veux me donner la peine de m'appliquer au ſolide, j'en ſuis plus capable que toi.

LE MARQUIS.

Je le crois.

LE CHEVALIER.

Et que pour examiner à fond une Comedie, & pour en faire ce que l'on appelle l'analiſe.... l'analiſe, tu vois que j'ai de l'érudition ; car enfin nous ſçavons ; Poëme Epique, Poëme Dragmatique.

LE MARQUIS.

Je crois que tu ſçais comme Ariſtote, la Protaſe, l'Epitaſe & la Peripetie.

LE CHEVALIER.

De quoi s'agit-il dans ce Poëme?

LE MARQUIS.

Je vais te le dire: premierement la Scene eſt dans le Château d'une Dame de grande qualité, d'une Comteſſe.

LE CHEVALIER *à part ſans écouter le Marquis.*

La Protaſe!

LE MARQUIS.

Cette Comteſſe s'ennuye fort à la campagne.

LE CHEVALIER.

L'Epitaſe! cet Ariſtote avoit de plaiſans mots.

LE MARQUIS.

Pour ſe deſennuyer, & pour faire un mariage où elle s'intereſſe.

LE CHEVALIER.

La Peripetie.

LE MARQUIS.

Cette Comteſſe, entens-tu? Cette Comteſſe....

LE CHEVALIER.

La Comteſſe.... j'entends bien.

LE MARQUIS.

Veut avoir le conſentement d'une Tante.

LE CHEVALIER.

Peripetie, la Comteſſe...

LE MARQUIS.

A qui l'on fait croire qu'elle eſt veuve.

LE CHEVALIER.

Peripetie, la Comteſſe, peripetie... peripetie... adieu Marquis, je vais expliquer tout cela à la Cour.

LE MARQUIS.

Et moi je vais demander au Muſicien des chanſons.

LE CHEVALIER.

Des chanſons! eſt-ce qu'il y a des chanſons dans la Piece?

LE MARQUIS.

Oui.

LE CHEVALIER.

Je la verrai donc, je ne pars plus, que ne me diſois-tu cela d'abord?

LE MARQUIS.

J'ai commencé par l'eſſentiel.

LE CHEVALIER.

Qu'entends-tu donc par l'eſſentiel? Quoi un verbiage, qui ne fait que paſſer par les oreilles? Des chanſons demeurent dans la tête, on emporte cela. En ſçais-tu quelqu'une? Chante-la moi.

LE MARQUIS.

Tu es fou; moi chanter ſur un Theatre!

LE CHEVALIER.

Pourquoi non, j'y danſe bien moi derriere les Acteurs.

LE MARQUIS.

J'entens les violons, on commencera dans peu: où vas-tu te placer, ſur le Theatre?

LE CHEVALIER.

Non.

LE MARQUIS.

Dans les Loges?

LE CHEVALIER.

Non.

LE MARQUIS.

Dans le Parterre?

LE CHEVALIER.

Non parbleu.

LE MARQUIS.

Où te placer donc pour bien entendre ?

LE CHEVALIER.

Où je me place d'ordinaire, dans les foyers.

LE MARQUIS.

Dans les foyers pour bien entendre !

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt pas pour cela ; mais on y eſt à ſon aiſe, & on s'avance, quand on entend rire : je m'y en vais, tu m'appelleras aux chanſons.

LE MARQUIS.

On ne laiſſe pas d'avoir ſouvent dans les foyers, des ſcenes auſſi comiques, que ſur le Theâtre.

Fin du Prologue.

LE DOUBLE VEUVAGE.

ACTEURS.

LA COMTESSE.

L'INTENDANT de la Comteſſe.

LA VEUVE, qui croît l'être de l'Intendant.

GUSMAND, Maître d'Hôtel de la Comteſſe.

DORANTE, Neveu de l'Intendant.

THERESE, Niéce de l'Intendant.

UNE SUIVANTE de la Comteſſe.

FROSINE, Servante de la Veuve.

LE SUISSE de la Comteſſe.

LA SUISSESSE, femme du Suiſſe.

DEUX LAQUAIS.

La Scene eſt dans un Château de Campagne, qui eſt à la Comteſſe.

LE DOUBLE VEUVAGE,

ACTE I.

SCENE I.

DORANTE, FROSINE.

FROSINE.

JE suis ravie de vous voir de retour, Monsieur; il y a une heure que je vous cherche dans le Château, dans les jardins, par tout enfin.

DORANTE.

Bonjour, Frosine, bon jour.

FROSINE.

Vous êtes arrivé tout à propos. Madame la Comteſſe, toute ſa maiſon & moi, Monſieur, nous vous attendons avec impatience; mais dites-moi vîte des nouvelles de votre Oncle, eſt-il mort ou en vie?

DORANTE.

Je n'en ſçai rien.

FROSINE.

Nous ſommes dans la même incertitude. Il n'y a que ma Maîtreſſe qui en ſoit certaine; nous lui avons confirmé cette mort, pour la faire tomber dans le paneau que nous lui tendons; elle ſe croit veuve, & c'eſt là-deſſus que nous fondons le projet de votre mariage... m'entendez-vous, Monſieur?

DORANTE.

Hé! plaît-il?

FROSINE.

Je vous dis, que pour faciliter votre mariage avec Thereſe, Madame la Comteſſe, qui vous protege tous deux, a fait joüer mille reſſorts pour certifier à ma Maîtreſſe, que votre Oncle eſt mort; elle eſt ſi ſure d'être veuve, qu'elle a pris le deüil dès hier... Monſieur!

DORANTE.

DORANTE.

Que me conte-tu donc là ?

FROSINE.

Je vous conte vos affaires & les miennes ; car les trente Loüis d'or que vous m'avez promis, ont autant d'appas pour moi, que Thereſe en a pour vous: Ecoutez-moi donc. Pour nous ſeconder, vous devez cacher à la veuve, l'amour que vous avez pour ſa niéce; car ſi....

DORANTE.

Hé ! je ſçai tout cela, je viens d'entretenir Madame la Comteſſe.

FROSINE.

Pardon, Monſieur, de mes diſcours inutiles, je devois m'étendre d'abord ſur les apas de cette jeune beauté, qui...

DORANTE.

Qu'elle a de charmes, Froſine, qu'elle a de charmes !

FROSINE.

Ce ſont les plus jolis petits charmes, ils n'ont que quinze ans ces charmes-là : il lui en vient de nouveaux tous les jours, & vous épouſerez bien-tôt tout cela.

DORANTE.

C'eſt le plus grand malheur qui me puiſſe arriver.

FROSINE.

Un malheur, de poſſeder ce que vous aimez tant ? Voici quelques-unes de vos delicateſſes bizares : Vous êtes le Gentil-Homme de France le plus raiſonnable, mais votre amour n'a pas le ſens commun. Parlez-moi raiſonablement, ſouhaitez-vous d'épouſer ?...

DORANTE.

Si je le ſouhaite !

FROSINE.

Puiſque vous ſouhaitez ardemment ce mariage travaillons-y donc de concert, & j'eſpere que Thereſe ſera votre femme dès aujourd'hui.

DORANTE.

Hélas ! c'eſt ce que je crains.

FROSINE.

Encore ! ô vous extravaguez : de grace, Monſieur, eſt-ce folie amoureuſe, ou folie folle ?

DORANTE.

Non, Froſine, non ; ce n'eſt ni caprice

ni extravagance ; je crains avec raiſon ce que je ſouhaite avec ardeur. Je ſens bien que je ne puis vivre ſans l'aimable Thereſe, mais je prévois que nous ſerons malheureux enſemble ; en un mot nous ne nous convenons point.

FROSINE.

Eſt-ce qu'il faut ſe convenir pour s'épouſer ?

DORANTE.

Si tu ſçavois la reception qu'elle vient de me faire !

FROSINE.

Elle a tort.

DORANTE.

Elle m'a reçu d'un air....

FROSINE.

Eſt-il poſſible !

DORANTE.

Après huit jours d'abſence....

FROSINE.

Elle vous reçoit froidement ?

DORANTE.

Elle me reçoit en ſautant, danſant, je la vois accourir d'une gayeté....

FROSINE.

Par ma foi vous n'êtes pas ſage ; quoi ! vous vous déſeſperez de ce qu'elle eſt ravie de vous voir ?

DORANTE.

Ravie de me voir! Ah je ne confonds point cette gayeté diſſipée, avec le plaiſir ſenſible & paſſionné que doit cauſer la vûë de ce qu'on aime ; moi, par exemple, que ſon abord a penetré, je ſuis reſté immobile ; un ſaiſiſſement.... une langueur..... mon cœur palpite..... ma vûë ſe trouble..... Ah ! c'eſt ainſi que devroit s'exprimer ſa paſſion; mais elle eſt incapable de cet amour ſolide & ſenſible, qui peut ſeul contenter le mien.

FROSINE.

Si j'étois homme, je choiſirois pour mon repos, une femme qui fût toûjours gaye, & jamais ſenſible.

DORANTE.

Je veux de la ſenſibilité.

FROSINE.

J'en voudrois dans une Maîtreſſe, mais dans une Epouſe... hon !

DORANTE.

C'en eſt tout l'agrément.

FROSINE.

C'eſt un agrément bien dangereux pour le mari.

DORANTE.

On peut être ſenſible, & avoir de la vertu.

FROSINE.

La vertu ne rend pas toûjours une épouſe vertueuſe. Et j'aimerois mieux une femme qui n'eût point de paſſions, qu'une femme qui les ſçût vaincre.

SCENE II.

DORANTE, FROSINE, THERESE.

THERESE *derriere le Theatre chante.*

LA, là, là. Là, là. Là, là, là, là, là.

DORANTE.

Entends-tu, Froſine, entends-tu?

FROSINE.

Elle a la voix jolie, n'eſt-ce pas?

DORANTE.

Après m'avoir vû contre-elle dans un chagrin....

THERESE.

Là, là, là. Là, là. Là, là, là.

DORANTE *se tient à un côté du Theatre.*

Je suis outré d'entendre cela.

THERESE.

Hé! vous voilà aussi vous, on ne vous voit quasi pas là; vous êtes enveloppé dans votre humeur sombre.

DORANTE.

Mon chagrin n'est que trop bien fondé.

THERESE.

Vous êtes fâché de me voir rire, & moi je ris de vous voir fâché.

DORANTE.

Est-ce ainsi que parle l'Amour?

THERESE.

A propos d'amour, le vôtre sera-t'il toûjours affligé?

DORANTE.

Si j'avois moins de delicatesse....

THE'RESE.

Vous seriez plus raisonnable.

DORANTE.

Est-il rien de plus raisonnable que mes plaintes ?

THERESE.

Oh ! vos extravagances sont toûjours pleines de raison, mais elles ne sont pas rejoüissantes.

DORANTE.

Quels discours, helas ! que votre caractere est éloigné du mien !

THERESE.

Le mariage s'approchera tout cela.

DORANTE.

C'a, Frosine, je te fais Juge.

FROSINE.

Je n'ai pas le loisir de juger ; accommodez-vous à l'amiable, je vais lever ma Maîtresse.

THERESE.

Presse-la de s'habiller, car Madame la Comtesse veut la voir tout à l'heure.

FROSINE.

Votre Tante n'eſt encore qu'éveillée, & entre le réveil & la ſortie d'une demie vieille, il y a bien des céremonies de toilette.

SCENE III.

DORANTE, THERESE.

THERESE.

IL faut tirer de l'argent de ma Tante, c'eſt l'eſſentiel.

DORANTE.

L'eſſentiel eſt de ſçavoir, ſi nous nous convenons l'un à l'autre.

THERESE.

Belle demande ! à l'humeur près, nous nous convenons à merveille, & je vous corrigerai de vos bizarreries.

DORANTE.

Je ne ſuis point bizarre, lorſqu'après des raiſonnemens ſolides, je conclus que votre gayeté....

THERESE.

Oh ! ma gayeté, ma gayeté ; je conclus moi,

moi, que ma gayeté vous doit prouver ma tendreſſe; & voici comme je raiſonne, car vous m'avez appris à faire des raiſonnemens; vous ſçavez avec quelle frayeur j'ai toûjours enviſagé le mariage, parce qu'il eſt triſte, je crains donc le mariage naturellement, je vois qu'on me veut marier avec vous, & je n'en ſuis pas plus chagrine. Hé bien, être gaye en cette occaſion-là, n'eſt-ce pas vous aimer?

DORANTE.

C'eſt ne me pas haïr.

THERESE.

Et ne me point fâcher du ton dont vous le prenez là, il me ſemble que c'eſt vous aimer aſſez paſſablement!

DORANTE.

Paſſablement eſt une expreſſion bien touchante.. paſſablement.

THERESE.

O je veux que vous me teniez compte de la joïe que j'ai.

DORANTE.

Cette joïe ſeroit à ſa place, ſi vous étiez ſûre que notre mariage réüſſit; mais dans la ſituation où nous ſommes, vous devriez

trembler ; & si vous aimiez, on vous verroit comme moi inquiete ; agitée, & dans l'horreur d'une incertitude cruelle, languir, soupirer, gemir. . . .

SCENE IV.

THERESE, DOR. LA COM. LA SUIV.

LA COMTESSE.

HE bien, Thereſe, je travaille à vous marier, n'êtes-vous pas ravie ?

THERESE *contrefaisant Dorante.*

Au contraire, Madame, je ſuis inquiete, agitée ; & dans l'horreur d'une incertitude cruelle, je languis, je ſoupire. (*à Dorante*) Eſt-ce comme cela qu'on aime, Monſieur ?

LA COMTESSE.

Fort bien Thereſe, fort bien ; c'eſt moi Dorante, qui lui ai dit de vous railler un peu de votre humeur chagrine. Ce n'eſt pas que je ne vous eſtime beaucoup, l'interêt que je prens à votre mariage, vous le prouve aſſez ; mais j'ai reſolu de rire aujourd'hui du ridicule de tous ceux qui ſont ici autour de moi ; je n'ai plus qu'un jour en-

nuyeux à passer à ma campagne, je veux me desennuyer de tout ce qui se presentera: Notre Veuve sera le principal sujet de mon divertissement; & la maniere dont je m'y prens pour tirer de l'argent d'elle, est une espece de Comedie que je veux me donner.

THERESE.

Madame, si vous pouviez tirer beaucoup d'argent de ma Tante, & ne vous gueres moquer d'elle: il faut avoir pitié des affligées.

LA COMTESSE.

Quand on lui annonça la mort de son mari, je m'apperçûs que cette mort n'affligeoit que son visage.

DORANTE.

Quoi qu'il en soit, je vous prie de l'épargner; car enfin si son affliction est fausse, la mort de mon Oncle est peut-être veritable, & mon Oncle avoit l'honneur d'être votre Intendant.

LA COMTESSE.

Oh! il s'est enrichi à mes dépens, je veux rire aux dépens de sa Veuve: après tout, c'est une extravagante, elle veut desheriter sa Niéce, qui est ma filleule; en un mot elle hait celle que vous aimez, pourquoi la

ménager, seroit-ce parce qu'elle a de l'amour pour vous?

DORANTE.

Si elle a de l'amour pour moi, c'est un ridicule inexcusable.

LA COMTESSE.

Un ridicule moins excusable, c'est l'empressement qu'elle eut hier de prendre le deüil. Mademoiselle, dites-moi un peu comment elle a pû trouver ici à la campagne tout le crêpe dont elle s'est chargée?

LA SUIVANTE.

J'ai sçû ce matin de Frosine, qu'elle gardoit dans sa cassette, un habit de deüil tout prêt pour la mort de son mari. Elle dit qu'une femme réguliere doit en user ainsi, pour pouvoir célebrer sa douleur dès le premier moment du Veuvage.

LA COMTESSE.

Et vous ne voulez pas que je me moque d'une telle vision? ça Dorante, allez prendre le deüil aussi, pour lui prouver que vous êtes sûr de la mort de votre Oncle.

THERESE.

Je vais aussi prendre le noir, pour rendre la chose plus touchante.

SCENE V.

LA COMTESSE, LA SUIVANTE.

LA COMTESSE.

MAdemoiſelle, il faudra que vous chantiez quelque petit air dans l'Opera que Guſmand me prepare. Il eſt juſte que mon domeſtique contribuë aujourd'hui à me réjoüir.

LA SUIVANTE.

Je voudrois que votre Suiſſe fût ici, car il chante plaiſamment : ſa femme eſt d'aſſez bonne humeur, & danſe aſſez bien pour une Suiſſeſſe.

LA COMTESSE.

La voici : que vient-elle m'annoncer ?

SCENE VI.

LA COMTESSE, LA SUIV. LA SUISS.

LA SUISSESSE.

REjouiſſez-vous Madame, mon mari vient d'arriver des Eaux.

LA COMTESSE.

J'en suis ravie ; il va nous apprendre si mon Intendant est mort ou envie : ne te l'a-t-il point déja dit?

LA SUISSESSE.

Mon mari ne me dit jamais ses secrets, il a raison, car je suis trop babillarde ; & je n'aime point non plus qu'il me conte rien, car il est si landore, il a la parole si longue, si longue, que j'aurois plûtôt écouté cent douceurs d'un autre, qu'il ne m'en auroit dit une.

LA COMTESSE.

Que ne paroît-il donc?

LA SUISSESSE.

Madame pour paroître devant vous en courier poli, il est allé se friser, se poudrer.

LA SUIVANTE.

Il se fardera aussi ; car il étoit allé aux Eaux pour s'éclaircir le tein.

LA SUISSESSE.

Ne vous moquez point de lui, Madame, il étoit allé aux Eaux, pour se bien porter, & pour me plaire ; car comme il m'aime beaucoup, j'aime sa santé.

LA COMTESSE.

Je suis ravie de vous voir de bonne humeur.

LA SUISSESSE.

J'y suis, parce que mon mari est revenu, & aussi parce que vous avez commandé à votre Officier de nous faire boire tous à discretion ; les femmes de mon païs sont nées pour le vin, comme les Françoises pour l'amour, chacune a son usage, & souvent l'un n'empêche pas l'autre.

LA SUIVANTE.

Voici votre Suisse, Madame. Il vous va faire un beau discours ; car il a de l'érudition votre Suisse.

SCENE VII.

LA COMT. LE SUIS. & LA SUIVANT.

LE SUISSE *frisé, poudré, paré, fait plusieurs réverences.*

MOndeme Mondeme.

LA COMTESSE.

Ne perdons point de tems en reverence, dites-moi si mon Intendant est mort ?

LE SUISSE.

Je ſçavoir tous ces chouſe-la dans l'extrême exaltitude.

LA COMTESSE.

Toutes ces choſes là conſiſtent en un mot : Eſt-il mort ou ne l'eſt-il pas ?

LE SUISSE.

Fau que moi conte ça par ordonnance ; car quand je vous quitta... vous m'ordonîtes... que je vous aporta... toutes les circonvenances de notre voyage en arangement par écriture.

LA COMTESSE *vient.*

Fort bien, ce que je veux ſçavoir eſt écrit ſur votre Journal.

LE SUISSE.

Ma Jornale, c'eſt de la parole ſans papier, car je l'écriva dans mon jugement, par trois petites chapitres ; ce que nous partâmes, ce que nous ſejournîmes, & ce que nous revenâmes.

LA COMTESSE.

Voilà une relation dans un bel ordre !

LE SUISSE.

A l'égard de premierement, Monſieur notre Intendant, l'être fort ridicule, fort

ridicule; il dit qu'il y a dix ans que sa femme a du mariage, & qu'elle n'a point de generation; & que c'est pour cela qu'il alloit querir des enfans aux eaux, vla de quoi il m'entretena tant qu'il arrivit.

LA COMTESSE.

Si ce recit ne me rejouissoit pas, il m'impatienteroit beaucoup.

LE SUISSE.

A l'égard de secondement, Monsieur l'Intendant est encor pu ridicule, car j'aime le bon vin moi, & lui fut aux eaux pour boire de l'eau, & dans cette eau-là au lieu d'enfans, il y trouvit tant de maladie, tant de maladie, qu'il en étoit mort quand il en ressuscitit.

LA COMTESSE.

Nous voilà au fait. Il a pensé mourir, & n'en est pas mort. Ecoutez Suisse, il faut dire à la Veuve, que quand son mari fut mort, il en mourut tout-à-fait.

LE SUISSE.

Ha, ha, ha, quand a ne se trouvera Veuve que d'un homme en vie, nous rirons bien.

LA COMTESSE.

Quand arrivera mon Intendant, où l'avez-vous laissé ?

LE SUISSE.

Je passimes hier par trente lieuës d'ici, & tou contre-là son petit caleche romput, va-t'en donc devant, me dit-il; car j'ai envied'être malade ici tant qui sera Dimanche, pour qu'on refasse mon caleche Lundi, & je m'en vas Mardi tout bellement.

LA COMTESSE.

A ce compte-là il n'arrivera que demain, & ne viendra point troubler aujourd'hui notre projet. C'a Mademoiselle, que celles de mes femmes qui sçavent danser se preparent pour la Nôce que je pretens faire.

LA SUIVANTE.

Nous ferons de notre mieux pour vous plaire; & moi qui chante fort mal, je ne laisserai pas de chanter quelqu'airs sur le Veuvage.

LA COMTESSE.

C'est mon maître d'Hôtel qui les a faits: il se pique d'être maître de Musique, mon maître d'Hôtel.

LA SUIVANTE.

C'eſt encore un autre original. Le voici, je crois qu'il compoſe, car il marche de meſure; tenez, tenez, Madame, de la force dont il ſe tourmente, il eſt poſſedé du demon de la Muſique.

LA COMTESSE.

Chut, il ne nous voit pas, je veux m'en donner le plaiſir.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, LA SUIVANTE, GUSMAND.

GUSMAND.

Compoſant & ne voyant pas la Comteſſe, entre en marchant de meſure, & la bat avec ſes mains.

LA, la, la, la, cela ne vaut rien morbleu ne trouverai-je point quelque idée toute neuve.. *lentement.* La, la, la, la, la, non ce debut-là eſt dans Lulli.. La, la, la, la, la, la Lulli encore... La, la, la, la.... encore Lulli, quoi Lulli par tout, de quelque côté que

je me tourne... Je ſuis bien malheureux de n'être venu qu'après lui, car parce que j'ai dans la tête tout ce qu'il a fait de beau, on dit que je le pille..... La, la, la, la, la. fort bien cela. La, la, la, la, la, la. Admirable La, la, la merveilleux. *Il chante ces derniers mots* Et le ſecond deſſus. La, la, & la baſſe.. ton, ton.. quelle fecondité, *l'octave de haut en bas très-vîte.* La, la, la, la, la, la, la, la, quel reflus de genie. *l'octave de bas en haut:* La, la, la, la, la, la, la, la, *ſur le même ton,* les Notes me gagnent, notons vîte.

Il tire des tignes, & ne dit plus rien mais notte ſur ſon genou, un genou en terre, il jette les yeux, du côté de la Comteſſe, & l'apercevant met ſon chapeau par terre, & continuë toûjours.

Il chante. Pardon, Madame, pardon.... hon, hon, hon, *il notte toûjours*, je crains de perdre une idée. Hon, hon, hon... dont vous ſerez enchantée. Hon, hon, hon.. je notte le dernier ton, (*il ſe releve, & ſalüe la Comteſſe.*) C'eſt un Duo, pour un air de Veuvage, que vous m'avez commandé (*il donne à la ſuivante le papier ſur lequel il écrit,*) tenez Mademoiſelle, vous ſçavez chanter à livre ouvert.

LA COMTESSE.

J'apperçois la Veuve dans la galerie, je vais au-devant d'elle.

GUSMAND.

Chantons toûjours, cela nous servira de repetition.

SCENE IX.

GUSMAND, LA SUIVANTE.

GUSMAND.

C'Est vous qui representez la Veuve, imitez bien l'affliction des Veuves, pleurez depuis les yeux jusqu'au menton.

LA SUIVANTE *chante le rôle de la Veuve.*

Pleurons, pleurons les malheurs du Veuvage
Sur un lugubre habit un crêpe à triple étage
Efarouchera les Amans :
L'horreur d'un linge uni qui me bat le visage !
Ni pretentailles, ni rubans,
Pendant deux ans !
Pleurons, pleurons les malheurs du Veuvage.

GUSMAND *chante.*

Chantons chantons les douceurs du Veuvage.

Une fille craint le courroux,
D'une mere un peu trop ſage;
Une femme craint ſon Epoux,
Mais la Veuve hors d'eſclavage
Ne craint ni mere ni jaloux :
Chantons, chantons les douceurs du Veuvage.

LA SUIVANTE.

Je perds un cher Epoux qui m'aima conſtamment.

GUSMAND.

Juſques au jour charmant
De votre mariage.

LA SUIVANTE.

Il me tenoit ſans ceſſe un ſi tendre langage,
Sa complaiſance, ſa douceur.

GUSMAND.

Cachoit toûjours quelque infidele ardeur,
A votre jalouſe fureur,

LA SUIVANTE.

Ah! qu'il étoit d'une agréable humeur.

GUSMAND.

Quand il ſoupoit chez ſa voiſine.

LA SUIVANTE.

Quelle union fut pareille à la nôtre,
Nous n'avions entre nous que le oui, & le non.

GUSMAND.

Mais quand vous disiez l'un, il disoit toûjours l'autre.

LA SUIVANTE.

Il étoit bien-faisant.

GUSMAND.

En ville liberal.

LA SUIVANTE.

Et de tous les maris enfin

GUSMAND.

Le plus brutal.

ENSEMBLE.

{Que de vertus il avoit en / Que de défauts il avoit en} partage.

ENSEMBLE.

Pleurons les malheurs / Chantons les douceurs } du Veuvage.

SCENE X.

LA SUIV. FROSINE, GUSMAND.

FROSINE *à la Suivante.*

REtirez-vous, ma Maîtresse s'approche, (*à Gusmand*) Elle vient pleurer ici chemin faisant.

GUSMAND.

On en tirera plûtôt de fausses larmes que de bon argent.

FROSINE.

Ne plaisantes point : je crains bien que tout ceci ne soit perilleux pour elle.

GUSMAND.

Comment donc ?

FROSINE.

Elle m'a fait pitié, quand Madame la Comtesse lui a certifié son veuvage, c'est un coup de poignard qu'elle lui a enfoncé dans le cœur.

GUSMAND.

Quoi elle a senti le coup !

FROSINE.

FROSINE.

Ce qui la fera mourir, ce n'eſt pas le coup, c'eſt le contre-coup : car ce moment qui la détrompera d'un veuvage ſi doux, la fera mourir de douleur.

GUSMAND.

Venons au fait, dis-moi : eſt-il bien vrai qu'elle ſoit amoureuſe de Dorante ; & qu'elle penſe à l'épouſer, auſſi-tôt qu'elle croit ſon mari mort ?

FROSINE.

Elle y penſoit bien dès ſon vivant, & je me ſuis toûjours doutée, qu'elle deſtinoit au Neveu la ſurvivance de ſon Oncle.

GUSMAND.

Par les confidences que le mari m'a faites, j'ai jugé qu'il deſtinoit auſſi à la Niéce le poſte de la Tante ; il me dit ſouvent que Thereſe n'eſt Niéce de ſa femme qu'au troiſiéme degré.

FROSINE.

Ma Maîtreſſe veut que Dorante ne ſoit quaſi pas Neveu de ſon Oncle.

GUSMAND.

Ces ſentimens m'étonnent dans une femme

qui se pique d'une regularité de mœurs....

FROSINE.

Elle est reguliere dans ses mœurs de parade ; mais chez certaines femmes les mœurs de parade & les mœurs negligées sont aussi differentes, que coëffure de jour & coëffure de nuit.

GUSMAND.

Tout bien consideré, je conclus que le mari & la femme excellent également dans l'hypocrisie conjugale.

FROSINE.

Ils s'embrassent à proportion des biens qu'ils esperent l'un de l'autre.

GUSMAND.

Oui l'interêt lui seul produit dans certaines familles plus d'embrassades fausses, que l'amour & l'amitié en produisent de sinceres dans tout Paris.

FROSINE.

La tendresse affectée de ces deux époux me réjouit ; car en certains momens, tel des deux qui a envie de dévisager l'autre, caresse la succession qu'il en espere.

GUSMAND.

J'admire la sagesse des Loix de notre Pro-

vince, qui permet aux époux de s'entredonner leurs biens; car l'esperance d'heriter l'un de l'autre, est la seule digue qu'on peut oppoſer au torrent des querelles domeſtiques.

FROSINE.

Retire-toi, voici ma Maîtreſſe. Pour gagner ſa confiance, je vais lui aider à contre-faire l'affligée.

SCENE XI.

LA COMTESSE, LA VEUVE, FROSINE.

LA COMTESSE.

MEnagez votre poitrine, Madame, ménagez votre poitrine: gemir, ſoupirer, ſangloter toutes ces demonſtrations de douleur vous feroient plus de mal, que la douleur même.

LA VEUVE.

Helas!

LA COMTESSE.

C'a, Madame n'éludez point la propoſition que je vous fais; répondez-moi préciſément: vous n'aimez point à voir votre Niéce, je veux l'éloigner de vous, & la ma-

rier en Province : ne voulez-vous pas bien lui faire quelque preſent ?

LA VEUVE.

Voici le quatriéme jour de mon veuvage : le quatriéme, n'eſt-ce pas, Froſine ?

FROSINE *ſur le même ton.*

Le quatriéme, oui.

LA VEUVE *à la Comteſſe.*

Hé bien ! Madame, depuis ce temps-là je n'ai pris aucune nourriture.

FROSINE.

Nous ne nourriſſons que d'affliction & d'orge mondée.

LA VEUVE.

Tout ce que je mange me reſte ſur l'eſtomach comme un plomb.

FROSINE.

Nous ne mangeons point, & ce que nous mangeons nous étouffe.

LA COMTESSE.

Répondez-moi donc, Madame, conſentez-vous...

LA VEUVE *pleurant.*

Non je ne ſerai pas en vie dans quatre jours.

LA COMTESSE.

Vivez & ne pleurez plus.

LA VEUVE.

Ah! je pleurerai encore dans trente ans.

FROSINE.

Mourir bien-tôt & pleurer long-temps, c'eſt notre derniere reſolution.

LA VEUVE.

Je ne ſçai ce que je dis, Froſine.

FROSINE.

Je le vois bien.

LA VEUVE.

J'ai l'eſprit troublé, Madame, je ne ſuis pas en état de parler d'affaires, je ſuis ſi foible.

FROSINE.

Nous n'avons pas la force de marier Thereſe.

LA COMTESSE.

Tant que votre mari a vêcu, vous m'alleguiez pour excuſe, que vous eſperiez avoir

des enfans ; mais vos espérances & vos excuses sont mortes avec votre époux, vous êtes maîtresse de vos volontez, il faut ou marier Therese, ou me dire que vous ne le voulez pas.

LA VEUVE.

Je ne puis me resoudre à marier ma Niéce. Helas ! je ne lui veux pas assez de mal pour l'exposer au mariage.

LA COMTESSE.

A vous entendre parler ainsi du mariage, on croiroit que vous vous en seriez mal trouvée.

LA VEUVE.

Au contraire, c'est parce que mon bonheur étoit parfait, que je ne veux pas marier ma Niéce.

LA COMTESSE.

C'est une raison pour la marier.

LA VEUVE.

J'ai eu un mari trop aimable, je ne veux pas qu'elle en ait de sa vie.

LA COMTESSE.

Expliquez-vous mieux.

LA VEUVE.

Elle seroit trop affligée de le perdre ; la

LA VEUVE *pleurant.*

Non je ne ſerai pas en vie dans quatre jours.

LA COMTESSE.

Vivez & ne pleurez plus.

LA VEUVE.

Ah! je pleurerai encore dans trente ans.

FROSINE.

Mourir bien-tôt & pleurer long-temps, c'eſt notre derniere reſolution.

LA VEUVE.

Je ne ſçai ce que je dis, Froſine.

FROSINE.

Je le vois bien.

LA VEUVE.

J'ai l'eſprit troublé, Madame, je ne ſuis pas en état de parler d'affaires, je ſuis ſi foible.

FROSINE.

Nous n'avons pas la force de marier Thereſe.

LA COMTESSE.

Tant que votre mari a vêcu, vous m'alleguiez pour excuſe, que vous eſperiez avoir

que votre époux vous laisse ; & ces grands biens ayant été gagnez d'une certaine façon dans mes affaires.... je pourrois... (car je n'avois pas encore signé les comptes de votre Mari).... c'eſt pourquoi, je vous prie de ne me point refuſer dix mille écus que vous avez dans votre caſſette; je vous en prie au moins, je vous en prie.

SCENE XII.

LA VEUVE, FROSINE.

LA VEUVE *d'un air accariâtre.*

JE vous en prie, dit-elle, je vous en prie.

FROSINE.

Elle vous prie d'un air....

LA VEUVE.

Ces gens de qualité....

FROSINE.

Le prennent ſur un ton....

LA VEUVE.

Croyent que leurs prieres....

FROSINE.

FROSINE.

Sont des commandemens. Un grand Seigneur qui prie un Bourgeois de lui faire une grace, c'eſt comme un Sergent qui prie de payer une lettre de change.

LA VEUVE.

Elle parle comme ſi on la craignoit beaucoup.

FROSINE.

Vous la craindriez moins, ſi votre mari vivoit; car il étoit auſſi habile à défendre ſa proye, qu'il étoit fin pour l'attraper.

LA VEUVE.

Helas! j'ai bien perdu.

FROSINE.

Madame la Comteſſe pourroit bien vous chicaner, oüi.. vous me direz, qu'elle ne peut faire que de mauvaiſes chicanes à la veuve d'un honnête Intendant, qui s'eſt enrichi comme les autres, à embroüiller des affaires; mais enfin, ſi elle alloit vous faire rendre par injuſtice, ce que votre mari a gagné équitablement.

LA VEUVE.

C'eſt ce que je crains, Frosine.

FROSINE.

On opprime les veuves, parce qu'elles

ont perdu leur appui.

LA VEUVE.

Leur appui, c'eſt bien dit. Helas! je ſuis ſans appui.

FROSINE.

Sans appui! C'eſt pourquoi vous devez contenter Madame la Comteſſe, afin que poſſedant paiſiblement de grands biens, vous trouviez quelque jeune homme qui ſoit votre appui.

LA VEUVE.

Ah! Froſine, ſi je penſe à m'accommoder avec Madame la Comteſſe, ce n'eſt que pour avoir du repos: mais avant que de lui rien donner, je veux conſulter quelque homme d'eſprit.

FROSINE.

bas. Comme Dorante. *haut.* Quelque homme d'eſprit: Oui...

LA VEUVE

Quelque homme de bon conſeil.

FROSINE.

Fort bien.

LA VEUVE.

Quelque homme de tête.

FROSINE.

A propos, Madame, Dorante eſt arrivé ce matin.

LA VEUVE.

Dorante eſt arrivé?

FROSINE.

Oui, Madame, il eſt homme d'eſprit; Dorante.

LA VEUVE.

Aſſurément.

FROSINE.

Homme de bon conſeil.

LA VEUVE.

Sans doute.

FROSINE.

Homme de tête; ſi vous lui communiquiez vos petites inquiétudes.

LA VEUVE.

Il ſçavoit les affaires de mon mari.

FROSINE.

Les vôtres ſeront bien entre ſes mains.

LA VEUVE.

Va lui dire qu'il vienne me trouver dans le Jardin.

FROSINE.

Tout à l'heure, Madame.

LA VEUVE.

Une perſonne ſage doit prendre conſeil.

FROSINE.

Vous ſuivrez celui de Dorante. Quelle ſageſſe, quelle ſageſſe !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

DORANTE, THERESE.

THERESE.

DItes-moi donc vîte, ce qu'a produit votre converſation avec ma tante.

DORANTE.

J'ai tourné ſon eſprit de façon, qu'elle me laiſſe arbitre entre elle, & Madame la Comteſſe !

THERESE.

La plaiſante choſe !

DORANTE.

Je la vois disposée à vous donner tout ce que je jugerai à propos; en un mot, elle facilitera notre union, sans le sçavoir.

THERESE.

Sans le sçavoir! c'est ce qui me réjouit.

DORANTE.

Comprenez-vous quel est notre bonheur?

THERESE.

Vous prendre pour juge contre elle-même! rien n'est plus plaisant, cela me charme.

DORANTE.

Vous êtes charmée du plaisant, c'est le plaisant seul qui vous touche d'abord. Hé votre premier mouvement ne devroit-il pas être un sentiment vif & passionné du bonheur...

THERESE.

Ce bonheur-là me touche aussi.

DORANTE.

Aussi, aussi! non elle a des expressions....

THERESE.

Oh ne me chicanez point; je vais bien faire rire Madame la Comtesse.

DORANTE.

Quoi! me quitter sans me témoigner....

THERESE.

Je vous témoignerai des merveilles.

SCENE II.

THERESE, DORANTE, FROSINE.

THERESE.

AH Frosine, tout va le mieux du monde, tu me vois dans une joïe... mais en recompense, Dorante est bien chagrin; je croisqu'il souhaiteroit quasi que notre mariage ne se fît point, & qu'il survînt quelque obstacle.

FROSINE.

Il peut se réjouir, car l'obstacle est survenu; votre Oncle est arrivé, Monsieur.

DORANTE.

Mon Oncle! Ah Ciel! je suis au desespoir.

THERESE.

Voilà tous nos projets renversez. Ah Dorante! Pourquoi m'aimez-vous tant? Que

vous allez être malheureux ! Hélas ! j'aurai autant de chagrin que vous : Plus d'espérance, je suis désolée.

DORANTE.

Désolée, dites-vous ?

THERESE.

Désolée, désespérée.

DORANTE.

Quoi ! vous ressentez ?...

THERESE.

Que je suis malheureuse !

DORANTE.

Ah ! quelle joïe pour moi ! vous êtes sensible, je suis aimé, je ne souhaite plus rien au monde, je ne voulois que votre cœur.

FROSINE.

Vous n'aurez que cela aussi.

DORANTE.

Mais, Frosine, est-il bien vrai que mon Oncle soit ici ? Quoi dans le moment, que je suis convaincu, que je serois heureux ! Ah Ciel ! est-il un malheur égal au mien ?

SCENE III.

FROSINE, DORANTE, THERESE, GUSMAND.

GUSMAND.

L'Intendant de retour! quel contre-tems! prendre la poste, pour venir nous desoler! la rage de sa femme va retomber sur nous. Fût-elle déja où elle croit son mari.

FROSINE.

Pour moi je leur souhaite à tous deux ce qu'ils desirent: à la femme, la mort du mari, & au mari la mort de la femme. A moins que leurs desirs ne s'accomplissent subitement, vous ne serez jamais marié.

DORANTE.

Voici mon Oncle.

THERESE.

Que lui dirons-nous?

FROSINE.

Quel parti prendre?

GUSMAND.

Je n'en sçai rien.

SCENE IV.

L'INTENDANT, FROSINE, DORANTE, THERESE, GUSMAND.

L'INTENDANT.

OUais, que signifie donc tout ceci ? J'ai beau questionner tous nos gens, chacun me tourne le dos sans me repondre.... Que vois-je tous trois en deuil! mon Neveu, de qui portez-vous ce deuil-là ?

DORANTE.

Monsieur.... *il fait une réverence, & s'en va.*

L'INTENDANT.

Autre muet qui me fuit : & vous, Therese, me direz-vous ?...

THERESE *autre réverence.*

Je n'en sçai rien, Monsieur.

L'INTENDANT.

Encore. Hé je te prie, Frosine, tire-moi d'inquiétude ? pourquoi ce grand deuil ?

FROSINE *s'en allant aussi.*

C'est pour courir le bal.

SCENE V.

L'INTENDANT, GUSMAND.

L'INTENDANT.

ET vous Guſmand, m'expliquerez-vous ce que je commence à ſoupçonner ? car enfin ce n'eſt pas Madame la Comteſſe qui eſt morte, tous ſes gens ſeroient auſſi en deuil. Mon cher Guſmand, ne me cachez rien, vous êtes mon confident unique.

GUSMAND.

Eh mais.... *à part.* que diantre lui dirai-je !

L'INTENDANT.

Que dois-je penſer en voyant cela ?

GUSMAND.

En voyant.... leurs habits.... noirs.... vous devez penſer.... qu'ils ſont en deuil.

L'INTENDANT.

Hom, je me doute...

GUSMAND.

Dites-moi de quoi vous vous doutez, je verrai bien ſi c'eſt la verité.

L'INTENDANT.

C'eſt aſſurément.. mais je n'oſe le croire.

GUSMAND.

Ni moi le dire.

L'INTENDANT.

Mon cœur me le dit aſſez.... *Il met ſes mains ſur ſes yeux*, ma femme eſt morte.

GUSMAND *à part.*

Il me vient une idée, faiſons-lui croire;.. il eſt amoureux de Thereſe, & cela fera que.... cela eſt bon. *haut.* Oui ma foi, Monſieur, on devine toûjours d'abord ce qu'on craint, ou ce qu'on ſouhaite le plus; vous l'avez deviné, votre femme eſt morte.

L'INTENDANT.

J'ai bien vû que perſonne n'oſoit m'apprendre la nouvelle....

GUSMAND.

Cela ſaute aux yeux, je n'oſois vous le dire non plus, moi; je me ſuis reſſouvenu, que vous avez l'eſprit fort.

L'INTENDANT.

Il faut s'attendre à tout dans la vie.

GUSMAND.

Vous ſoûtenez cela comme un Ceſar.

L'INTENDANT.

Je gagerois qu'elle eſt morte la nuit du lundi au mardi.

GUSMAND.

Juſtement.

L'INTENDANT.

Car je me reveillai en ſurſaut.

GUSMAND.

Voyez la ſimpathie quand on s'aime.

L'INTENDANT.

Je ſentis une main froide.

GUSMAND.

Elle vous diſoit adieu.

L'INTENDANT.

Je vis un fantôme inviſible ... là... qui diſparoiſſoit : mais comment cette mort eſt-elle arrivée ?

GUSMAND.

Je vais vous le dire, Monſieur. Vous ſçaurez que.... la nuit du lundi au mardi...

L'INTENDANT.

Oui.

GUSMAND.

Dans le moment qu'elle vous apparut... il lui prit..... mais le fantôme vous aura dit tout cela.

L'INTENDANT.

Mais encore?

GUSMAND.

Il lui prit.... je n'aime point à faire des recits douloureux.

L'INTENDANT.

Dites-moi quelque circonſtance.

GUSMAND.

Si vous voulez abſolument ſçavoir les circonſtances de ſa maladie, je vous dirai que d'abord elle eſt morte ſubitement.

L'INTENDANT.

D'apoplexie.

GUSMAND.

Non, Monſieur de chagrin. On vint lui dire chez elle, que vous étiez mort aux eaux; tout d'un coup un ſaiſiſſement la ſaiſit.... elle tombe évanouie, l'évanouiſſement prit racine & vous voilà veuf.

L'INTENDANT *tirant ſon mouchoir.*

S'il eſt vrai qu'elle ſoit morte de douleur, je ſuis bien obligé de la pleurer... hon;..

GUSMAND.

Ne pleurez pas encore, j'ai à vous parler d'affaires importantes.

L'INTENDANT.

Helas! j'ai fait une perte irreparable... hon.

GUSMAND.

Cela se reparera, Monsieur, car...

L'INTENDANT.

C'étoit la meilleure femme... hon, hon.

GUSMAND.

Ecoutez-moi, de grace.

L'INTENDANT.

Une complaisance, une douceur.. hon..

GUSMAND.

Ecoutez-moi donc.

L'INTENDANT.

Une tendresse..., hon... sincere..... desinteressée... hon... c'étoit le meilleur cœur, le meilleur cœur... hon, hon, hon...

GUSMAND.

Il va pleurer ici une heure, cela romproit mes mesures; *il le tire par le bras.* Monsieur, vous me faites compassion, & je fais conscience de vous laisser pleurer une femme qui n'est point morte de douleur; je vous ai dit cela d'abord pour vous consoler; mais la verité, c'est que tous les Medecins convinrent que... on a vû des femmes mourir de joye.

L'INTENDANT.

Je ne puis croire qu'elle souhaitât ma mort.

GUSMAND.

Pour souhaiter votre mort, non; mais elle craignoit que vous ne vécussiez plus qu'elle.

L'INTENDANT.

Oh! pour cela, je le croirois bien.

GUSMAND.

Elle vouloit hériter de vous.

L'INTENDANT.

Oui.... l'interêt....

GUSMAND.

L'interêt la rendoit careſſante; mais dans le fond elle avoit une dureté pour vous.

L'INTENDANT.

Ah! c'étoit un mauvais cœur.

GUSMAND.

Vous ſouvient-il qu'un jour, enragée contre vous, elle ſe contraignit tant, pour vous aller embraſſer, qu'elle en eût crevé; mais elle s'aviſa de dire à ſon petit Laquais, toutes les injures qu'elle n'oſoit vous dire, & penſa l'étrangler à votre intention.

L'INTENDANT.

C'étoit une méchante femme.

GUSMAND.

Une malice....

L'INTENDANT.

Cachée.

GUSMAND.

Noire.

L'INTENDANT.

J'en étois si indigné....

GUSMAND.

Une malignité....

L'INTENDANT.

Si outrée....

GUSMAND.

De demon.

L'INTENDANT.

Si excedé....

GUSMAND.

C'étoit un diable.

L'INTENDANT.

Que si elle n'étoit morte, j'en serois mort

GUSMAND.

A present que vous ne pleurez plus; souvenez-

venez-vous de la tendreſſe que vous aviez pour Thereſe, lorſque vous me fites confidence, que vous vivriez plus long-temps que votre femme. Si vous aimez encore cette petite Thereſe, je vous plains, car Madame la Comteſſe la marie aujourd'hui.

L'INTENDANT.

Aujourd'hui!

GUSMAND.

C'eſt de quoi j'ai voulu vous avertir en amis; mais avant que d'entrer en matiere là-deſſus, il eſt eſſentiel que vous évitiez Madame la Comteſſe, juſqu'à ce que nous ayons pris certaines meſures avec Thereſe; mais cachez-vous vîte au fond de cet appartement, pendant que j'irai avertir Thereſe.

L'INTENDANT.

Tu m'inquiétes, &c.

GUSMAND.

Entrez vîte, & pour cauſe, je vous amenerai Thereſe à l'inſtant: entrez vîte.

SCENE VI.

GUSMAND.

MOn idée eſt bonne, il donnera dans le paneau, c'eſt un petit genie foible, habile dans les affaires, & ſot par tout ailleurs. On en voit tant comme cela. Courons avertir.. mais ſi quelqu'un venoit le détromper, *Il vient.* Il faut pourtant que j'aille. *Il revient.* Il faut que je reſte. Auſſi par où commencer, appellons quelqu'un de nos gens.

SCENE VII.

GUSMAND, LE SUISSE, LA SUISSE, DEUX LAQUAIS.

LA SUISSESSE.

AH! Mr. le Maître, notre Intendant eſt revenu, quel malheur.

LE SUISSE.

Y revenir en poſte, & vla le malheur

LA SUISSESSE. *& un Laquais*

Vla le malheur.

LE SUISSE.

Drès que ſon femme l'aura vû, a ſe doutera bien qu'il n'eſt plus mort.

LA SUISSESSE.

Plus de mariage.

LE SUISSE.

On ne boira point ; pû de nôce. Nous ne boirons plus.

LA SUISSESSE. *& les Laquais & boit.*

Plus.

GUSMAND.

Ecoutez-moi. Si vous voulez boire, il faut lui faire croire que ſa femme eſt morte.

LE SUISSE.

Ho, ho, les vlà donc morts tous deux !

LA SUISSESSE.

Et les voilà tous deux veufs !

GUSMAND.

S'il vous queſtionne, ne repondez autre choſe, que elle eſt morte ; mais quand cela ? mais comment ? mais pourquoi ?

LE SUISSE.

Elle eſt morte.

GUSMAND.

Fort bien, mais ce n'eſt pas le tout, il faut l'empêcher de ſortir de ces deux Salles-ci; & pour cela, il faut contrefaire les yvrognes.

LA SUISSESSE.

Je conduirai tout cela, nous le ferons boire malgré lui.

GUSMAND.

Oui, gardez-le moi, juſqu'à ce que je revienne.

SCENE VIII.

LE SUISSE, LA SUISSESSE, DEUX LAQUAIS.

LE SUISSE.

FAut ly dire pour toute guialogue: votre femme eſt morte & buvons.

LA SUISSESSE.

A propos de ſa femme morte, il nous écoute. Chante-lui cette Chanſon que tu ſçais.

LE SUISSE.

Ah! ah! ce Chanſon de conſolation à boire: là vlà... hem...

CHANSON.

Chagrin, chagrin contre ta noir fiſage,
Moi ſçavoir prendre un joyeux trinquement;
Poire un pti coup, pour un pti chagrinage,
Pour un pu grand, poire pu grandement.
Mais ſi ché nou mon fame fait tapage,
En enrageant avalir tout, avalir tout. *il boit.*
Moi craindre point ſti rage.

Si pour mourir mon fame étoit partie,
Moi conſolir par un pti trinquement,
Pour conſolir de ce qu'al eſt en vie,
Me faut trinquer beaucoup pu grandement.
Quand ſon galant veut que moi ne voir goutte,
Par tremblement avalir tout, avalir tout
Sans ly perdre un pti goute.

SCENE IX.

LE SUISSE, LA SUISSESSE, DEUX LAQUAIS, L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

QU'eſt-ce à dire donc, ſe réjoüir ainſi de mon affliction?

LE SUISSE *faiſant l'yvrogne.*

Votre femme eſt morte, & buvons.

LA SUISSESSE, & CHAMPAGNE.

Et buvons.

L'INTENDANT.

Ces marauts-là ſont yvres.

LE SUISSE *l'arrêtant.*

Il faut boire l'affliction.

L'INTENDANT *veut paſſer.*

Qu'eſt-ce à dire donc ?

CHAMPAGNE *apporte un banc.*

Conſolez-vous dans ce fauteüil.

L'INTENDANT.

Morbleu.

LA SUISSESSE *l'arrêtant.*

Votre femme eſt partie, il faut boire juſqu'à ce qu'elle revienne.

LE SUISSE.

Quand ma fame... ſera morte je m'en yvrerai ſur l'Epitaphe.

L'INTENDANT.

Je ne gagnerai rien avec ces yvrognes-ci; rentrons pour attendre Guſmand.

LA SUISSESSE.

En attendant que Gusmand vienne, chantons une petite chanson à boire.

Ma Voisine est très-jolie,
Mais ce qui me déplait fort,
Elle est toûjours endormie,
Son mari jamais ne dort.
Quand leur humeur me chagrine,
Je porte chez eux d'un vin,
Qui réveille la voisine,
Et fait dormir le voisin.

LE SUISSE.

Mon voisin me dit sans cesse,
Qu'il me veut fournir de vin,
Je connois bien sa finesse,
Mais moi l'être encore pu fin.
Fais semblant d'être facile,
Moi ferai semblant de rien;
Pendant qu'il fera le gile,
Je lui boirai tout son bien.

LA SUISSESSE.

Mon mari je suis très-sage,
Mais mon cœur simple & benin
N'aura jamais le courage
De tromper un bon voisin.
Et s'il faisoit la dépense,

D'apporter du vin chez nous,
Je croirois en conscience
Devoir le payer pour vous.

SCENE X.

L'INTENDANT, GUSMAND, THERESE.

GUSMAND *faisant retirer les yvrognes.*

CHut, retirez-vous tous. C'a, Mademoiselle, entrez là dedans.

THERESE.

Le voici : je vais joüer mon rôle à merveille.

L'INTENDANT.

Ah ! les voilà partis, allons joindre Gusmand.

THERESE.

Je viens implorer votre bonté, Monsieur, je suis désolée.

L'INTENDANT.

Consolez-vous, ma chere enfant j'empêcherai bien que Madame la Comtesse ne vous marie.

THERESE.

THERESE.

Elle veut me marier à un homme qui n'a pas un sol, c'est ce qui me désole.

GUSMAND.

Pas un sol ! Monsieur, vous sçavez qu'elle n'a rien, & quand rien se marie avec rien, cela fait des enfans si tristes... Madame la Comtesse dit, que cet homme-là sera fortune.

THERESE.

Je ne me connois en fortunes, que quand je les vois toutes faites.

GUSMAND.

Elle dit qu'il est jeune.

THERESE.

Il en sera plus inconstant.

GUSMAND.

Plus un homme est âgé, plus il y a d'apparence qu'il vous aimera le reste de sa vie.

THERESE.

J'ai toûjours souhaité un mari dont l'humeur fut éprouvée.

GUSMAND.

Qui eût déja été marié.

THERESE.

Qui ait toûjours eû pour ſa femme mille complaiſances.

GUSMAND.

Comme vous, par exemple.

THERESE.

Helas! je ne ſerai jamais ſi heureuſe que ma tante l'étoit.

L'INTENDANT.

J'admire la prudence, la ſageſſe, & le bon goût de cette petite perſonne-là.

THERESE.

C'eſt mon goût naturel; vous ſçavez, Monſieur, que je ſuis incapable de ces amours de jeuneſſe; mais en recompenſe, je ſuis capable d'une bonne petite amitié naturelle pour ceux qui me font du bien.

L'INTENDANT.

Les beaux ſentimens! les beaux ſentimens... J'en ſuis charmé, ſi tranſporté, que je vais de ce pas trouver Madame la Comteſſe. Ah! la voilà dans la galerie. Je vais lui parler de bonne ſorte.

SCENE XI.

THERESE, GUSMAND.

THERESE.

CEla ne va pas mal ; mais ſi ma tante alloit rentrer.

GUSMAND.

Ne craignez rien, nos deux défunts ne ſçauroient ſe rencontrer ſi-tôt, car Dorante s'eſt emparé de la femme dans le jardin, & nous tenons ici le mari ; Madame la Comteſſe a le mot, & elle va le ramener dans ſon appartement.

THERESE.

Tâchons donc de faire auſſi bien de notre côté, que Dorante a fait du ſien.

GUSMAND.

Il faut que vous mettiez à contribution l'amour du vieillard veuf, pendant que Dorante fait conſigner ſa vieille veuve.

SCENE XII.

GUSMAND, THERESE, LA COMTESSE, FROSINE, L'INTENDANT.

LA COMTESSE.

L'Amour ne se cache point, Monsieur, & vous m'avez abordé d'une maniere à me persuader que vous en avez beaucoup pour Therese.

L'INTENDANT.

Point du tout, Madame, mais enfin, ...

LA COMTESSE.

Je n'ai qu'un mot à vous dire là-dessus; si vous voulez que je ne marie point Therese, & que je vous la garde, pour vous consoler de votre veuvage, dans quelque tems d'ici, il faut que vous fassiez du bien à votre neveu; Vous sçavez que je l'estime, je vous ai parlé cent fois inutilement pour lui, je me sers de l'occasion, le Notaire est là-dedans, je vais marier Therese à vos yeux, si vous n'assurez quelque bien à votre neveu.

L'INTENDANT.

Je ſuis raiſonnable, Madame.

LA COMTESSE.

Nous allons voir : mais pour convenir de nos faits, entrons dans mon appartement; ſuivez-nous, Thereſe, votre preſence facilitera cet accommodement-ci.

SCENE XIII.

FROSINE, DORANTE.

DORANTE.

HE' bien Froſine!

FROSINE.

Ils ſont après à taxer votre oncle, qu'avez-vous fait pour hâter la liberalité de la veuve.

DORANTE.

Je la preſſe vivement; mais elle me preſſe vivement auſſi.

FROSINE.

C'eſt que ſon amour la preſſe de même.

DORANTE.

Je feins de ne rien comprendre à ſes diſcours

passionnez; mais moins je lui parois intelligent, plus elle se rend intelligible, je n'y pouvois plus tenir; je l'ai laissée seule dans le jardin, où elle est restée pour cacher son trouble: Elle soupire, elle s'agite.

FROSINE.

C'est la declaration qui opere, cela veut sortir, elle en aura le cœur net... La voici, voyez si ces portes sont bien fermées, de peur d'accident. Elle médite quelque declaration, qui soit obscure & intelligible.

SCENE XIV.

FROSINE, LA VEUVE, DORANTE *un peu éloigné.*

LA VEUVE.

AH, Frosine, que j'ai de honte de t'avoir avoüé là-bas, les vûës éloignées que j'ai pour Dorante.

FROSINE.

Pourvû que ces vûës éloignées ne s'approchent point trop-tôt, je les approuve.

LA VEUVE.

Serai-je donc moins vertueuse, que ces

femmes anciennes, qui n'enviſagoient d'autre conſolation, que d'avaler les cendres de leurs Epoux.

FROSINE.

Vous voyez dans un neveu les cendres vivantes de ſon Oncle; Une priſe de ces cendres-là, vous guérira de vos ſcrupules.

LA VEUVE.

Froſine, dis-moi, Dorante ne ſe doute-t'il point de mes ſentimens?

FROSINE.

Non vraiment; mais ſoyez diſcrette, car un homme entend les Veuves à demi mot.

LA VEUVE.

Je viens de l'entretenir avec une indifference, une froideur...

FROSINE.

Voilà ce que fait la vertu.

LA VEUVE.

J'ai éloigné toutes les idées de tendreſſe, avec une circonſpection; mais finement, delicatement. Helas! avec toutes ces precautions, je ne laiſſe pas d'avoir des remords continuels; je m'imagine ſans ceſſe, que l'ame du défunt me reproche... oui

dans ce moment même, j'entens ses plaintes, le son de sa voix est actuellement dans mes oreilles.

DORANTE, *à qui Frosine a fait signe de s'approcher.*

Madame.

LA VEUVE *ayant peur.*

Ah Ciel ! ah ! c'est vous Dorante ? vous m'avez fait une peur... j'ai cru entendre la voix de mon mari.

DORANTE.

J'ai en effet le son de la voix tout semblable à celui qu'avoit mon oncle, tout le monde s'y méprenoit.

LA VEUVE.

Il avoit le son de la voix fort agréable, mon mari.

DORANTE.

Parlons de vos affaires.

LA VEUVE.

C'est une chose merveilleuse que la ressemblance dans les familles. Vous avez toutes les manieres de votre oncle ; & ses manieres me charmoient.

DORANTE.

Suivant les conseils que je vous ai donnez...

LA VEUVE.

Vous avez ſon geſte, ſa démarche, ſon air de viſage; j'aimois tant votre air de viſage.

TAYLOR INST. OXFORD

DORANTE.

Penſons à terminer...

LA VEUVE.

Ce qui me charmoit encore dans mon Epoux, c'eſt votre douceur, votre eſprit, toute votre perſonne enfin.

DORANTE.

Madame, je vous ai dit de quelle conſequence il eſt pour vous, de contenter au plus vîte Madame la Comteſſe; vous ne m'honorez point de votre attention.

LA VEUVE.

De l'attention? c'eſt vous qui n'en avez gueres. Vous me preſſez de donner tout mon bien, vous ne ſçavez pas que plus j'en aurai... mieux ce ſera pour vous... n'eſt-ce pas Froſine... car dans la ſuite.... vous entendez bien, Monſieur.... je pourrois bien vous.... n'eſt-ce pas Froſine?... je ne m'explique point... vous entendez bien, Monſieur... car la bienſeance me défend de vous dire...

FROSINE.

Tout ce que vous lui avez déja dit.

LA VEUVE.

Je vous dirai seulement, qu'ayant fait réflexion sur ce que Madame la Comtesse ne veut point me dire quel est le mari qu'elle destine à ma niéce, je crains que ce ne soit vous.

DORANTE.

Moi, Madame!

FROSINE.

Monsieur est trop sage, pour ne pas aller droit à la source du bien.

LA VEUVE.

Je le crois; mais de peur que Madame la Comtesse ne vous donne malgré vous à ma Niéce, j'ai resolu de ne donner mon argent, qu'en signant le Contrat de ma niéce, avec un autre mari que vous, avec un autre... & j'ai mille bonne raisons à vous communiquer là-dessus. Suivez-moi tous deux.

DORANTE.

Frosine.

FROSINE.

Monsieur.

SCENE XV.

FROSINE, DORANTE, GUSMAND.

FROSINE.

AH! Gusmand, tout va mal de ce côté-ci.

GUSMAND.

Ah! Frosine, tout va encore plus mal de l'autre.

FROSINE.

Elle veut bien donner à la verité.

GUSMAND.

A la verité, il veut bien donner aussi.

FROSINE.

Mais Gusmand.

GUSMAND.

Mais Frosine.

FROSINE.

Elle veut s'assurer Dorante.

GUSMAND.

Il veut être nanti de Therese; il donnera en signant le Contrat, dit-il.

FROSINE.

En signant le Contrat, dit-elle.

DORANTE.

C'est-à-dire, que mon malheur est sans ressource.

GUSMAND.

Je n'y en vois nulle.

FROSINE.

Mon genie est épuisé.

GUSMAND.

Notre intrigue tombe d'elle-même.

DORANTE.

Juste Ciel, que deviendrai-je! *Il s'en va.*

GUSMAND.

Frosine, donnons-nous au moins à nous deux le plaisir de voir finir ce double Veuvage.

FROSINE.

Que veux-tu que je voye, nous n'en pouvons tirer nulle utilité, & je n'ai pas le courage d'en rire. *Elle s'en va.*

GUSMAND *seul.*

Moi, j'ai toûjours le courage de me réjoüir. Voyons ce que deviendra tout ceci,

le mari eſt reſté ſeul dans cet appartement-là, ſa femme eſt ſeule dans celui-ci, ils ont tous deux la bride ſur le col. Voyons qui ſortira le premier. Bon, voici le mari; J'apperçois auſſi la femme : éteignons les lumieres, pour faire durer plus long-temps le double Veuvage.

SCENE XVI.

GUSMAND, L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

MAdame la Comteſſe croyoit avoir trouvé ſa duppe, & tirer de l'argent de moi, ſans me donner Thereſe : elle veut la marier de force à un autre; mais Thereſe ſeroit au déſeſpoir de ne me pas épouſer. Elle m'a promis qu'elle ne ſeroit jamais à d'autre qu'à moi; je lui ai dit tout bas de me venir retrouver pour prendre des meſures; elle y viendra, attendons-la ici.

SCENE XVII.

GUSMAND *caché*, L'INT. LA VEUVE.

LA VEUVE *bas à part.*

DOrante ne m'a point ſuivie, il eſt reſté ici, & on a éteint les lumieres : ne ſeroit-ce point un rendez-vous qu'il auroit donné à Thereſe ?

L'INTENDANT *bas à part.*

Si Thereſe y conſent, je l'épouſerai malgré la Comteſſe,.. Je n'ai qu'à l'emmener ſecretement, qu'en arrivera-t'il ?

LA VEUVE *bas à part.*

J'attens quelqu'un, c'eſt Dorante qui attend Thereſe,

L'INTENDANT *bas à part.*

Oui, Thereſe me ſuivra ; car elle m'a promis de m'épouſer : que je ſerai aiſe !

Ah ! *Il éleve ſa voix.*

LA VEUVE *bas.*

Comme il ſoûpire... *élevant auſſi ſa voix à* le petit traître.

L'INTENDANT.

C'eſt Thereſe qui me cherche : me voici.

LA VEUVE.

Cette reſſemblance de voix me ſurprend toûjours.

L'INTENDANT.

Eſt-ce moi, que vous venez chercher ici ?

LA VEUVE.

Ce ſon de voix me fait frémir.... mais je ſuis folle, c'eſt la voix de Dorante qui a ce ſon-là. Pour découvrir ſes ſentimens, contrefaiſons la voix de Thereſe.... Je viens au rendez-vous, mon cher Dorante.

L'INTENDANT.

Dorante... Quoi, c'eſt Dorante que vous cherchez, après m'avoir promis de n'être jamais qu'à moi.

LA VEUVE.

Ah ! c'eſt la vraye voix de feu mon mari.

L'INTENDANT.

Ingrate, perfide.

LA VEUVE.

Son ame... me reproche...

L'INTENDANT.

Me trahir ainſi.

LA VEUVE.

C'eſt ſon ame qui revient. Fuyons... *Elle tombe dans un fauteuil.*

Les jambes me manquent, crions?... ma voix s'éteint.

L'INTENDANT.

Vouloir épouſer Dorante.

LA VEUVE.

Je ne dis pas cela.

L'INTENDANT.

Quoi, j'ai mal entendu, ce n'eſt pas Dorante.

LA VEUVE.

Eh non.. je ne ſerai jamais à d'autre qu'à vous.

L'INTENDANT.

Jamais à d'autre qu'à moi!

LA VEUVE.

Non, mon mari, non.

L'INTENDANT.

Elle tremble en m'appellant ſon mari, elle craint Madame la Comteſſe. Il n'y a que moi

moi ici, ne tremblez plus, suivez-moi.

LA VEUVE.

Ha..a,a,a.

L'INTENDANT.

Où êtes-vous donc ? *il rencontre sa main qu'il prend.*

LA VEUVE.

Ah!... *Elle s'évanouit.*

L'INTENDANT.

N'ayez pas de peur, c'est moi qui vous tiens? Oui puisque vous m'appellez votre mari, vous serez ma femme; Vous m'aimerez un peu, n'est-ce pas? Hé plaît-il, la pudeur vous rend muette,... Hon..... Que cette main-là est bien meilleure à baiser que celle de ma femme, la sienne étoit rude, celle-ci est douce.. Mais ne perdons point de temps, venez avec moi, *il la tire.* Qu'est-ce donc, vous trouvez-vous mal! Hé, *il la tire.*

LA VEUVE.

Ah! Dorante.

L'INTENDANT.

Qu'entens-je?

GUSMAND *accourant avec une bougie.*

L'INTENDANT *fuyant.*

Ah!

LA VEUVE *fuyant.*

Ah!

GUSMAND.

Je tourne la choſe en railleric, car il me vient une idée qu'il faut communiquer à Froſine.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE I.

FROSINE, THERESE.

FROSINE.

NOtre Intendant eſt outré de n'être plus veuf : il peſte contre Madame la Comteſſe qui lui a donné cette fauſſe joye ; mais il n'oſe rompre avec Guſmand, il craint qu'il n'apprenne à ſa chere épouſe ſon infi-

delité. Il vous aime, mais il eſt encore plus amoureux de la ſucceſſion de ſa femme : enfin Guſmand fera de ſon mieux pour ramener cet eſprit-là.

THERESE.

Helas ! que pourra produire tout ceci ?

FROSINE.

Cela pourroit peut-être .... par hazard... ſuppoſé que .... mais franchement, je crois que cela ne produira pas grand'choſe ; ils viennent, retirez-vous : je vais voir en quel état eſt ma Maîtreſſe.

SCENE II.

GUSMAND, L'INTENDANT.

GUSMAND.

OUi, Monſieur, c'eſt la diſſimulation, qui maintient parmi les hommes la ſociété civile & matrimoniale.

L'INTENDANT.

Ouf !

GUSMAND.

A l'abri de la diſſimulation, les Courtiſans s'embraſſent, les femmes ſe compli-

mentent, & les Auteurs se saluënt de loin; la dissimulation farde les amitiez nouvelles, & recrépit les vieilles haines.

L'INTENDANT.

Ouf!

GUSMAND.

Sans la dissimulation, que de séparations secretes s'érigeroient en divorces publics; mais la dissimulation tient lieu de sagesse aux femmes, de bonté aux maris; c'est ce qui fait tant de bons ménages qu'on voit à present.

L'INTENDANT.

Ah! mon cher Gusmand!

GUSMAND.

Vous commencez à dissimuler, vous me caressez de peur que je ne dise à votre femme... Ne craignez rien, je suis discret, & elle ne peut pas s'être apperçûë que vous la preniez pour Therese; car vous parliez bas, & elle étoit évanoüie.

L'INTENDANT.

Je suis outré quand je pense....

GUSMAND.

Qu'elle n'étoit qu'évanouie.

L'INTENDANT.

La perfide!

GUSMAND.

C'eſt avec cette perfide, que vous avez interêt de diſſimuler.

L'INTENDANT.

Quoi! toutes les careſſes qu'elle m'a faites pendant dix ans, ce n'étoit que pour avoir mon bien?

GUSMAND.

C'eſt ce qui vous autoriſoit à la careſſer auſſi pour avoir le ſien.

L'INTENDANT.

Une femme eſperer vivre plus long-tems que ſon mari! cela eſt bien dénaturé.

GUSMAND.

Qu'un mari ſouhaite vivre plus que ſa femme, cela eſt dans la nature, cela.

L'INTENDANT.

Avoir pour mon neveu un amour criminel!

GUSMAND.

Vous n'avez pour ſa niéce qu'une tendreſſe innocente.

L'INTENDANT.

Le Ciel la punira, & ceux qui souhaitent la mort des autres, meurent toûjours les premiers.

GUSMAND.

Sur ce pied-là, vous mourrez tous deux ensemble d'un coup fourré.

L'INTENDANT.

Enfin je dissimulerai, pour conserver la paix chez moi, & mon honneur dans le monde.

GUSMAND.

Fort bien; mais souvenez-vous de l'essentiel, c'est d'envoyer votre neveu aux Indes.

L'INTENDANT.

Aux Indes; oui, je n'épargnerai rien pour l'établir là.

GUSMAND.

C'a, commencez votre dissimulation par Madame la Comtesse: allez rire avec elle du tour qu'elle vous a joué, & plaisantez en à la barbe des gens, afin qu'ils n'en rient point à la vôtre.

L'INTENDANT.

C'est le parti que je vais prendre.

SCENE III.

GUSMAND, FROSINE.

FROSINE.

HE bien ! Gusmand.

GUSMAND.

Je l'ai amené à notre but... il dissimulera... j'ai bien eu de la peine à calmer ses transports.

FROSINE.

Les transports de ma Maîtresse sont encore plus violens : pour les adoucir elle s'est évanouie deux fois.

GUSMAND.

C'est la force du sexe, que d'avoir ces foiblesses à commandement ; car dans les grands accidens, quand l'attaque est trop forte, une femme se sauve dans l'évanouissement.

FROSINE.

Elle se retranche là contre les reflexions, & quand la force lui revient, ce sont des tirades d'injures contre son mari ; mais elle met le nom en blanc.

GUSMAND.

Finissons. Est-il temps de ménager l'entrevûë ?

FROSINE.

Oui. Voici la femme, fais venir le mari.

GUSMAND.

Je vais te l'amener.

SCENE IV.

FROSINE, LA VEUVE.

LA VEUVE.

OU es-tu-donc, Frosine ? Tu m'abandonnes dans ma colere, je suis outrée..., contre Madame la Comtesse.

FROSINE.

C'est-à-dire contre votre mari.

LA VEUVE.

Me tromper, me trahir ! Il souhaite ma mort, le cruel, le traître !

FROSINE.

Oui, c'est un traître que cette Madame la Comtesse ; mais votre mari merite aussi vous

votre colere, premierement parce qu'il est en vie, & de plus parcequ'il est infidele; mais de peur qu'il ne s'apperçoive que vous l'êtes aussi, feignez comme je vous ai dit, d'être ravie de le revoir.

LA VEUVE.

Je tremble de peur, qu'il ne me soupçonne; j'aurai peut-être dans mon trouble nommé Dorante innocemment.

FROSINE.

Innocemment, d'accord; mais enfin la vertu veut que vous changiez en un clin d'œil votre amour en estime; & dès que votre mari deviendra mort, vous rechangerez en un autre clin d'œil, votre estime en amour.

LA VEUVE.

Tes conseils sont si sages... je suivrai celui que tu m'as donné, d'envoyer ma niéce à cent lieues d'ici.

FROSINE.

Çà, allons embrasser votre Epoux, comme si de rien n'étoit.

LA VEUVE.

J'aurai bien de la peine à cacher mon ressentiment.

SCENE V.

FROSINE, LA VEUVE, GUS. L'INT.

FROSINE.

LE voici ; rappellez toute la tendreſſe que vous aviez le jour de vos nôces.

LA VEUVE.

Je friſſonne... mon ſang ſe glace.

FROSINE.

C'eſt la tendreſſe conjugale qui rentre.

L'INTENDANT *à Guſmand.*

Plus j'approche d'elle, plus mon indignation redouble.

GUSMAND *à l'Intendant.*

Contraignez-vous. Point de rancune ſur votre viſage.

FROSINE *à la Veuve.*

Courage, Madame.

GUSMAND *à l'Intendant.*

Faites un effort, Monſieur.

FROSINE.

Ferme.

GUSMAND.

Allons donc.

Ils s'apperçoivent l'un l'autre, & courent s'embrasser avec une grimace de joye outrée.

L'INTENDANT.

Je revois ma chere femme.

LA VEUVE.

Voilà mon cher mari.

Ils s'embrassent plusieurs fois, & se retournent tous deux de l'autre côté, pour reprendre haleine.

L'INTENDANT.

Aye.

LA VEUVE.

Ouf.

L'INTENDANT *se retourne vers sa femme avec une seconde grimace de joye.*

Ma joye est si grande que.... aye.

LA VEUVE.

Je suis si ravie que....ouf.

L'INTENDANT.

Qu'est-ce donc votre joye paroît troublée?

LA VEUVE.

Cela est vrai, il me vient des mouvemens

de colere... contre Madame la Comteſſe.., car enfin, en vous faiſant croire que j'étois morte, elle vous expoſoit à quelque ſaiſiſſement....

L'INTENDANT.

Elle ſe jouoit à me faire mourir.

LA VEUVE.

Dieu merci, vous avez bon viſage, vous paroiſſez avoir une ſanté.. je ſuis outrée.. contre Madame la Comteſſe.

L'INTENDANT.

Tout ceci n'a fait que redoubler ma tendreſſe.

LA VEUVE.

Je ſens auſſi que mon amour.... Hon que je haïs Madame la Comteſſe.

L'INTENDANT.

Enfin ceci eſt un renouvellement d'union.

LA VEUVE.

Oui, une eſpece de ſecond mariage.

GUSMAND.

Un mariage poſthume.

L'INTENDANT.

En renouvellant mon amour, je veux re-

nouveller auſſi les petites précautions, qui vous aſſurent mon bien après ma mort.

LA VEUVE.

Je ſouhaite que vous me ſurviviez, pour jouir du mien.

L'INTENDANT.

Afin de n'avoir plus autour de moi perſonne qui puiſſe eſperer ma ſucceſſion à votre préjudice, j'ai reſolu d'envoyer mon neveu aux Indes.

LA VEUVE *avec ſurpriſe & aigreur.*

Et moi je marie ma niece à cent lieues d'ici.

L'INTENDANT.

Vous me dites cela avec un peu d'aigreur! c'eſt innocemment que je vous parle d'éloigner mon neveu.

LA VEUVE.

Moi je n'entens point fineſſe en éloignant Thereſe.

SCENE VI.

GUSMAND, L'INT. LA SUIVANTE, LA VEUVE, FROSINE.

LA SUIVANTE.

VOici Madame la Comteſſe qui vient ſe réjouir, nous allons chanter & danſer toute la nuit, & ce n'eſt pas trop pour trois mariages, que je vois ſur le tapis. Proviſions de Nôces, comme vous voyez.

L'INTENDANT.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que ces trois mariages?

LA SUIVANTE.

Le vôtre premierement: car Madame la Comteſſe regarde cela comme un mariage tout neuf.

LA VEUVE.

Elle a raiſon.

L'INTENDANT.

Et les deux autres.

LA SUIVANTE.

Ne les ſçavez-vous pas? la plaiſanterie qu'on vous a faite, n'étoit-ce pas pour tirer

de votre bourse dequoi marier votre neveu en Gascogne? Et vous, Madame, vous avez bien compris, que l'argent qu'on vous demandoit, c'étoit pour marier votre niece en basse Normandie; comme vous n'avez rien voulu donner, Madame la Comtesse fait ces deux mariages à ses dépens.

LA VEUVE *bas à Frosine.*

Dorante en Gascogne!

FROSINE.

Faites bonne contenance, la vertu.

L'INTENDANT *à Gusmand.*

Therese en basse-Normandie!

GUSMAND.

Taisez-vous, Monsieur, la dissimulation.

SCENE VII.

L'INT. LA SUIVANTE, THERESE, LA COMTESSE, DORANTE, LA SUISSES. LA VEUVE, FROSINE.

LA COMTESSE.

JE viens prendre part à la joye que vous avez de vous revoir; prenez part aussi

aux deux mariages que je fais. Allons, réjouissons-nous.

On danse.

LA SUISSESSE.

Rien n'est si gay que la tristesse
Ou d'une fille, ou d'une niéce,
Qui, pour suivre un mari va quitter ses parens;
Son cœur sensible à la tendresse,
La fait pleurer, & rire en même temps.

LA SUIVANTE *à Therese.*

C'est grand dommage
D'envoyer aux Normands une fille si sage;
Car fille sage apparemment
Sera fidele en mariage,
Et femme si fidele avec mari Normand,
C'est grand dommage.

LA COMTESSE.

Suspendez vos chansons pour un moment. Je crois m'appercevoir qu'au lieu de vous réjoüir, ceci vous attriste, il y a quelque chose là, que je ne comprens point; quand je marie à mes dépens, un neveu qui vous déplaît, afin de l'éloigner de vous....

L'INTENDANT.

Eloignez-le, Madame, c'est ce que je souhaite.

LA COMTESSE.

Et quand je vous débaraſſe d'une niéce...

LA VEUVE.

Vous me faites plaiſir, Madame.

LA COMTESSE.

Votre niéce partira demain pour la baſſe-Normandie.

LA VEUVE.

J'y conſens, mais...

LA COMTESSE.

Et votre neveu pour la Gaſcogne...

L'INTENDANT.

C'eſt ce que je ſouhaite, mais....

LA COMTESSE.

Pourquoi donc êtes-vous fâchez tous deux de ce que je vous contente tous deux.

FROSINE.

Madame voudroit bien qu'on n'éloignât point.... ſa niece unique.

GUSMAND.

Monſieur voudroit bien voir toûjours auprès de lui ... ſon cher neveu.

LA COMTESSE.

Je ne croyois pas que vous les aimassiez tant ; votre tendresse pour eux me feroit venir une idée, ce seroit de les garder dans ma maison, & de les marier ensemble ; si vous y consentez.

GUSMAND *bas à l'Intendant.*

Ce mariage fera enrager votre femme, & Therese restera auprès de vous.

FROSINE *bas à la Veuve.*

Ce mariage punira votre mari, & vous verrez toûjours Dorante.

LA COMTESSE.

Vous hesitez encore à cette seconde proposition, cela me feroit soupçonner que....

LA VEUVE.

Point du tout, Madame.

L'INTENDANT.

Vous vous trompez.

LA COMTESSE.

Qui peut donc vous arrêter ?

LA VEUVE.

Madame, c'est qu'ayant destiné mon bien à un Epoux que j'aime....

L'INTENDANT.

Oüi, Madame, & je veux garder auſſi tout le mien à mon Epouſe.

LA COMTESSE.

Ah ! je ſuis ravie de m'être trompée dans mes ſoupçons ; puiſque je vois le ſeul point qui vous arrête, je ne vous demande rien pour eux, vous heriterez l'un de l'autre ; mais ils heriteront du dernier vivant, & vous leur aſſurerez tous vos biens.

DORANTE.

Madame, empêchez qu'on ne m'éloigne.

THERESE.

Monſieur ſouffririez-vous qu'on me marie en Province ?

L'INTENDANT.

Ce qui me détermine, c'eſt la peur de... de déplaire à ma femme.

LA VEUVE.

La crainte que j'ai de... de fâcher mon mari.

LA COMTESSE.

C'eſt donc un mariage fait, donnez-vous la main.

GUSMAND.

Un si joli mariage meriteroit un divertissement complet ; mais nous n'avons dans ce Château, ni Musiciens, ni Danseurs, & il nous est défendu d'en prendre en ville, contentez-vous donc d'une petite danse, que je vous donnerai tantôt. Nous allons la repeter en votre presence.

On danse.

LA SUIVANTE *à Thereſe.*

L'excès de votre enjoüement
Chagrine votre Amant.
L'excès de sa tendresse,
Vous blesse :
L'Himen va vous guérir, l'Himen en moins
d'un jour,
Sçait corriger l'excès d'enjoüement & d'amour.

LA SUISSESSE.

Quand un Galand bien fait, de bonne mine
Me conte fleurette, croit-on,
Que j'en sois chagrine ?
Non, non, non ; ma foi non :
Je voudrois même en quelque sorte
Recompenser son joli jargon ;
Mais ma vertu n'entend non plus raison,
Qu'un Suisse qui garde sa porte.

GUSMAND.

Puiſque nous manquons de Muſiciens, je vais chanter moi ſeul une eſpece d'Opera en racourci.

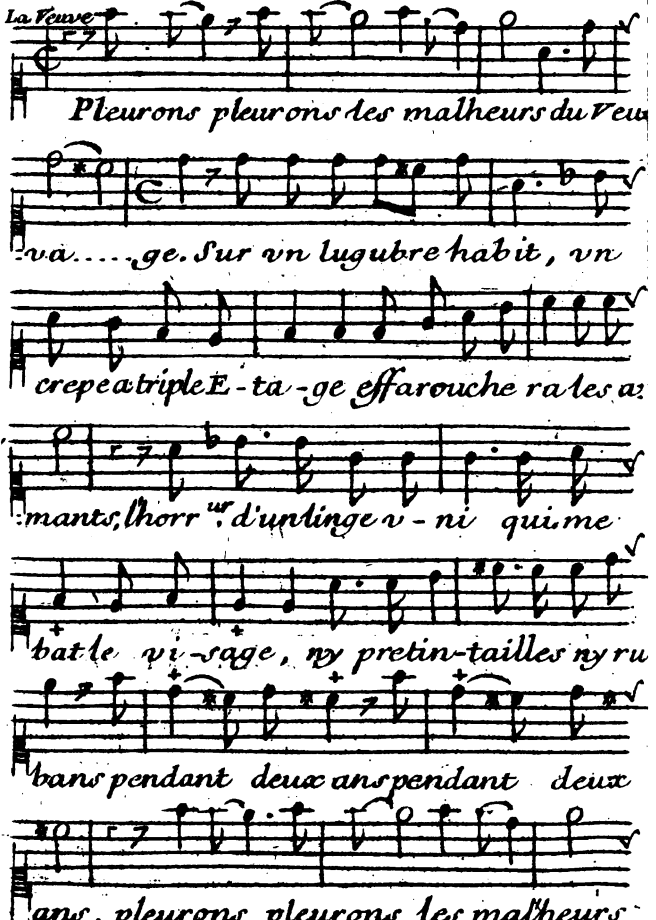
La la la la : Je vais chanter, La la la la,
Mon Opera, La la la.
Donnez-moi le ton. Je n'y ſuis pas.
Trop haut, trop bas,
Ha ! ha,
M'y voilà.
D'abord une ouverture,
La-, la, la, d'une beauté,
D'une gravité.
Chant naturel, d'aprés Nature.
La repriſe eſt d'un goût
Fantaſque & bizarre, Ta ri ta ri ta tou,
Voici la Piece, écoutez juſqu'au bout;
Une Ritournelle tendre,
Vous prépare au recit, que vous allez entendre.
La lire
La, La ri ta ri ta tire,
La li ta ra
Et cætera.
J'admire
La ſcience
De mes chœurs :
Et la magnificence
De mes clameurs,

Quelles horreurs?
Des fureurs.
Ce qui m'étonne,
C'eſt ma Chaconne:
Où puis-je prendre un feu ſi beau!
Ma paſſacaille eſt encore un morceau,
Hon, je m'égare
En Becare,
Rentrons vîte en Beomel, pour chanter mon Rondeau.
Duo, Trio, Sourdine, Echo,
Echo, Echo, Echo.
Pour ma Gigue elle n'eſt pas ſi belle,
Mais elle eſt nouvelle.
Voici le beau;
Mais il n'eſt pas nouveau,
C'eſt un tombeau.
Je deſcends aux Enfers,
De là je monte aux Cieux, & parcourant les airs,
Je dors; & mon ſommeil eſt un enchantement.
Je fais le tout en badinant;
Mais la ſaillie,
Et l'effort d'un grand Genie,
C'eſt mon petit Menuet, & ma Loure,
Loure,
Et mon Rigaudon,
Diguedon.
Dans mes Chanſonnettes,
De tendres Sornettes

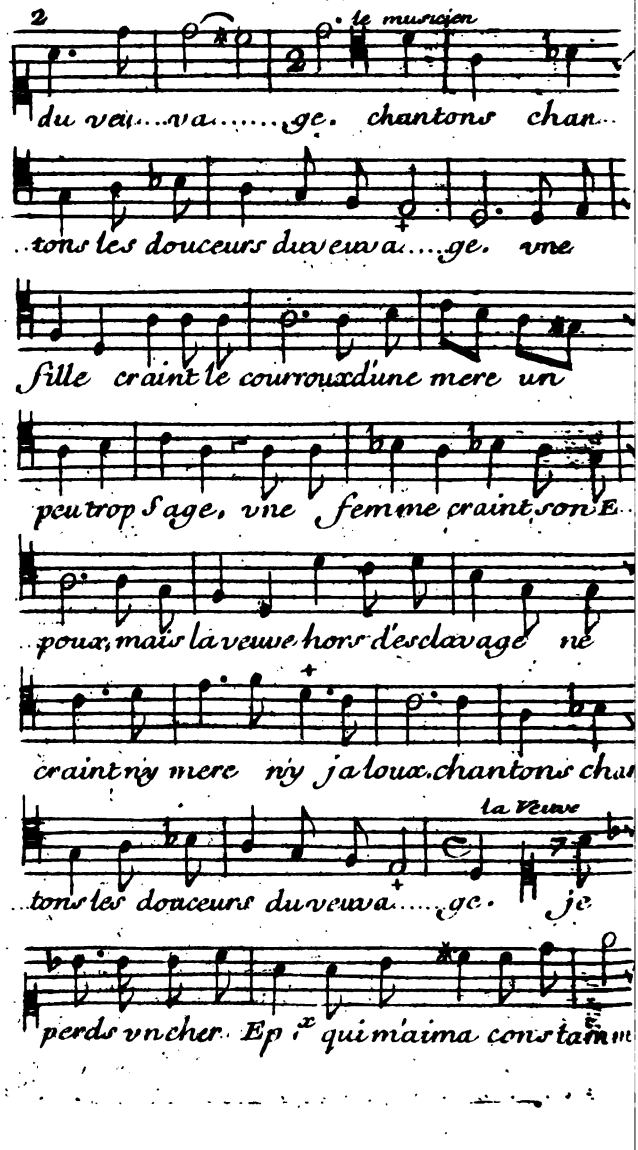
Charment les grands cœurs.
On y voit des chaînes si belles,
Des nouvelles ardeurs,
Et des ardeurs nouvelles.
J'ai mis par tout des Coulez, Murmurez,
Des Regnez,
Courez, Volez,
Des Triomphes, Victoires, & gloires immortelles:
Que vous dirai-je enfin; Tous les traits les plus
beaux,
Des Opera nouveaux.

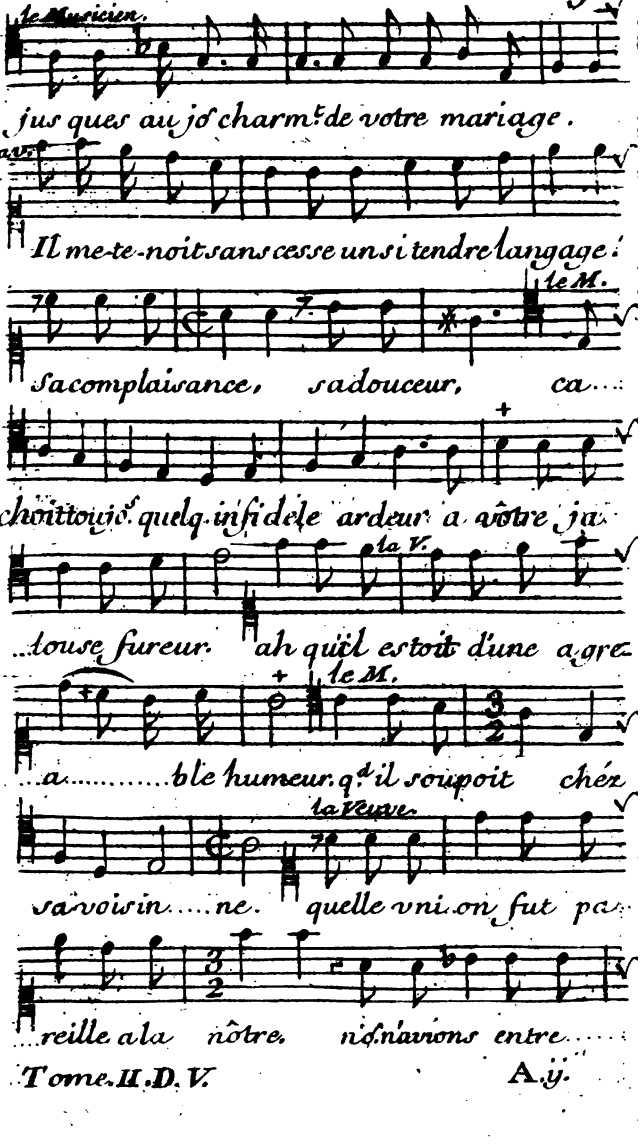
LE DOUBLE VEUVAGE.

La Veuve et vn Musicien.



LE DOUBLE.


le musicien
la Veuve
du veu...va.....ge. chantons chan...
...tons les douceurs du veuva....ge. vne
fille craint le courroux d'une mere un
peu trop Sage, vne femme craint son E...
...poux, mais la veuve hors d'esclavage ne
craint ny mere ny jaloux. chantons chan
...tons les douceurs du veuva.....ge. je
perds vn cher Ep.x qui m'aima constam


le Musicien.
jus ques au jo charm.t de votre mariage.
la v.
Il me te noit sans cesse un si tendre langage:
le M.
sa complaisance, sa douceur, ca...
choit tou jo quelq. infidele ardeur a vôtre ja...
la V.
...louse fureur. ah qüel estoit d'une agre...
le M.
...a.....ble humeur. q.d il soupoit chéz
la veuve.
sa voisin.....ne. quelle vni.on fut pa...
...reille a la nôtre. n.s n'avions entre.....

le musicien.

Nous q.e le oüy et le non. mais q.d vo. disiés

la V.

l'un, il di soit toujours l'autre. Il é=

Le musicien.

=toit bien faisant, en ville li..be.ral..

La Veuve. le Musicien.

Et de tous les maris, enfin le plus bru=

la Veuve.

..tal! que de vertus il avoit en par:::

Le Musicien.

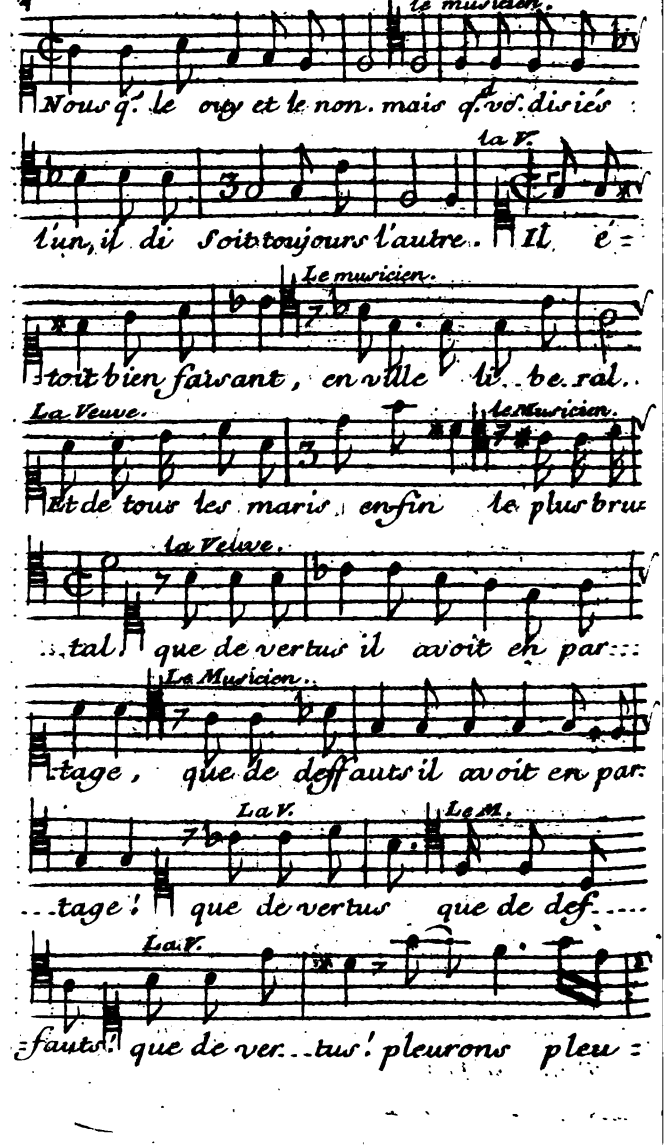
=tage, que de deffauts il avoit en par=

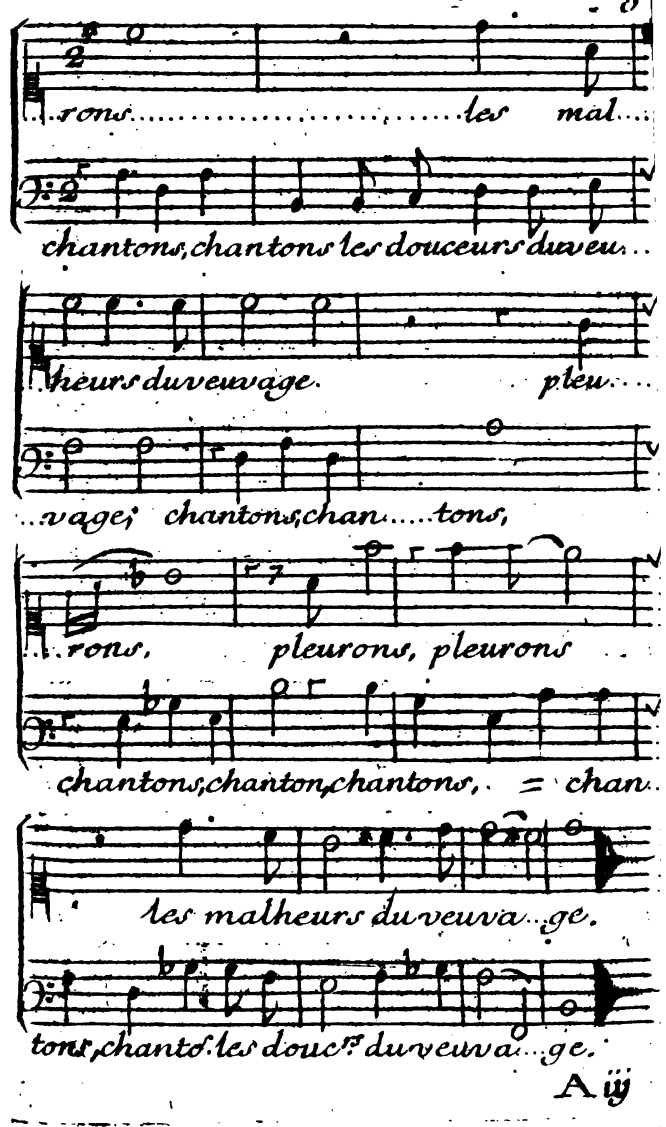
La V. Le M.

...tage! que de vertus que de def....

La V.

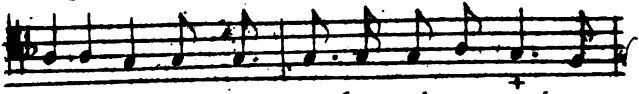
=fauts! que de ver...tus! pleurons pleu=



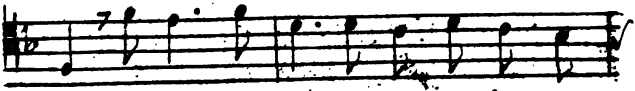

rons les mal
chantons, chantons les douceurs du veu
heurs du veuvage pleu
vage; chantons, chan tons,
rons, pleurons, pleurons
chantons, chantons, chantons, = chan
les malheurs du veuva ge.
tons, chantons les douceurs du veuva ge.

Le Suisse

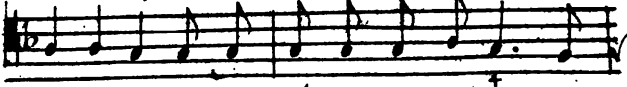
Chagrin chagrin contre ta noir vi.....



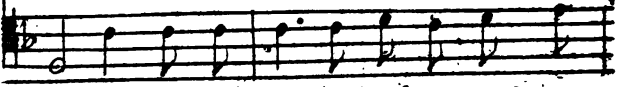
...sage, moy scavoir prendre un joyeux trinque..



...ment: poire un pti..coup po.un pti.chagri.....



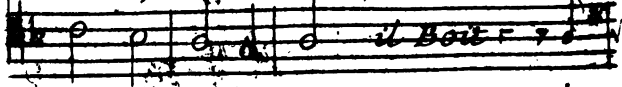
...nage, po.un pu g.d poire pu..grande....



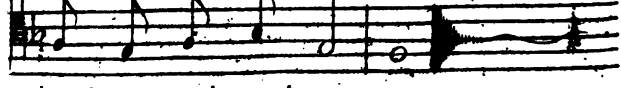
...m.t mais q.d chez nou mon femme fait ta

page. en ar....ra..geant à..va..lir....

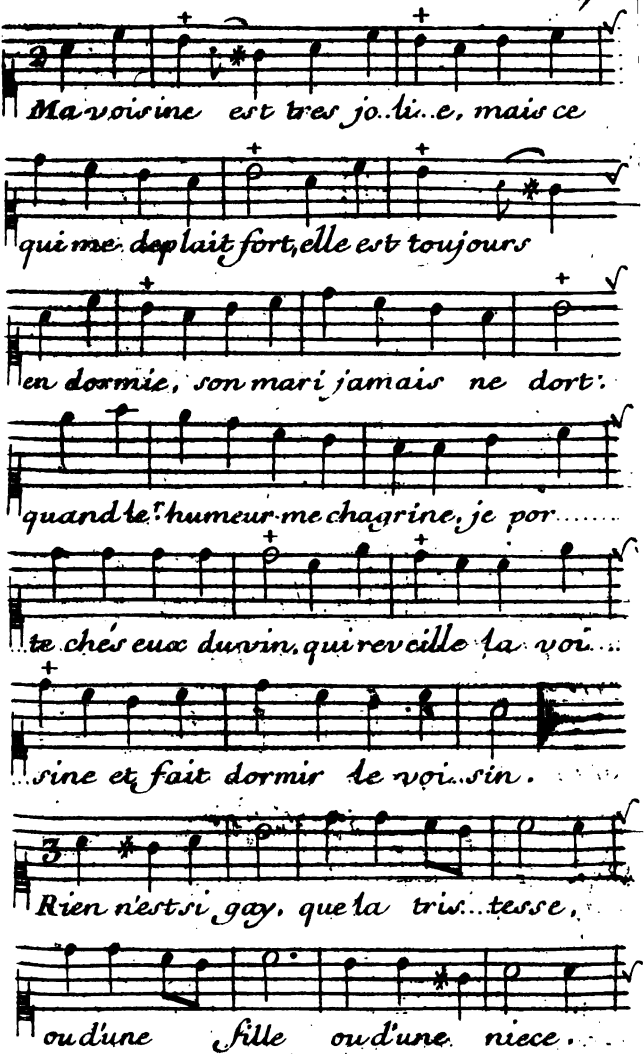
il Boit

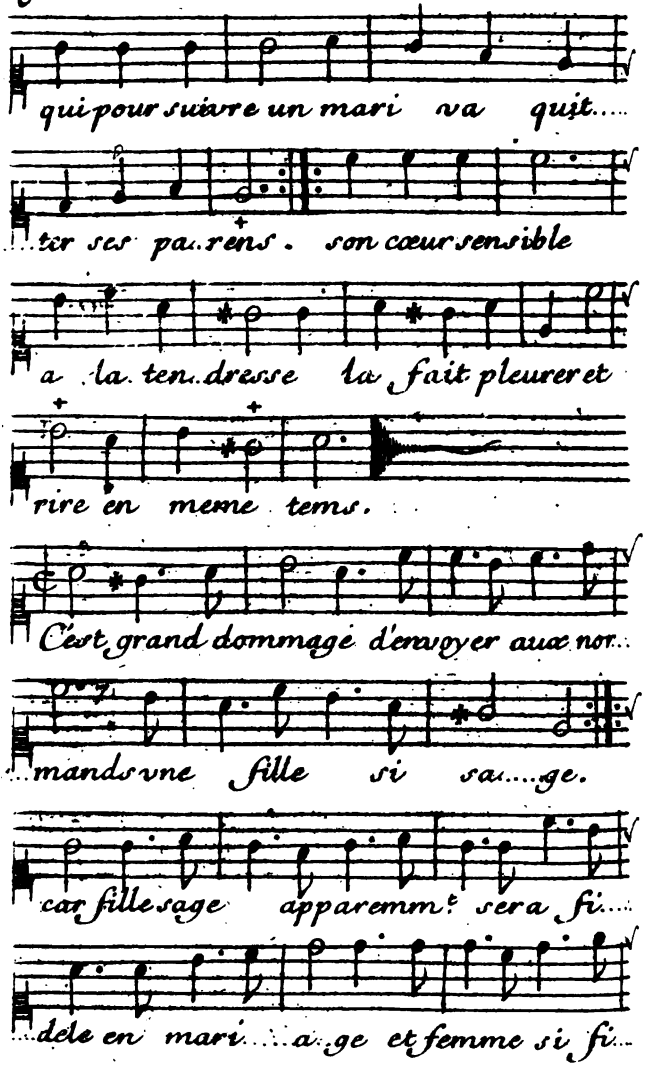


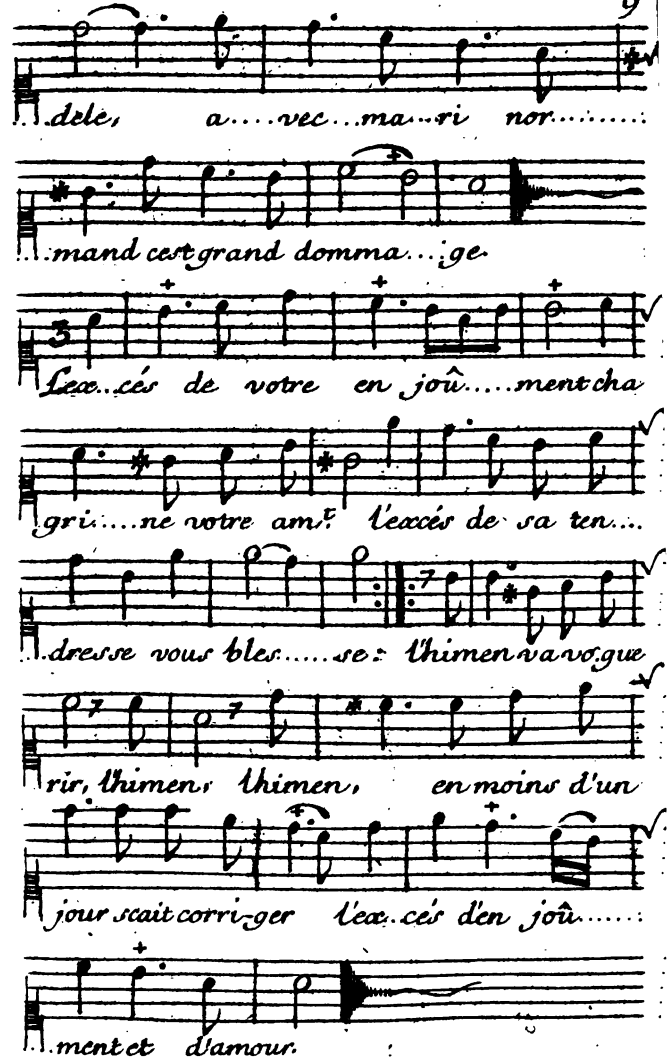
...tout a...va..lir...tout: moy



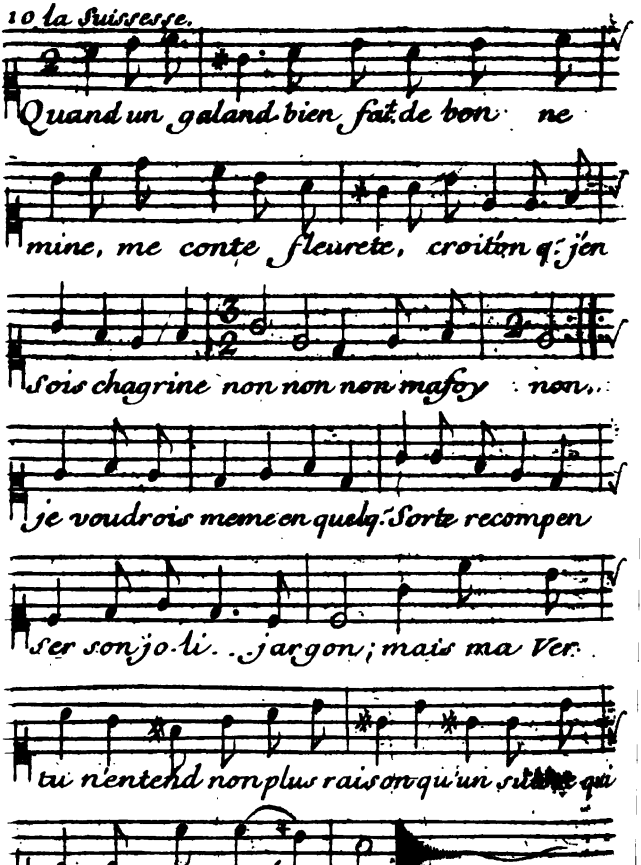
craindre point sa.ra....ge.


2
Ma voisine est tres jo..li..e, mais ce
qui me deplait fort, elle est toujours
en dormie, son mari jamais ne dort:
quand le. humeur me chagrine, je por.....
..te chés eux du vin, qui reveille la voi...
...sine et fait dormir le voi..sin.
3
Rien n'est si gay, que la tris...tesse,
ou d'une fille ou d'une niece.

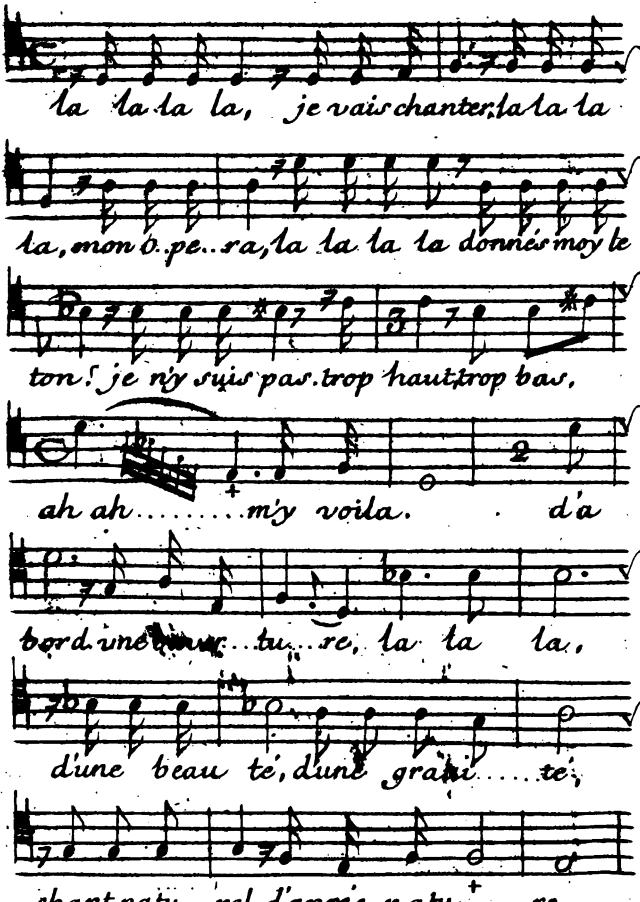

qui pour suivre un mari va quit....
...tir ses pa..rens. son cœur sensible
a la ten..dresse la fait pleurer et
rire en meme tems.
C'est grand dommage d'envoyer aux nor...
...mands vne fille si sa....ge.
car fille sage apparemm.t sera fi....
...dele en mari....a..ge et femme si fi...

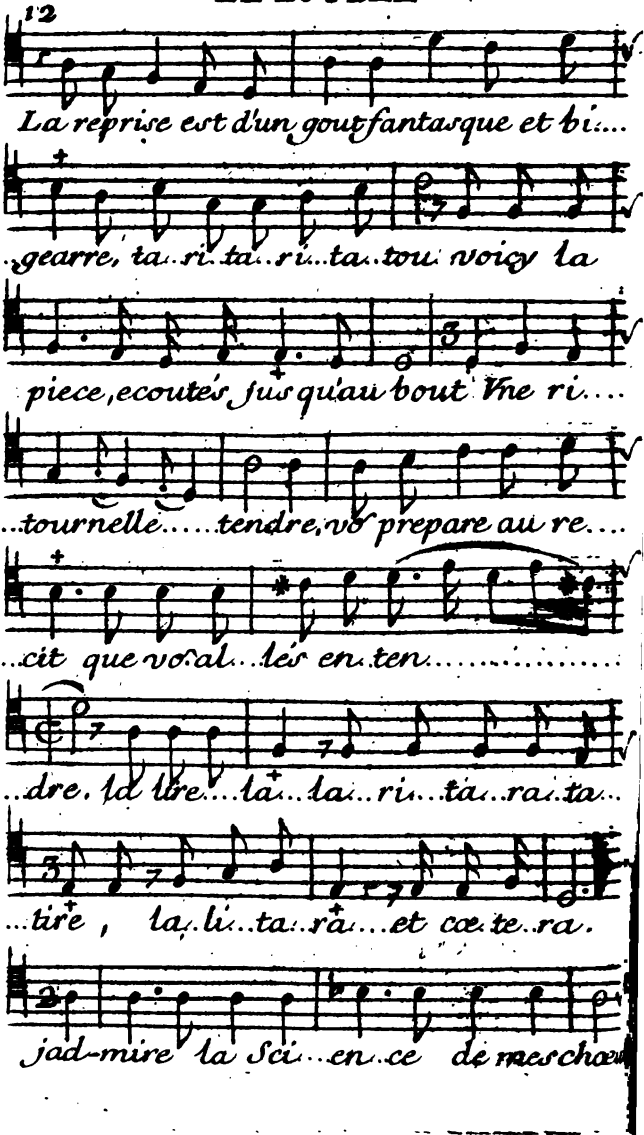

dele, a....vec...ma...ri nor.....
mand cest grand domma...ge.
Lex..cés de votre en joû.....ment cha
gri.....ne votre am.t l'excés de sa ten....
dresse vous bles.....se: l'himen va vo.gue
rir, l'himen, l'himen, en moins d'un
jour scait corri-ger l'ex..cés d'en joû.....
ment et d'amour.

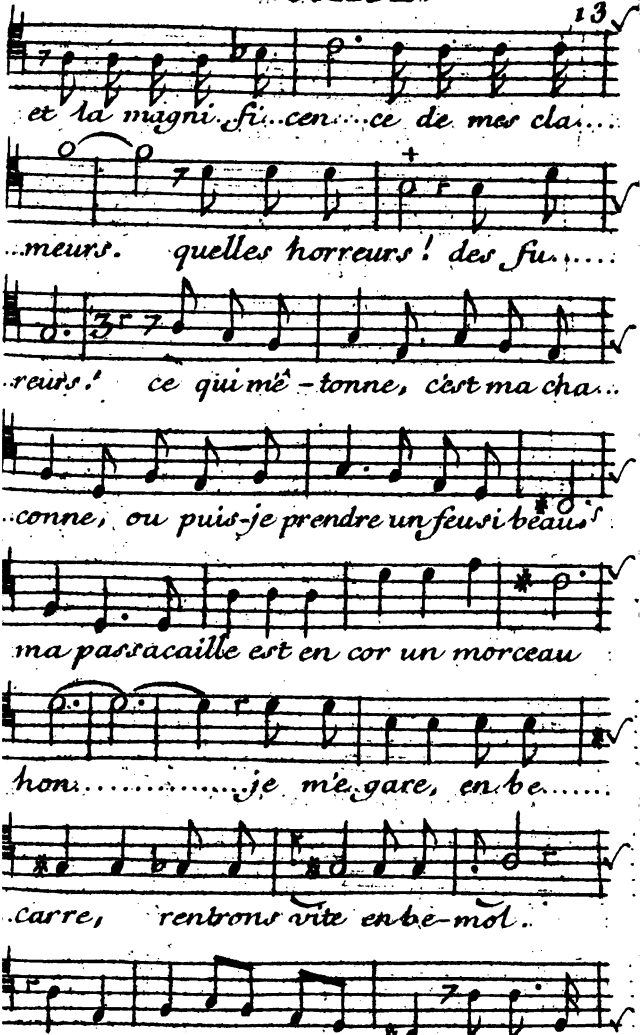
10 la Suisseresse.

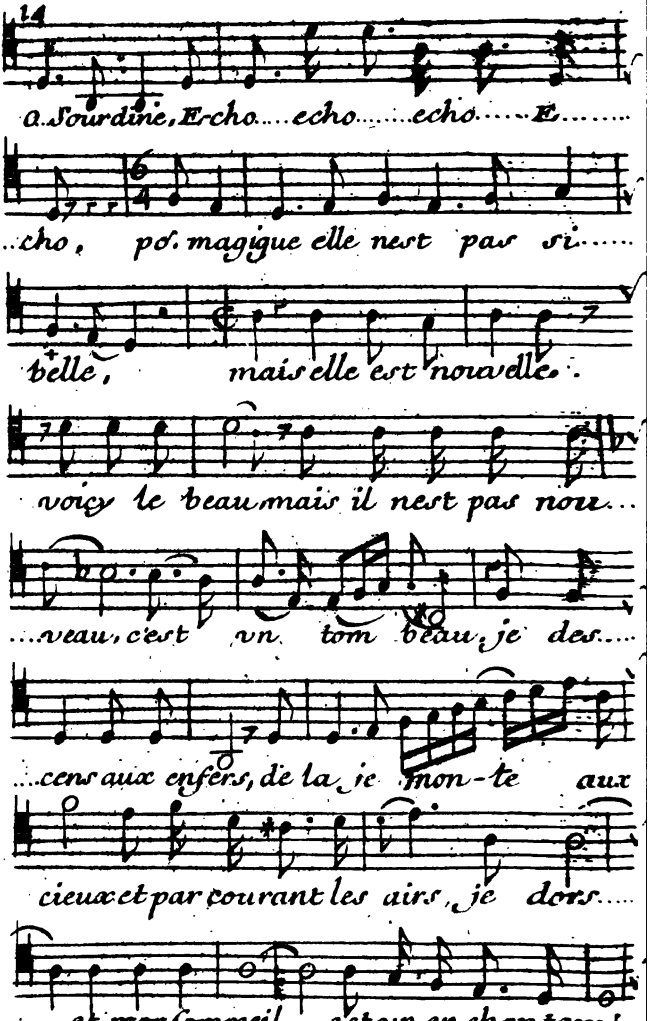


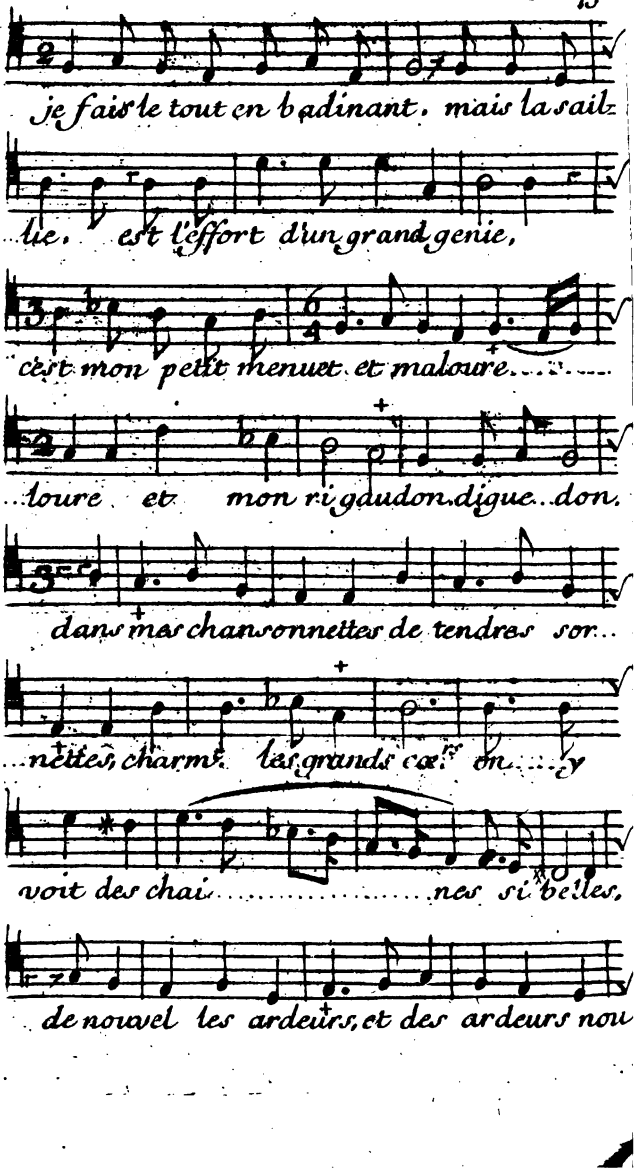
Opera.

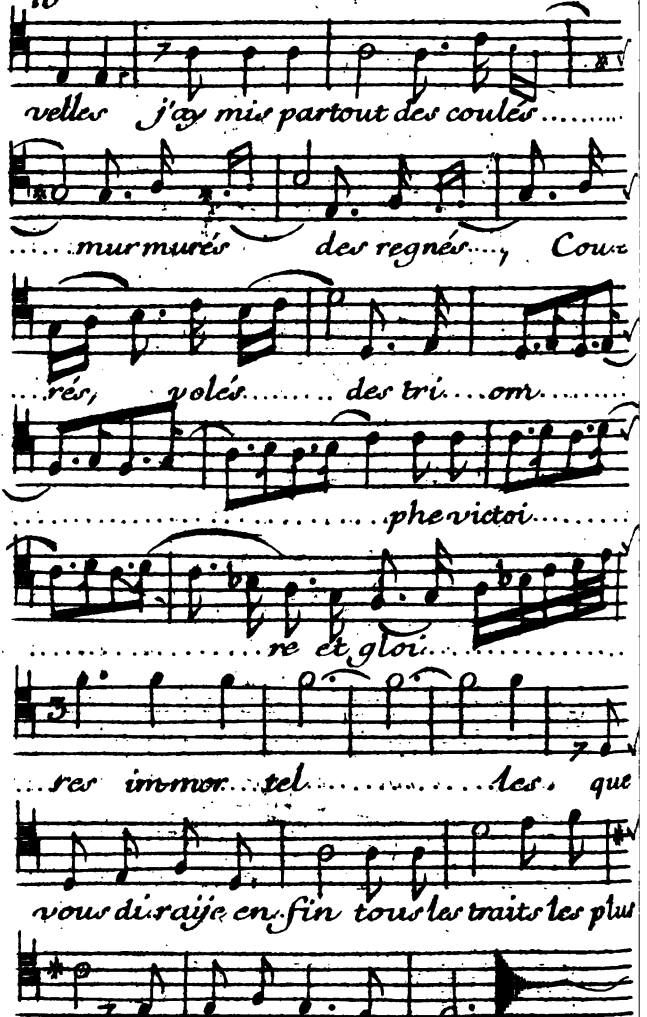

la la la la, je vais chanter la la la
la, mon o.pe..ra, la la la la donnés moy le
ton! je n'y suis pas trop haut trop bas,
ah ah.....m'y voila. d'a
bord une beau...tu...re, la la la,
d'une beau té, d'une grand...té,
chant natu....rel d'après natu re.


La reprise est d'un gout fantasque et bi....
...gearre, ta..ri..ta..ri..ta..tou voicy la
piece, ecoutés jusqu'au bout vne ri....
...tournelle.....tendre, vo prepare au re....
...cit que vo al..lés en ten.....
...dre. la lire...la..la..ri..ta..ra..ta..
...tire, la..li..ta..ra...et cœ te..ra.
jad-mire la Sci..en ce de mes choe


et la magni fi...cen...ce de mes cla...
...meurs. quelles horreurs ! des fu.....
reurs ! ce qui mé-tonne, c'est ma cha...
conne, ou puis-je prendre un feu si beau
ma passacaille est en cor un morceau
bon.....je m'égare, en be.....
carre, rentrons vite en be-mol..
pour chanter mon rondeau, du-o, tri...


14
O Sourdine, Echo.... echo..... echo..... E.....
...cho, po. magigue elle nest pas si.....
belle, mais elle est nouvelle.
voicy le beau mais il nest pas nou...
...veau, c'est vn tom beau, je des....
...cens aux enfers, de la je mon-te aux
cieux et par courant les airs, je dors....
.....et mon sommeil.....est vn en chantem!


je fais le tout en badinant. mais la sail-
lie. est l'effort d'un grand genie,
c'est mon petit menuet et malloure
loure et mon rigaudon digue don.
dans mes chansonnettes de tendres sou-
nettes, charme les grands cœurs on
voit des chai nes si belles,
de nouvel les ardeurs, et des ardeurs nou



Gravé par Denise Vincent.

LE FAUX HONNÊTE-HOMME,

COMEDIE EN TROIS ACTES,

Repreſentée pour la premiere fois le 24 Fevrier 1703.

ACTEURS.

ARISTE.

LA VEUVE.

FROSINE, Suivante de la Veuve.

ANGELIQUE, Fille de la Veuve.

LE CAPITAINE.

LA MARQUISE, mere de Valere.

JASMIN, Valet de la Marquise.

VALERE, Amant d'Angelique.

FLAMAND, Valet d'Ariste.

LE FAUX HONNÊTE-HOMME, COMEDIE.

ACTE I.

SCENE I.

LA VEUVE, FROSINE.

LA VEUVE.

OUi Frosine, oui, Mr. Ariste est un vrai homme d'honneur.

FROSINE.

Je conviens que feu votre mary s'en étoit coeffé un peu avant sa mort; mais ce n'est pas là une preuve pour moi; je vous demande quelqu'autre preuve convainquante.

LA VEUVE.

Frosine.

FROSINE.

Hé bien, la preuve ?

LA VEUVE.

Cet homme-là est le plus homme d'honneur.

FROSINE.

Cette repetition prouve quelque chose, car elle prouve que vous en êtes entêtée ; mais je voudrois que vous me racontassiez quelque belle action de lui qui me prouvât....

LA VEUVE.

Ah, c'est ce qui s'appelle un vrai homme d'honneur.

FROSINE.

Redites-le moi encore une fois, & je n'en croirai rien.

LA VEUVE.

Je suis bien-heureuse que feu mon mari ait choisi Mr. Ariste, pour lui laisser tout son bien préferablement à ce Capitaine qui n'est point honnête homme lui.

FROSINE.

Ce Capitaine n'est point honnête homme : pourquoi dites-vous cela ?

LA VEUVE.

Parce qu'il n'eſt point honnête homme.

FROSINE.

Sçavez-vous de lui quelque mauvaiſe action ?

LA VEUVE.

Il n'eſt point honnête homme, dis-je.

FROSINE.

C'eſt ce qu'il faut prouver.

LA VEUVE.

J'ai toûjours eu pour lui une antipatie, une averſion.

FROSINE.

Votre averſion pour le Capitaine prouve parfaitement que vous ne l'aimez pas, & cette preuve me fait deviner l'autre : oui, je devine que vous ſentez pour Mr. Ariſte... je devine enfin.

LA VEUVE.

Je ne me deffens point d'avoir pour lui de l'eſtime & de la veneration.

FROSINE.

Oui, de la veneration tendre & paſſionnée.

LA VEUVE.

Non, Frosine, je n'aime en lui que sa vertu.

FROSINE.

Combien de femmes croyent n'aimer que la vertu ; & c'est le vertueux qu'elles aiment.

LA VEUVE.

J'aime sa sincerité, son désintéressement, sa probité.

FROSINE.

Oui, sa probité a le tein vermeil, les yeux vifs.

LA VEUVE.

Cela ne m'a jamais frappée.

FROSINE.

Sa probité est bien bâtie, bien sur ses jambes : je ne m'étonne plus que vous n'ayez en lui une confiance aveugle, l'amour joint à votre opiniâtreté naturelle, ô que cela va faire un bel entêtement.

LA VEUVE.

Personne n'est moins opiniâtre que moi j'écoute tout ce qu'on me veut dire.

FROSINE.

Cela est vrai. Vous n'êtes pas de ces opi-

niâtres qui s'emportent quand on les contredit, vous écoutez les sentimens des autres, avec une patience, une douceur: vous dites le vôtre avec une modestie...mais l'opinion va toûjours son train.

LA VEUVE.

Oh! c'est toi qui est une opiniâtre; car comment peux-tu connoître Mr. Ariste, toi qui n'es ici que depuis huit jours, ni ma niéce non plus?

FROSINE.

Votre niéce & moi nous n'en parlons que pour votre bien: nous sommes au desespoir que votre mari soit mort éloigné de vous dans un voyage; s'il étoit mort ici, nous aurions pû nous faire laisser cette succession-là, & nous en aurions mieux usé avec vous, que Mr. Ariste n'en usera; nous n'aurions gardé qu'un petit bien honnête, pour nous marier honnêtement.

LA VEUVE.

Ma niéce n'a nulle envie d'être mariée; & ce matin encore elle m'a dit les plus belles morales du monde sur son inclination pour la retraite.

FROSINE.

Elle me rebat auſſi les oreilles de ces morales ; mais comme je n'enviſage point ſa retraite avec les yeux d'une tante qui veut ſe marier, je crois tout le contraire de ce qu'elle me dit.

LA VEUVE.

La voilà qui deſcend : tu vas entendre ce qu'elle me va dire elle-même.

SCENE II.

LA VEUVE, FROSINE. ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

JE vous avois dit, ma tante, que je ne partirois pas ſi-tôt ; mais j'ai peine à reſter long-temps en même logis avec un homme qui emporte toute une ſucceſſion que je pouvois eſperer legitimement : j'avoue que Mr. Ariſte me fait peine à voir ici, ſouffrez que je me retire.

LA VEUVE.

Hé bien, Froſine, tu vois l'impatience qu'elle a de quitter le monde : j'admire ſa vertu.

vertu. Oui ma chere niéce, vous partirez dès aujourd'hui.

ANGELIQUE.

J'ai bien du chagrin de vous quitter.

LA VEUVE.

La joie, que vous avez de tout quitter, eſt très-louable. Que vous êtes heureuſe, ma niéce, de vous trouver juſtement d'inclination à mépriſer le monde n'ayant pas de bien pour vous y établir ! cela eſt heureux.

ANGELIQUE.

Oui, ma tante.

LA VEUVE.

Quand on n'a pas le moyen de ſe marier, haïr naturellement le mariage, cela eſt heureux!

ANGELIQUE.

Oui, ma tante.

LA VEUVE.

Eſtre née avec une antipatie pour les engagemens de cœur; toutes les femmes de notre famille ſont inſenſibles.

FROSINE.

Vous n'êtes pas de votre famille.

LA VEUVE.

C'a il faut que j'entre pour un moment dans l'appartement de la Marquiſe. Elle me demande Mr. Ariſte pour être arbitre dans une affaire : Je ne ſuis pas la ſeule qui aye toute confiance en lui. L'affaire qu'elle termine aujourd'hui, c'eſt qu'elle marie ſon fils.

FROSINE.

Elle marie Valere.

LA VEUVE.

Je crois qu'oui. Je vais voir un peu cela.

SCENE III.

FROSINE, ANGELIQUE.

FROSINE *à part.*

COmme cette nouvelle l'a étourdie : elle aime Valere, ou je ſuis bien trompée, faiſons-lui avouer la choſe. *haut.* Enfin Mademoiſelle, voilà Mr. Ariſte heritier unique de votre oncle, vous n'avez plus

nulle eſperance, rien ne vous retient plus à Paris, graces au Ciel : Sçavez-vous que ce dernier malheur eſt une eſpece de bonheur pour vous & moi qui voulons haïr le monde ? Il y a ſi long-temps que nous nous exhortions l'une l'autre à mépriſer les établiſſemens mondains. Oh nous n'en pouvons plus eſperer, Dieu merci : je vous aſſure que j'en ſuis bien aiſe ; c'eſt-à-dire, je tâche de n'être pas fâchée, parce qu'il faut bien faire comme ſi... j'en ſuis bien aiſe. Enfin... & vous Mademoiſelle?

ANGELIQUE.

Tu ſçais que j'ai pris mon parti là-deſſus il y a long-temps.

FROSINE.

Oh qu'oui, nous avons toûjours regardé le mariage comme un malheur : je vous felicite de n'avoir pas le moyen de vous rendre malheureuſe.

ANGELIQUE.

Nos reſolutions ſont priſes, n'en parlons plus.

FROSINE.

Il eſt bon d'en parler, car nos reſolutions

ſont foibles, & quand ce n'eſt qu'à force de raiſonnemens forts qu'une femme a de la force, il faut qu'elle parle ſans ceſſe pour ſe fortifier le cœur.

ANGELIQUE.

Je te l'ai avoué cent fois, je n'ai pris le parti de la retraite que par raiſon; mais après tout en faut-il tant pour quitter Paris?

FROSINE.

Non vraiment: que feriez-vous à Paris; vous n'avez ni vanité, ni coqueterie; vous n'êtes ni joüeuſe, ni Muſicienne; vous ne ferez jamais ni ſolliciteuſe de Juges, ni marieuſe du quartier: & pour conter des nouvelles, babiller, & médire un peu, vous aurez cela en retraite tout comme en plein monde.

ANGELIQUE.

J'y trouverai la tranquillité de l'eſprit.

FROSINE.

Oüi, on a l'eſprit tranquille, quand on ne ſouhaitte, & qu'on ne regrette rien. Que pourrez-vous regretter? Quoi! quelque bonne amie que vous laiſſez ici, vous en ferez quelqu'autre là bas; Perdre l'ami-

tié d'une femme, & gagner celle d'un autre, ce n'eſt rien perdre, ni rien gagner. A l'égard des hommes peut-on regretter leur ſocieté ? les vieillards ſont ennuyeux, les hommes raiſonnables ne rejoüiſſent guéres, pour les jeunes gens je ne vous en parle point, car vous les haïſſez.

ANGELIQUE.

Tu es bien en train de dire des niaiſeries.

FROSINE.

A propos de haïr les jeunes gens, il me vient une penſée. Valere eſt un jeune homme, comme vous ſçavez, n'eſt-ce point pour éviter le chagrin de le voir, que vous précipitez votre départ ?

ANGELIQUE.

Quel raiſonnement !

FROSINE.

Il eſt prudent votre départ ; car un jeune homme, & une fille aimable qui logent ſous un même toit ſont aſſez malheureux quelquefois pour ſe rencontrer.

ANGELIQUE.

J'avoue que j'ai trouvé quelque merite à Valere ; mais depuis que nous ſommes ici je ne l'ai vû que trois ou quatre fois ; il

ne peut pas avoir fait grande impreſſion ſur mon eſprit.

FROSINE.

Ces petits viſages-là s'impriment quelquefois en un clin d'œil. Moi, qui vous parle je n'ai quaſi pas vû un certain Valet de chambre de Mr. Ariſte, qu'on nomme Flaman. Hé bien j'ai toutes les peines du monde à effacer l'impreſſion que ce maraut-là a fait dans ma cervelle.

ANGELIQUE.

Tu es folle avec tes idées.

FROSINE.

Vous faites la ſage, vous avez ces mêmes idées, vous tâchez de les laiſſer à Paris ces idées-là; mais je crains qu'elles n'aillent vous attendre là bas dans votre ſolitude.

ANGELIQUE.

Froſine, qui eſt-ce qui aborde là, ma tante?

FROSINE.

Ah! c'eſt notre Capitaine de Vaiſſeau, c'eſt mon meilleur ami, eſt-ce que vous ne l'avez jamais vu?

ANGELIQUE.

Non.

FROSINE.

Je l'ai vû, moi, vingt fois ici, quand vous m'y envoyez ; j'ai été sa confidente.

ANGELIQUE.

Ariste & lui ne se connoissent-ils point?

FROSINE.

Non vraiment, ce Capitaine de Vaisseau a toûjours été sur mer depuis qu'Ariste s'est introduit dans cette maison-ci. Quelle difference de ces deux amis de votre oncle? Ariste est doucereux, fade; celui-ci est brusque, piquant, des manieres grossieres, il paroît même un peu dur, mais dans le fond c'est la meilleure ame... ô c'est le plus aimable brutal que j'aie jamais connu.

ANGELIQUE.

Ma tante l'amene ici, restons : comme il a vu mourir mon oncle, il nous apprendra peut-être quelque circonstance que nous ne sçavons pas.

mais il avoit disposé de tout en faveur de son autre ami ; là de cet homme d'honneur qui s'étoit emparé de lui en mon absence, & qui s'emparera de vous à mon préjudice.

LA VEUVE.

Tout ce que mon mari a fait, est bien fait, il avoit du discernement, & je ne suis point fâchée qu'il ait eu de la confiance en Mr. Ariste. Oserois-je vous demander entre les mains de qui on a mis le Testament ?

LE CAPITAINE.

Entre mes mains, Madame.

LA VEUVE.

Quoi, Monsieur, c'est vous ?

LE CAPITAINE.

Tout ce que votre mari a fait, n'est-il pas bien fait ?

LA VEUVE.

Assurément, Monsieur, & je suis très-persuadée que vous ne me ferez point de tort, vous êtes si honnête homme, vous avez le cœur si bon.

LE CAPITAINE.

Pas autrement bon, je suis un peu rancu-

niér, & l'air marin m'a rendu l'ame feroce.

LA VEUVE.

Les marins ſont gens d'honneur.

LE CAPITAINE.

Oui à preſent mais je ſuis de la vieille mer. Cependant je ſuis chargé d'un dépot, pour le remettre entre les mains de Mr. Ariſte, je ferai mon devoir, je ſouhaite qu'il faſſe le ſien. On dit qu'il eſt logé ici, je vais me faire conduire à ſa chambre.

LA VEUVE.

Je vous y accompagnerai.

LE CAPITAINE.

Non, Madame.

LA VEUVE.

Monſieur.

LE CAPITAINE.

Non, vous dis-je, je veux lui parler ſeul, pour ſonder le gué, & tater un peu ſa probité. Car je me défie de ceux qui moraliſent à tout venans, & prennent à toute main.

LA VEUVE.

Je vous laiſſe aller. Vous voyez, ma niéce, qu'il n'eſt point queſtion de vous dans

tout cela, je vais ſonger à vous faire partir dès demain matin.

SCENE V.

FROSINE, ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

FRoſine, comme j'ai vû la Marquiſe une fois ou deux chez ma tante, je croi que la bienſeance veut que je la voye avant de partir.

FROSINE.

Sans doute, vous ne ſçauriez vous diſpenſer de voir la mere, car le fils eſt avec elle.

ANGELIQUE.

Non, Froſine, je ne la verrai point.

FROSINE.

C'eſt encore mieux fait. La Marquiſe eſt une réjouie, une folle qui n'aime qu'à rire, une babillarde qui ne vous parleroit que du plaiſir qu'elle a de marier ſon fils... Vous ne devez plus penſer qu'à partir. Je veux pourtant tâcher de travailler pour vous, & je vais m'éclaircir avec le Capitaine d'une

pensée, qui me roule dans la tête depuis hier.

ANGELIQUE *seule.*

Frosine s'est apperçuë de ma passion, Valere s'en appercevroit encore plûtôt, je ne dois point le voir. La Marquise sort, elle est seule; prenons ce moment pour lui dire adieu.

SCENE VI.

LA MARQUISE, JASMIN, ANGELIQUE.

LA MARQUISE.

VOyons ta liste, Jasmin, voyons ta liste. Où dois-je aller en sortant d'ici? Combien ai-je de parties faites pour aujourd'hui.

JASMIN.

Madame la Comtesse vous attend à cinq heures.

LA MARQUISE.

J'irai.

JASMIN.

Il y a concert au Marais à cinq heures aussi.

LA MARQUISE.

J'irai, j'irai.

JASMIN.

On joue dans l'Isle à cinq heures aussi.

LA MARQUISE.

J'irai, j'irai.

JASMIN.

Mais, Madame, vous ne pouvez pas aller par-tout là tout à la fois.

LA MARQUISE.

Je ferai aujourd'hui de toutes les parties de plaisir; je me sens d'une joye, d'une gayeté..... *Appercevant Angelique elle prend tout à coup un air affligé.* Ha! Mademoiselle, je ne vous voyois pas là, je suis bien affligée d'une nouvelle qui m'est revenuë. On dit que feu votre oncle ne vous a rien laissé en mourant; la triste mort que cette mort-là!

ANGELIQUE.

Madame.

LA MARQUISE.

Pour vous en consoler aisément, imaginez-vous que vous êtes de mon humeur.

J'ai l'art de me rejouir de ce qui afflige les autres, Par exemple: un mari eſt plus qu'un oncle, je me ſuis pourtant conſolée d'être veuve; il n'y a que maniere d'enviſager les choſes. Le veuvage eſt un ſujet de triſteſſe, quand on y voit un mari perdu; voyez-y la liberté trouvée, ſujet de joye.

ANGELIQUE.

J'allois prendre congé de vous, Madame; je pars aujourd'hui.

LA MARQUISE.

Pourquoi donc nous quitter? je voulois faire amitié avec vous. Votre phiſionomie m'a reveillé l'idée de feue votre mere que j'eſtimois fort; car elle étoit toute de mon humeur, n'aimant qu'à ſe réjouir, ne prenant part aux chagrins de perſonne, pas même aux ſiens propres; la brave femme que c'étoit! elle n'avoit point de tête, point de conduite, car elle a mangé tout ſon bien & le vôtre: avec cela elle ne laiſſoit pas d'avoir une eſpece d'économie; elle ſçavoit ménager le temps pour les plaiſirs, elle les arrangeoit ſi juſtes & ſi ſerrez, qu'elle ne laiſſoit pas un moment de vuide pour les occupations chagrinantes; pas un

moment pour ſes affaires, ni pour ſon mari

ANGELIQUE.

Vous alliez ſortir, Madame?

LA MARQUISE.

Oui, j'allois me déſennuyer en Ville, pendant que Mr. Ariſte terminera une affaire importante que j'ai. C'eſt que je marie mon fils. Où eſt-il donc, Valere? je croiois qu'il me ſuivoit. Ah le voici.

SCENE VII.

ANGELIQUE, LA MARQUISE, VALERE.

ANGELIQUE.

JE vous empêche de ſortir, Madame?

LA MARQUISE.

Regardez-le un peu, Mademoiſelle. A-t'on jamais été ſi triſte, un jour de nôces, quand il ſeroit au lendemain? Qu'eſt-ce donc, mon fils, pourquoi ce chagrin? Eſt-ce parce que la mariée ſera laide?

VALERE.

Dès qu'elle vous convient, elle doit me convenir.

convenir. Mais Madame ; vous ne m'avez averti qu'hier de ce mariage, vous voulez le terminer aujourd'hui ; cela eſt un peu precipité.

LA MARQUISE.

Je le marie, comme je me ſuis mariée moi-même. Monſieur, en trois jours j'aimai, j'épouſai, & je me repentis.

VALERE.

On ſe repent ſouvent, quand on n'a pas eu la liberté du choix.

LA MARQUISE

Je te la laiſſe, mon fils, je te laiſſe la liberté du choix ; tu peux choiſir ou d'épouſer aujourd'hui, ou d'être deshérité.

VALERE.

Pour en venir à ces extremitez, vous m'aimez trop.

LA MARQUISE.

D'accord, mais je m'aime beaucoup auſſi, & cette affaire me débarraſſe d'un fils unique, ſans qu'il m'en coûte rien, Mademoiſelle.

ANGELIQUE.

Apparemment, Madame, cet établiſſement eſt fort avantageux ?

LA MARQUISE.

C'eſt une occaſion admirable. Imaginez-vous qu'on ne me demande rien de mon vivant. A la verité mon fils ſera riche, ſi je meurs quelque jour.

VALERE.

Je ne refuſe point de vous obéïr, Madame; mais....

LA MARQUISE.

Retranchons ce mais là; tu connois mon humeur, & tout en riant, je mettrois mon bien à fonds perdu: j'ai beſoin d'un gros revenu pour vivre; les plaiſirs ſont ſi chers à Paris: je n'en ſçai qu'un à bon marché, c'eſt de médire du tiers & du quart; ce plaiſir-là ne coûte rien, auſſi je m'en donne.

VALERE.

Ecoutez, ma mere, vous avez de la confiance à Mr. Ariſte, je lui remettrai mes interêts entre les mains, je ferai ce qu'il me conſeillera.

LA MARQUISE.

Volontiers, je m'en rapporte à lui. Venez me trouver tous deux chez le pere & la mere de celle dont tu ſeras aujourd'hui le

mari. Je ne vous dis pas adieu, Mademoiselle, je veux que vous restiez pour voir la nôce de mon fils, je la ferai magnifique, cela vous réjoüira.

SCENE VIII.

ANGELIQUE, VALERE, *qui a feint d'aller à la chambre d'Ariste, & qui revient.*

ANGELIQUE *à part.*

JE crains bien que Valere ne se soit apperçû de mon trouble; il revient, fuyons. Mais si je le fuis, il s'appercevra que je l'aime: il vaut mieux le voir pour lui persuader que je suis insensible.

VALERE.

On nous a dit ce matin, Mademoiselle, qu'un oncle vous a desherité, quelle injustice!

ANGELIQUE.

Mon oncle étoit maître de son bien, je tâcherai d'être maîtresse de mes ressentimens.

VALERE.

J'admire votre moderation.

ANGELIQUE.

Mes malheurs passez m'ont appris à supporter celui-ci.

VALERE.

Pour supporter celui qui me menace, j'aurois besoin de votre force d'esprit : souffrez que je me plaigne à vous du mariage cruel, où ma mere veut me contraindre. En cette extrêmité, Mademoiselle, conseillez-moi sincerement quel parti je dois prendre.

ANGELIQUE.

Vous devez accepter cet établissement, puisqu'il vous est avantageux.

VALERE.

Je ne connois d'établissement avantageux que ceux qui sont fondez sur l'union des cœurs.

ANGELIQUE.

Et moi je ne connois de mariages raisonnables, que ceux qui sont fondez sur l'égalité des biens.

VALERE.

Hé, vous parlez comme ma mere.

ANGELIQUE.

Je me sçais bon gré d'être aussi raisonna-

ble qu'elle. Mais qui peut vous empêcher d'accepter le parti qu'elle vous propose ?

VALERE.

C'est que mon cœur est engagé ailleurs. Je n'ose l'avouer à ma mere ; car celle que j'aime ne peut plus esperer d'être riche, & ma mere ne connoît d'autre merite que celui des richesses ; elle n'auroit nul égard au plus sincere amour, à l'ardeur la plus tendre, à la plus violente passion.

ANGELIQUE.

Ne m'exagerez point votre passion. Je n'ai jamais éprouvé les passions aveugles.

VALERE.

La mienne n'est point aveugle, & je vois dans celle que j'aime un merite brillant, & une raison solide.

ANGELIQUE.

Pour peu qu'elle ait de raison, elle doit ménager la vôtre en cessant de vous voir.

VALERE.

Que deviendrois-je, si j'étois condamné à ne plus voir cette beauté charmante ? à ne plus voir ces yeux, cette bouche....

ANGELIQUE.

Finissez de grace : je m'apperçois qu'insensiblement vous me faites votre confidente ; vous ne m'avez demandé qu'un conseil, je vous le donne. Obéissez à votre mere.

VALERE.

Ce n'est pas là le conseil que je vous demande.

ANGELIQUE.

Pour vous mettre dans la necessité d'obéir, celle que vous aimez doit vous ôter toute esperance.

VALERE.

Est-ce là ce que vous feriez, si vous étiez à sa place ?

ANGELIQUE.

Si elle étoit de mon humeur, n'ayant pas de bien, elle refuseroit de vous épouser, quand même votre mere y consentiroit.

VALERE.

Vous supposez donc que cette aimable personne, n'a pour moi que de l'indifference & du mépris ?

ANGELIQUE.

Je suppose, si vous voulez, qu'elle vous

eſtime : c'eſt pour cela qu'elle doit craindre les ſoupçons & les froideurs qui ſuivent d'ordinaire un mariage inégal. Celui qui a tout donné, ſoupçonne aiſément d'ingratitude ; & celui qui a tout reçu, croit toûjours voir la froideur & le repentir.

VALERE.

Le repentir, juſte Ciel ! de tels ſoupçons peuvent-ils entrer dans votre ame ? Ah cruelle !

ANGELIQUE.

Vous vous troublez ; & ce n'eſt pas moi qui.... Mais je ne puis plus l'ignorer. Vous m'avez trop fait voir vos ſentimens, connoiſſez auſſi les miens ; mon cœur eſt incapable de tendreſſe, une ſimple eſtime que je ne puis vous refuſer, ne contenteroit pas un cœur auſſi paſſionné que le vôtre. Oubliez-moi, Valere, pour votre bonheur, oubliez-moi, je vous en conjure.... Ne me donnez point le chagrin mortel d'avoir cauſé la ruine... d'un homme dont le merite... On vous deſheritera... Et je ne ſuis pas en état de reparer.... Vous ſerez plus heureux avec une perſonne riche ; Et puiſque ma fortune.... Si j'avois eu.... Vous voyez qu'un oncle injuſte... Que je ſuis malheureuſe !

SCENE IX.

VALERE, FROSINE.

FROSINE *à part.*

JE me doutois bien qu'à force de *se fuïr* l'un l'autre, ils se rencontreroient bientôt.

VALERE *sans voir Frosine.*

Est-ce que je me flatte? je crois m'appercevoir... Rompons un mariage cruel, où je ne consentirai jamais.

SCENE X.

FROSINE.

HOm. Il y a eu ici de la declaration. Mais pensons au plus pressé : & pour gagner la confiance du Capitaine, faisons ce que je viens de luï promettre. Bon voici justement le valet d'Ariste; il ne me cachera rien; c'est un bon enfant; un bon benêt. Je l'aime pourtant, car il ne dit jamais que ce qu'il pense, & il m'a dit qu'il m'aimoit.

SCENE

SCENE XI.

FROSINE, FLAMAND.

FROSINE.

BOn jour l'aimable Flamand.

FLAMAND *affligé ôte son chapeau regardant Frosine, & le remet en levant les yeux au Ciel.*

Je suis votre serviteur.

FROSINE.

Bon jour, mes nouvelles amours.

FLAMAND.

Serviteur, hai.

FROSINE.

Que m'as-tu donc fait pour gagner mon cœur en quatre jours ?

FLAMAND.

Hai : serviteur.

FROSINE.

J'ai là un serviteur bien affligé.

FLAMAND.

C'est que j'ai de l'affliction.

FROSINE.

De l'affliction ?

FLAMAND.

Oui, de l'affliction qui m'afflige.

FROSINE.

Peut-on ſçavoir ce qui t'afflige tant ?

FLAMAND.

Hélas ! c'eſt que...

FROSINE.

C'eſt que ?

FLAMAND.

C'eſt que je ne ſuis pas honnête homme

FROSINE.

Tu es ſincere du moins.

FLAMAND.

Quand je dis que je ne ſuis pas honnête homme, je ſuis honnête homme ſi vous voulez : mais je ne ſuis pas là... ce qui s'apelle... comme mon maître enfin, qui a des amis qui lui donnent des Teſtamens.

FROSINE.

J'entens, tu es fâché de n'être pas aſſez honnête homme pour attraper des ſucceſſions.

FLAMAND.

Des ſucceſſions oui : & encore quelquefois on lui apporte des dépots ; on ne m'apporte point de dépots à moi.

FROSINE.

Cela viendra, l'emploi d'homme d'honneur eſt comme celui d'Avocat, il n'eſt lucratif que pour les Doyens.

FLAMAND.

Ah! je n'apprendrai jamais à être honnête homme, cela est trop difficile : je croyois d'abord que pour être honnête homme, il n'y avoit qu'à aller tout droit à la boulevuë ; mais il faut bien plus de façons. Mon Maître réve jour & nuit, pour attraper une certaine perfection, qu'il appelle de la pr... probité ; l'y voilà venu à la fin, mais il est l'unique, & il le dit lui-même ; non, dit-il, il n'y a plus de probité aux hommes, & le genre humain ..... le genre humain.

FROSINE.

Le genre humain est un fripon. Mais dis-moi un peu, ton Maître, qui est si sçavant en perfection, te paye-t'il bien tes gages ?

FLAMAND.

Bon, mes gages, il s'amuse bien à cela.

FROSINE.

Quoi il ne te paye point ?

FLAMAND.

Il ne me paye point, mais c'est pour mon bien, car il veut me faire ma fortune tout à la fois: l'humeur de mon maître, c'est pour les grandes generositez.

FROSINE.

Les grandes generositez ! & en a-t'il déja fait quelqu'une ?

FLAMAND.

Oh tout plein ; on le vient chercher pour cela de tous les côtez, c'eſt lui qui va par tout dans les maiſons, faire les plus belles choſes qui ſe faſſent.

FROSINE.

Dans les maiſons ! dis-moi un peu Flamand, comment ton maître s'eſt-il introduit dans cette maiſon-ci, par exemple ?

FLAMAND.

Je m'en vais te le dire ; c'eſt qu'il y avoit une vieille femme qui faiſoit les affaires de mon Maître...

FROSINE.

Sa femme d'affaires ?

FLAMAND.

Oui : Et elle parloit toûjours du mari de la Veuve qui eſt mort, & diſoit qu'il étoit ſi bon homme, ſi bon, ſi bon, qu'il n'avoit point d'eſprit du tout. Or mon Maître, quoiqu'il ait plus d'eſprit que tout le monde, par bonté de cœur, il aime toûjours à faire amitié avec ceux qui ſont bêtes.

FROSINE.

Oui, bêtes & riches ; voilà comme il les aime.

FLAMAND.

Il ſe trouve donc que cette femme amena un jour le deffunt chez nous, pour pren-

dre du conseil de mon Maître fut une affaire. Oh dès que mon Maître le vit venir de loin, il courut jusques dans la ruë pour l'embrasser : Dame c'est là qu'il lui dit de belles choses de cœur... c'étoit des cordial... des affections... de lui donner... des sacrifices de biens... Et plus l'autre se tuoit de lui dire qu'il n'avoit que faire d'argent, plus mon Maître ne l'écoutoit pas, & lui en vouloit prêter à toute force ; si bien qu'à la fin je voyois que le cœur franc de mon Maître faisoit quasi pleurer l'autre.

FROSINE.

Cela me fend le cœur aussi à moi.

FLAMAND.

Mon Maître est la bonté même. Voilà-t'il pas encore à cette Marquise de ceans, dès qu'il a vû qu'elle alloit se ruiner, il a pris toutes ses affaires pour les profiter ; depuis qu'il s'en mesle, son bien a redoublé au double.

FROSINE.

Son bien à lui, ou à elle ?

FLAMAND.

A elle ; car par tout où mon Maître se fourre, il y met toûjours du sien. Mais il faut que j'aille au plus vîte querir les lettres de mon Maître à la Poste ; car il a des cor-

reſpondances dans toutes les Villes, pour les intrigues d'honneur.

FROSINE.

Reſte encore avec moi.

FLAMAND.

Je reviens dans un moment, & je te conterai toutes les vertus de mon Maître.

FROSINE.

Allons toûjours rendre compte de ceci au Capitaine.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

FROSINE, ANGELIQUE.

FROSINE.

QUoi vous me ſuivez encore ?

ANGELIQUE.

Ah ! Froſine.

FROSINE.

Rentrez, vous dis-je, & laiſſez-moi rêver ſeule à mes affaires ?

ANGELIQUE.

Que j'ai de honte !

FROSINE.

Rentrez-donc ? depuis que vous m'avez avoüé votre amour, depuis que vous avez reſolu d'oublier Valere, vous ne ſçauriez ceſſer de m'en parler.

ANGELIQUE.

Que je ſuis honteuſe de t'avoir avoué ma foibleſſe !

FROSINE.

Il falloit la mieux cacher à Valere ; une

fille prudente doit s'épargner la honte d'une passion, dont elle n'aura pas le plaisir.

ANGELIQUE.

Mais Frosine, seroit-il impossible que les grands biens de mon oncle revinssent à ma tante, & que ma tante ne se remariant point elle me mît en état d'épouser Valere?

FROSINE.

Je n'ai qu'une chose à vous dire là-dessus; votre tante est entêtée d'Ariste, elle l'épousera, si on n'y met ordre; il faut la désentêter de cet homme-là, c'est le nœud de l'affaire, & ce nœud sera difficile à dénouer; car l'entêtement de votre tante est un entêtement de cœur.

ANGELIQUE.

Par la confidence que le Capitaine t'a faite, je vois qu'il a aussi interêt de desabuser ma tante de cet Ariste. Mais Frosine!

FROSINE.

Le voici notre homme d'honneur, rentrez, laissez-moi suivre cette affaire-ci?

SCENE II.

FLAMAND, ARISTE, LE CAPITAINE, FROSINE.

LE CAPITAINE.

EST-il possible, Monsieur, que vous soyez aussi parfait que vous le dites ? j'admire ce que vous me contez de vos perfections.

ARISTE.

De mes perfections, Monsieur ! c'est de quoi je ne parle jamais.

LE CAPITAINE.

Vos vertus sont si incroyables, que je n'en croirois rien, si un autre que vous me les racontoit.

ARISTE.

Je ne vous raconte rien qui soit à mon avantage.

LE CAPITAINE.

Cela vous échape, c'est par franchise que vous vous donnez des louanges.

ARISTE.

Mais qu'appellez-vous donner des louanges ? & quelles vertus ai-je louées en moi ?

LE CAPITAINE.

Vous me vantez votre sincerité, votre liberalité, ne sont-ce pas là des vertus ?

ARISTE.

Non, Monsieur, non, elles cessent d'être vertus, dès qu'on les pousse jusqu'à un excès vicieux. J'avoue franchement mon vice, je suis excessif en tout: en amitié par exemple, delicat jusqu'au scrupule, serviable jusqu'à importuner; ma sensibilité est une foiblesse, & mon zele une fureur; en un mot je suis trop bon ami. C'est mon deffaut.

LE CAPITAINE.

Votre sincerité est une vertu peut-être

ARISTE.

Eh! Monsieur, avoir toûjours la verité dans la bouche, & le cœur sur les lévres, n'est-ce pas un deffaut, & le deffaut le plus haïssable qu'on ait parmi les hommes!

LE CAPITAINE.

Eh que direz-vous contre votre desintéressement ?

ARISTE.

Que c'est manquer de prudence, que d'être desinteressé au point où je le suis; & c'est encore un deffaut dont je ne me corrige jamais.

LE CAPITAINE.

Votre modestie est encore un défaut dont vous ne vous corrigerez jamais.

FROSINE.

Cela est vrai.

ARISTE.

Je n'affecte point d'être modeste, j'avoue franchement que j'ai quelque chose de bon, c'est le cœur. Je me vante aussi d'être vraiment homme d'honneur ; on me reproche que je le suis trop, & que cette probité exacte me donne un ridicule dans le monde, je m'en apperçois bien ; mais quoi ? on ne peut pas se refondre.

LE CAPITAINE.

Etant aussi homme d'honneur, que vous l'êtes, je ne blâme point feu mon ami de s'être entêté de vous en mon absence, & d'avoir fait ce testament-ci en votre faveur, il m'a chargé de vous le remettre : Le voilà.

ARISTE.

Oui, ceci est écrit de sa propre main.

LE CAPITAINE.

Il vous laisse par là tout son bien.

ARISTE.

Son bien, Monsieur ! Le bien qu'il me laisse, étoit plus à moi qu'à lui.

LE CAPITAINE.

Je croyois que son bien étoit plus à lui qu'à vous.

ARISTE.

Il en a disposé en homme équitable; il s'est souvenu que ceci m'appartenoit par certaines raisons secrettes.... mais s'il s'en est souvenu, je dois les oublier moi; quand on a obligé un ami, c'est une espece d'ingratitude de s'en souvenir, on doit oublier bien des choses dans la vie, le mal que nos ennemis nous ont fait, le bien que nous avons fait à nos amis.

LE CAPITAINE.

En sorte que c'est vous qui lui avez fait du bien; on ne laisse pas de dire le contraire dans le monde.

ARISTE.

Je suis ravi qu'on le publie; cela fera honneur à la memoire de mon ami.

LE CAPITAINE.

Puisque vous ne lui avez nulle obligation de ce qu'il vous laisse, vous n'êtes point obligé d'en faire part à sa veuve.

ARISTE.

J'en userai selon mes principes.

LE CAPITAINE.

C'est votre affaire: je vous laisse, adieu.

SCENE III.

ARISTE, FROSINE.

FROSINE.

NOus ſommes bienheureux, Monſieur, que vous ſoyez un homme d'honneur, veritable; là, de ces hommes d'honneur qui ont de la conſcience.

SCENE IV.

ARISTE, FROSINE, LA VEUVE.

LA VEUVE *à part à Froſine.*

VOici le moment qui va prouver, que quand j'ai de la confiance en quelqu'un, je ne me trompe jamais.

FROSINE.

Nous allons voir.

LA VEUVE.

Hé bien, Monſieur, ce Capitaine vous a-t'il mis le Teſtament entre les mains?

ARISTE.

Oui, Madame, n'ayez plus d'inquietude là-dessus.

LA VEUVE.

Ah, Monsieur que je suis heureuse! mon sort ne dépend plus que de vous; je sçai que feu mon mari vous avoit tant d'obligations...

ARISTE.

Je l'ai tiré de certaines affaires fâcheuses.

LA VEUVE.

J'en suis persuadée, vous m'avez conté tout cela.

ARISTE.

J'ai fait pour lui des pertes.

LA VEUVE.

Ne sçai-je pas bien? vous me l'avez tant dit.

ARISTE.

Que voulez-vous? On n'est pas ami pour rien.

LA VEUVE.

Enfin il vous a laissé tout ce bien-là: je compte que tout est à vous.

ARISTE.

On n'a rien à soi, Madame, quand on a le cœur fait comme je l'ai.

FROSINE *à part.*

On n'a rien à soi, quand on n'est riche que du bien d'autrui.

ARISTE.

C'à Madame, parlons net; quelle part vous êtes-vous proposée que je vous fe- rois de ce bien-là?

LA VEUVE.

Je remets tout à votre generosité.

ARISTE.

Mais encore?

LA VEUVE.

Nous nous accommoderons à loisir.

ARISTE.

Il faut que je me contente dans le moment.

LA VEUVE.

Puisque vous le voulez, voyez cela vous-même? le bien de mon mari pouvoit se monter à deux cens mille francs.

ARISTE.

Deux cens mille francs, Madame?

LA VEUVE.

Il y avoit moins, n'est-ce pas?

ARISTE.

Au contraire, il y a beaucoup plus.

LA VEUVE.

Quelle bonne foi!

ARISTE.

J'en trouverai bien encore trois cens par delà, dont j'ai seul la connoissance ; il y avoit cinq cens mille livres : si je traitois avec vous sur un autre pied, je serois un homme faux.

LA VEUVE.

Hé bien Frosine, entends-tu cela ? Monsieur, quand vous me donnerez cent mille francs.

ARISTE.

Vous mocquez-vous, Madame, de me demander si peu ?

LA VEUVE.

Quelle generosité ! moitié, ce seroit trop aussi.

ARISTE.

C'est encore trop peu.

LA VEUVE.

Vous me comblez.

ARISTE.

Je ne donne point à demi.

LA VEUVE.

Vous m'accablez.

ARISTE.

Je veux vous rendre maîtresse de tout.

LA VEUVE.

Ah ! je n'en puis plus.

FROSINE.

On ne ſçauroit parler plus liberalement.

ARISTE.

Je dois plus faire encore : feu votre époux a eu deſſein de vous laiſſer tout ce qu'il poſſedoit ; tout ce qu'il lui appartenoit, doit vous appartenir : je lui appartenois, j'étois à lui, je dois être à vous ; & mon devoir m'oblige à vous offrir mes biens, & ma perſonne.

LA VEUVE.

Et ſa perſonne, Froſine, & ſa perſonne !

FROSINE.

C'eſt l'article touchant.

LA VEUVE.

Monſieur, je ne penſe point à me remarier à perſonne ; je ne me remarierai jamais ; votre perſonne, Monſieur ! je ne puis pas ici répondre là deſſus ; il me faut du temps pour y penſer : laiſſez-moi ſeule un moment dans ma chambre ; n'entrez point avec moi, Monſieur, je vous prie, n'entrez point, n'entrez point.

FROSINE.

Allons avertir le Capitaine.

SCENE V.

ARISTE, FLAMAND.

ARISTE.

QUe j'ai bien fait, d'achever d'entêter la veuve par ces offres genereuſe, avant qu'elle ſçache, qu'il y a un ſecond Teſtament! car enfin mes correſpondans m'ont donné des avis ſurs: oui: le Capitaine a un autre Teſtament qui détruit le mien; il n'a pas voulu le montrer d'abord; je penetre ſes vûës, il me veut détruire auprès de la Veuve, pour avoir & la veuve & le bien; mais au moins le pas que je viens de faire, me ſervira auprès de la Marquiſe, & je....

appercevant Flamand.

Ah, que fais-tu donc là?

FLAMAND.

Je tâche d'écouter, Monſieur.

ARISTE.

Ne t'ai-je pas deffendu cent fois....

FLAMAND.

Cela n'empêche pas que je n'écoute, car il y a toûjours à profiter avec vos ſecrets.

quelque secret pour empêcher ce mariage?

FROSINE.

C'est à quoi je pense, car ma fortune est attachée à la tienne : écoute, notre Veuve est entêtée de la vertu de ton Maître ; pour la dégoûter de lui, si nous pouvions lui faire croire que ton Maître a quelques défauts.

FLAMAND.

Des défauts, oüi ; mais le malheur, c'est que mon Maître est parfait.

FROSINE.

C'est ce qui m'embarrasse ; mais ne lui connois-tu point quelque vertu qui ne soit point vertueuse, & qui paroisse... là quelque vertu à deux envers.

FLAMAND.

J'entens ; oui da, mon Maître en fait quelquefois comme cela, qui paroissent d'abord, je ne sçai comment, & puis il en fait les plus belles vertus du monde.

FROSINE.

Voilà justement les vertus qu'il nous faut ; dis-m'en quelqu'une des meilleures?

FLAMAND.

Je t'en chercherai ; mais le chagrin où j'étois m'a fait oublier que j'ai une lettre pour mon Maître.

FROSINE.

Une lettre, dis-tu ?

FLAMAND.

Oui, que je viens de prendre à la Poste.

FROSINE.

Il y a peut-être dans cette lettre quelque chose de ce que nous cherchons ; décachetons-la.

FLAMAND.

Non pas, s'il vous plaît, diantre !

FROSINE.

Il n'y a point de mal à être curieux.

FLAMAND.

Oh ! le mal n'est pas à décacheter les lettres des autres, car je l'ai vû faire à mon Maître, je le pris une fois sur le fait ; mais il m'apprit qu'il avoit la bonne intention ; la bonne intention est permise.

FROSINE.

Sans doute : Et comme nous avons bonne intention.

FLAMAND.

Oüi, mais la fidelité à un Maître : car mon Maître dit que tous les crimes, ce n'est rien au prix de manquer de fidelité domestique.

FROSINE.

Il a raison, il a raison ; mais la vraye fi-

quelque secret pour empêcher ce mariage?

FROSINE.

C'est à quoi je pense, car ma fortune est attachée à la tienne; écoute, notre Veuve est entêtée de la vertu de ton Maître; pour la dégouter de lui, si nous pouvions lui faire croire, que ton Maître a quelques deffauts.

FLAMAND.

Des deffauts, oui; mais le malheur, c'est que mon Maître est parfait.

FROSINE.

C'est ce qui m'embarrasse; mais ne lui connois-tu point quelque vertu qui ne soit point vertueuse, & qui paroisse... là quelque vertu à deux envers.

FLAMAND.

J'entens; oui da, mon Maître en fait quelquefois comme cela, qui paroissent d'abord, je ne sçai comment, & puis il en fait les plus belles vertus du monde.

FROSINE.

Voilà justement les vertus qu'il nous faut; dis-m'en quelqu'une des meilleures?

FLAMAND.

Je t'en chercherai; mais le chagrin où j'étois, m'a fait oublier que j'ai une lettre pour mon Maître.

FROSINE.

Une lettre, dis-tu ?

FLAMAND.

Oui, que je viens de prendre à la Poste.

Il y a peut-être dans cette lettre quelque chose de ce que nous cherchons ; décachetons-la.

FLAMAND.

Non pas, s'il vous plaît, diantre!

FROSINE.

Il n'y a point de mal à être curieux.

FLAMAND.

Oh! le mal n'est pas à décacheter les lettres des autres, car je l'ai vû faire à mon Maître, je le pris une fois sur le fait ; mais il m'apprit qu'il avoit la bonne intention ; la bonne intention est permise.

FROSINE.

Sans doute : Et comme nous avons bonne intention.

FLAMAND.

Oui, mais la fidelité à un Maître : car mon Maître dit que tous les crimes ce n'est rien au prix de manquer de fidelité domestique.

FROSINE.

Il a raison, il a raison ; mais la vraye fi-

delité d'un domestique, c'est de faire le bien de son Maître, n'est-ce pas?

FLAMAND.

Oui da, je croi que tu as raison.

FROSINE.

Or tu vois bien l'intention....

FLAMAND.

L'intention, oui... décachetons la lettre *il ôte le cachet*: Tiens, voilà comme il fit, on recole cela, & il n'y paroît pas.

FROSINE.

Dès qu'il n'y paroît pas, cela est permis. hon, hon, c'est l'écriture d'une fille. Agnés Doucet.

FLAMAND.

Je sçai qui c'est: cette Agnés avoit prié mon Maître de lui placer de l'argent; elle vouloit aussi du mariage, & mon Maître ne vouloit point écrire tout cela; car il a une methode, qui dit que l'écriture & les contrats sont des friponneries, parce qu'il n'y a que les fripons, qui se méfient les uns des autres.

FROSINE.

Je voi ici qu'il aime les mariages sans écritures.

FLAMAND.

Il fallut bien écrire, car un soir après sou-

per, il voulut l'épouser ; elle voulut un contrat elle, & lui vouloit l'épouser sur sa parole, & cela fit une dispute.

FROSINE.

Elle le menace ici de publier certaines affaires d'un dépôt ; sçais-tu cela ?

FLAMAND.

Oh pour cela c'est une coquine ; car cette affaire-là fait la louange de mon Maître, c'est encore pour la parole. Un certain fripon lui avoit donné des diamans par dépôt, mon Maître m'a dit qu'il les avoit rendus, & pourtant ce fripon-là se les vouloit faire rendre deux fois : il fut à la Justice, le Jûge demanda tout haut à mon Maître, Avez-vous rendu les diamans mon Maître : ne fit que dire oui tout court, & l'autre n'eut rien ; car mon Maître est si estimé, que quand il dit oui, on le croit sur sa parole.

FROSINE.

Ceci suffira pour empêcher que la Veuve n'épouse ton Maître : je vais la montrer.

FLAMAND.

Hé oui, mais si mon Maître sçait...

FROSINE.

Je dirai que c'est moi, qui l'ai été prendre à la Poste.

FLAMAND.

FLAMAND.

Je consens à tout, pour le bien de mon Maître ; car ne feroit-t'il pas bien mieux d'épouser cette Marquise?

FROSINE.

Cette Marquise, dis-tu, est-ce qu'il y pense ?

FLAMAND.

Il ne le veut pas lui, car il sçait qu'elle est riche, & c'est assez pour qu'il la refuse ; mais j'ai bien vû que la Marquise en a bien envie : Premierement, parce que tout le monde aime la perfection de mon Maître, & puis elle me donne de temps en temps de l'argent.

FROSINE.

Oui, ce que tu m'apprens me fait plaisir.

FLAMAND.

Ne vas pas dire cela au moins.

FROSINE.

Non, non, mais je ferai tout ce qu'il faudra pour le bien de ton Maître.

FLAMAND *seul.*

Mon Maître est bienheureux d'avoir un Valet affectionné, c'est une belle chose que l'affection: hé, mon Maître me va demander la lettre.

ARISTE.

Oui, Madame, je viens de lui offrir cinq cens mille livres, qu'on m'a pour ainſi dire, reſtituées par un Teſtament.

LA MARQUISE.

Qu'ai-je entendu, Monſieur ! j'en ſuis reſtée muette, & c'eſt la premiere fois de ma vie que la parole m'a manquée : vous voulez épouſer la Veuve ! quoi, tous les témoignages d'eſtime & de confiance que je vous ai donnez, ne vous ont pas fait comprendre que je ne puis plus me paſſer de vous ? où trouverai-je un homme aſſez habile, & honnête homme, pour aſſurer le repos de ma vie, en ſe chargeant de l'embarras de mes affaires ? mais eſt-il poſſible que vous n'ayez pas deviné mes intentions ?

ARISTE.

Ah ! Madame, je ne m'en ſuis que trop apperçû.

LA MARQUISE.

Trop apperçû ! que veut dire ce trop-là, s'il vous plaît ?

ARISTE.

Je n'ai que trop compris les bontez que vous avez pour moi ; & ce ſont ces bontez qui m'ont déterminé promptement à épouſer cette Veuve.

LA MARQUISE.

Expliquez-vous.

ARISTE.

Oui, Madame, je me ſuis engagé, je me ſuis lié, prévoyant bien que ſi je me laiſſois à moi-même, je ſuccomberois au plaiſir de me donner à vous : j'ai bien ſenti que mon cœur.... mais Madame, la ſincerité m'emporte au-delà du reſpect; dès que j'ai une verité ſur le cœur, il faut qu'elle paroiſſe; je n'ai pû vous cacher mon amour.

LA MARQUISE.

C'eſt-à-dire votre amitié.

ARISTE.

Quand je dis de l'amour, c'eſt de l'amour, je ne dis jamais un mot pour l'autre.

LA MARQUISE.

Je vous crois Monſieur, je vous crois, & je me ſçai bon gré d'avoir enflamé tant de probité pour moi, à qui l'amour repugne, parce que c'eſt une paſſion ſerieuſe; je n'ai en vue qu'un mariage de commodité, que nous terminerons quand j'aurai marié mon fils.

ARISTE.

Ah! Madame, je me dois à la Veuve de mon ami par mille raiſons, & de plus, puis-je penſer à vous ſans commettre un crime?

car enfin commettre un second mariage, avec une femme qui a un fils, vous épouser Madame, n'est-ce pas desheriter, voler un heritier legitime ?

LA MARQUISE.

Mais vous qui êtes si scrupuleux, pouvez-vous en conscience épouser une femme, ayant pour une autre une passion dans le cœur ?

ARISTE.

C'est ce qui m'embaraſſe.

LA MARQUISE

Se marier à droite, & aimer à gauche, c'est ce qui fait tant de ménages à Vaudeville.

ARISTE.

Tant de mauvais ménages, c'est ce que je crains : vous parlez de bon sens, mais vous avez un fils, à qui je ferois tort.

LA MARQUISE.

Au contraire, à present que vous voilà riche, vous rétabliriez les affaires de sa maiſon : où trouveroit-il un beau-pere aussi habile que vous ?

ARISTE.

Il est vrai que...

LA MARQUISE.

Un aussi honnête homme.

ARISTE.

J'en conviens.

LA MARQUISE.

Si vous m'abandonnez, je suis ruinée.

ARISTE.

D'accord.

LA MARQUISE.

Abîmée.

ARISTE.

Tout cela est vrai : que vous êtes séduisante, Madame, de mettre ainsi la raison du côté de l'amour!

LA MARQUISE.

Ah, vous voilà convaincu. J'admire qu'une folle, comme moi, soit plus forte en morale que Monsieur Ariste ; ç'a voilà donc notre mariage resolu, nous le terminerons dans quelques jours.

ARISTE.

Dans quelques jours, dites-vous? Le Ciel soit loué, vous me donnerez le temps de faire des reflexions.

LA MARQUISE.

Comment donc ?

ARISTE.

Vous me donnez le temps de terminer avec la Veuve.

LA MARQUISE.

Mais si je vous épousois dès aujourd'hui,

cela nuiroit au mariage de mon fils ; voudroit-on se charger d'un fils que vous pourriez empêcher d'être unique?

ARISTE.

En nous mariant secretement, nous pourrions cacher la chose, jusqu'à ce que votre fils fût pourveu.

LA MARQUISE.

Oh, je ne puis pas terminer si-tôt, cela seroit tort à un fils dont je n'ai point lieu de me plaindre; c'est tout ce que je pourrois faire s'il me désobeissoit. C'à faites-le chercher, & amenez-le-moi là-dedans, que nous pensions à son mariage.

SCENE IX.

ARISTE.

EN la pressant trop, je serois suspect; cependant ce Capitaine va publier ce Testament, qui me dépossede; la Marquise ne voudra plus de moi, il faut tout risquer pour la presser, si je pouvois l'irriter contre son fils, elle termineroit brusquement.

SCENE X.

ARISTE. VALERE.

VALERE.

JE vous cherche, Monsieur, pour vous parler en particulier, j'ai besoin de vos conseils. Mais avant de vous declarer mon secret, permettez-moi de vous demander, si je puis compter sur votre amitié? êtes-vous mon ami?

ARISTE.

Mille bonnes qualitez vous ont acquis mon cœur; mais le nom d'ami ne se doit donner que long-temps après le cœur; cependant vous avez besoin de moi, je puis vous être utile; cela me détermine à vous donner avant le temps ce nom d'ami, si commun, & si peu connu dans le monde, ce nom qu'on donne si facilement, & dont les devoirs sont si difficiles à remplir; en un mot ce nom qui me livre à vous sans reserve: comptez donc sur moi, je suis votre ami.

VALERE.

Vous dire que je suis le vôtre, c'est, selon vous la plus forte reconnoissance que

je puiſſe vous témoigner. Le ſecret que je vous confie, Monſieur, c'eſt que j'aime la plus charmante perſonne du monde, c'eſt Angelique. Si ma mere ſçavoit que je penſe à une fille desheritée, elle feroit femme à me desheriter moi-même : cependant Angelique desheritée, m'en a paru mille fois plus aimable, & ſon malheur a redoublé ma paſſion.

ARISTE.

Je ne croyois pas qu'il y eût encore un cœur fait comme le mien.

VALERE.

Reparer l'injuſtice que la fortune fait au merite...

ARISTE.

Quelle volupté, quelle volupté !

VALERE.

Peut-on faire un uſage plus charmant des richeſſes ?

ARISTE.

Voilà comme je parlerois.

VALERE.

C'eſt en ce cas qu'il eſt permis à un galant homme, de faire attention au plaiſir d'être riche.

ARISTE.

C'eſt moi qui parle : Quelle conformité entre nous ! mêmes maximes, mêmes ſentimens ; embraſſez-moi, mon cher Monſieur, nous ne pouvions manquer d'être amis.

VALERE.

La grace que je vous demande, c'eſt, Monſieur, que....

ARISTE.

Je vous entends, que je détourne le mariage dont votre Mere vous menace.

VALERE.

Oui, Monſieur, mais il faudroit...

ARISTE.

Que vous ne paruſſiez point refuſer.

VALERE.

Juſtement.

ARISTE.

Et enſuite je diſpoſerai votre Mere à ce que vous ſouhaitez.

VALERE.

Vous entrez dans mes interêts comme moi-même.

ARISTE.

Le vrai ami penetre, devine, previent ſans ceſſe. Mais il me vient une idée, je

crois que votre Mere eſt déja informée de votre amour.

VALERE.

Cela ne ſe peut.

ARISTE.

Cependant elle m'a tenu tantôt certains diſcours....

VALERE.

Elle ne peut s'en douter, je n'ai confié ce ſecret qu'à vous.

ARISTE.

Je croi même en avoir entendu dire quelque mot dans le logis.

VALERE.

Je ſerois perdu.

ARISTE.

Quoi qu'il en ſoit, je r'accommoderai tout, fiez-vous à moi. Mais je vous conſeille d'éviter votre mere le reſte du jour: elle vous attend pour vous marier, il faudroit ou obéïr, ou l'irriter.

VALERE.

Votre conſeil eſt très-prudent; je vais où vous me laiſſâtes hier.

ARISTE.

Fort bien, j'irai vous avertir de ce que j'aurai fait pour vous.

SCENE XI.

ARISTE, LA VEUVE.

ARISTE.

CEt amour vient tout à propos pour brouiller le Fils avec la mere, pour l'en instruire sans être suspect, il faut.., oui... un billet d'une écriture contrefaite.

LA VEUVE.

Je vous cherche, Monsieur, pour m'éclaircir sur une lettre qu'on vient de me montrer, & que je ne croi point; car on peut contrefaire une lettre: c'est d'une fille à qui vous avez promis mariage. Ah! Monsieur Ariste, si vous étiez capable de tromper une personne qui vous aimeroit, je vous croirois capable de toutes les fausſetez qu'on dit de vous. Vous ne répondez point, vous êtes tranquille.

ARISTE.

La calomnie étonne, irrite les gens d'une probité douteuſe; mais ceux qui par une vertu averée...

LA VEUVE.

Comme la vôtre.

ARISTE.

Se sentant au-dessus des soupçons mêmes, demeurent intrepides, froids, & tranquilles.

LA VEUVE.

Et tranquilles!

ARISTE.

Ainsi laissant aux demi-vertueux les justifications & les sermens, je vous dirai simplement, uniment: Cela n'est pas vrai.

LA VEUVE.

Cela n'est pas vrai, ah! que voilà *bien le* langage de l'innocence: Cela n'est pas vrai.

SCENE XII.

ARISTE, LA VEUVE, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE.

MAdame, on vient encore de m'apprendre...

LA VEUVE.

Cela n'est pas vrai.

LE CAPITAINE.

Vous ne sçavez pas dequoi il s'agit.

LA VEUVE.

Cela n'eſt pas vrai.

LE CAPITAINE.

Puiſque vous le voulez donc, Monſieur Ariſte eſt homme d'honneur.

LA VEUVE *ſans l'écouter.*

Cela n'eſt pas vrai.

LE CAPITAINE.

Vous l'avez dit.

LA VEUVE.

Et une preuve que tout ce qu'on dit de lui eſt faux, c'eſt que je l'épouſerai dès aujourd'hui. Car enfin, Monſieur, on a beau dire que vous avez un Teſtament contre lui, ſi vous l'avez, que ne le montrez-vous?

LE CAPITAINE.

Si je vous le montrois, épouſeriez-vous Monſieur?

LA VEUVE.

Oui, Monſieur, je l'épouſerois, oui; car comme il m'a offert de bonne foi ce qu'il croit avoir, je lui donnerois tout, ſi je l'avois.

ARISTE.

Laiſſez-moi ici ménager vos interêts avec cet homme-là.

LA VEUVE.

Débarraſſez-m'en donc vîte; car je ſuis

lasse de toutes ses mal-honnêtetez.

LE CAPITAINE.

Vous m'outragez, la Veuve.

SCENE XIII.

LE CAPITAINE, ARISTE.

ARISTE.

LEs femmes sont sujettes à des soupçons mal fondez ; je ne crains rien moi, je suis certain que j'ai tout, & j'ai tout offert ; en un mot, j'ai fait mon devoir, en offrant mes biens & ma personne.

LE CAPITAINE.

C'est trop d'un article.

ARISTE.

Qu'entendez-vous par là ? expliquez-vous de grace.... faites-moi part de vos réflexions ;

LE CAPITAINE.

Je fais réflexion que je suis un sot ; votre manœuvre est plus fine que la mienne. Je vous avois tendu un paneau pour vous éloigner de la Veuve, & vous vous en êtes servi pour l'aborder ; vous avez penetré un secret que je croyois impenetrable, c'est que j'avois ceci en poche, lisez.

ARISTE.

ARISTE.

Un second Testament, ah Ciel ! quelle surprise est la mienne !

LE CAPITAINE.

Cela ne vous surprend pas, mais cela vous fâche ; car j'ai interêt de vous couler à fond auprès de la Veuve : j'ai senti renaître en moi-même, une vieille envie de l'épouser.

ARISTE.

J'avoue que je ne puis sortir de mon étonnement.

LE CAPITAINE.

Je vous y laisse : je voulois capituler avec vous ; & c'est pour cela que je n'ai pas voulu montrer ceci à la Veuve ; mais puisque vous faites tant l'étonné, je vais lui dire ceci en main, que, si elle vous préfere à moi, je garderai tout son bien ; je le ferai comme je le dis ; ajoûtez cela à votre étonnement

ARISTE.

Monsieur, Monsieur.

LE CAPITAINE.

Vous battez la chamade, capitulons.

ARISTE.

Si vous jugez mal de mes démarches, j'appelle de vos jugemens à moi-même ; car chacun porte dans son cœur ce Tribunal ...

LE CAPITAINE.

Mons du Tribunal, mentez-vous quelquefois?

ARISTE.

La queſtion eſt bruſque: ſçachez que je ſuis un homme vrai, mais extrêmement vrai.

LE CAPITAINE.

Je ſuis un peu faux moi, un peu caſuel: hé! votre parole vaut-elle quelque choſe?

ARISTE.

Ma parole, j'en ſuis eſclave.

LE CAPITAINE.

Je ſuis le maître de la mienne, *je la fais* ſervir à mes beſoins; & vous, vous ſentez-vous capable d'une belle action, d'une action genereuſe?

ARISTE.

Les belles actions ſont les enfans du cœur, &....

LE CAPITAINE.

Je mourrai ſans enfans, moi. L'action genereuſe que je vous demande, c'eſt que vous m'aidiez à guerir la Veuve de l'amour qu'elle a pour vous, & de la haine qu'elle a pour moi; & en échange je favoriſerai vos deſſeins ſur certaine Marquiſe. Vous êtes vraiment ſurpris pour le coup; Je ſçai vos ſecrets, on m'a dit que vous voulez l'épouſer.

ARISTE.

On vous l'a dit?

LE CAPITAINE.

Oui.

ARISTE.

Assurément?

LE CAPITAINE.

Oui parbleu.

ARISTE.

Très-assurément?

LE CAPITAINE.

J'en jure, mais est-il vrai que vous y pensiez?

ARISTE.

Moi, non.

LE CAPITAINE.

Assurément?

ARISTE.

J'ai dit non, cela suffit.

LE CAPITAINE.

Vous m'avez fait jurer moi.

ARISTE.

Mes sermens sont oui & non.

LE CAPITAINE.

Oui & non, ce n'est pas jurer, mais c'est mentir quelquefois Par exemple quand vous avez dit oui en Justice, autre lecture; *Il lui montre la lettre que Frosine a prise à Flamand*; c'est une lettre d'Agnes Doucet, je ca-

cherai ceci aux deux Veuves ; & cacherai auſſi le Teſtament que j'ai, juſqu'à ce que vous ayez épouſé la Marquiſe, qui vous croit riche ; je vous ſervirai auprès de cette Veuve-là, & vous me ſervirez auprès de la mienne : en un mot partageons les Veuves : vous heſitez Monſieur, ſi vous me craignez, ſoyez genereux : Hé bien vous ſentez-vous net, examinez-vous bien devant ce Tribunal : vous paliſſez : la probité à peur.

ARISTE.

J'ai peur, je vous l'avouë, j'ai peur que cette impoſture ne vous faſſe attribuer à ma crainte le pas que je vais faire ; cependant pour l'interêt ſeul de la Veuve, je dois vous la ceder, à vous qui êtes maître du bien, que je lui avois offert : je vous promets par ce motif ſeul d'agir auprès d'elle pour vous, contre moi-même : entrez toûjours Monſieur, j'ai un mot à écrire chez moi, & je redeſcens.

LE CAPITAINE.

Venez promptement lui parler, comme vous le promettez ; car je ſuis homme à faire perdre la parole, à un homme qui m'en manqueroit.

ACTE III.

SCENE I.

LE CAPITAINE, FROSINE.

LE CAPITAINE.

QUais, mon homme ne redescend point, cela m'inquiette.

FROSINE.

Il est là dans cette galerie avec Angelique, il tâche de la persuader qu'elle se laisse épouser par Valere *incognito*, sans le consentement de la Marquise. Nous penetrons les veuës du traître; & nous esperons tirer de lui quelque trait de fourberie, qui achevera de faire ouvrir les yeux à la Veuve, sur la difference qu'il y a de vous à Ariste.

LE CAPITAINE.

Tu redoubles mon inquietude, Frosine.

FROSINE.

J'espere pourtant que la nouvelle tentative, que nous projettons, fera connoître à

la Veuve qu'Ariſte eſt un fourbe, & que vous êtes le plus honnête homme.

LE CAPITAINE.

Mon inquiétude augmente, à meſure que tu parles; car depuis que je ſuis entré ici, tu ne fais que me louanger; tu crie ſans ceſſe que je ſuis honnête homme, & cela me fait tort.

FROSINE.

Vous dites autant de mal de vous, qu'Ariſte dit de bien de lui; & quand un homme dit, je ne vaux rien, & que l'autre dit, je vaux beaucoup, je croi qu'ils ont *menti* tous deux.

LE CAPITAINE.

Oh, tu m'impatientes! car j'ai interêt de paſſer ici pour un méchant homme, pour un pirate; & afin de démaſquer notre faux honnête homme il faut que je paroiſſe (*Il lui donne de l'argent*) auſſi fourbe que lui: tiens, voilà ce que je te donne pour dire mal de moi.

FROSINE.

Si on payoit toutes les médiſances à ce prix-là, que les femmes ſeroient riches!

LE CAPITAINE.

Puiſqu'il faut te faire la confidence entiere, je n'ai nulle envie d'épouſer la Veu-

ve ; mais je ne laiſſe pas de lui vouloir du bien : ce n'eſt pas ſa faute ſi elle me haït, je ne ſuis pas fait pour donner de l'amour. J'ai donc voulu la détromper de ſon homme d'honneur, avant que de lui rendre ſon bien, qu'elle lui auroit donné d'abord au préjudice de ſa niéce.

FROSINE.

Helas, ſi elle le tenoit encore à preſent, elle le lui donneroit tout, & nous n'aurions rien : que vous avés agi prudemment ! mais pourquoi n'avez-vous pas montré le teſtament que vous avez ?

LE CAPITAINE.

C'eſt pour mieux faire donner notre homme, dans le piege que je lui tends.

FROSINE.

Ah ! je comprends à preſent toute votre conduite, qu'elle eſt cenſée ! & que vous avez bien raiſon de vouloir qu'Ariſte vous croye auſſi fourbe que lui !

LE CAPITAINE.

Je tremble de peur qu'il ne me ſoupçonne d'être aſſez bon homme, pour vouloir rendre le bien à la Veuve ; car enfin s'il oſoit riſquer de l'épouſer à preſent, que pourrois-je faire ? il faudroit bien rendre ce que j'ai

FROSINE.

Nous serions perdus : je tremble du peril que nous courons, s'il alloit deviner que vous êtes, *tout bas.* (Je ne le dirai plus que cette fois là) le plus honnête homme... Mais voici Valere, nous avons besoin de lui pour votre dessein.

LE CAPITAINE.

Je vais dire un mot en passant à notre homme, pour commencer à engager l'affaire.

SCENE II.

VALERE, FROSINE.

VALERE.

FRosine, j'ai interêt de ne point paroître ici ; mais sur ce qu'on m'a dit de ta part, je hazarde tout.

FROSINE.

Il y a une heure que je vous fais chercher par tout, j'ai mille choses à vous dire. La premiere, c'est que votre Mere depuis un moment a fait une sortie sur moi, comme si j'étois coupable : comme si les suivantes étoient complices de l'amour, qu'on a pour leurs Maîtresses.

VALERE.

VALERE.

Quoi ! ma mere sçait mon amour.

FROSINE.

Il ne s'agit plus de le cacher, il s'agit de le rendre legitime.

VALERE.

Ma mere va me desheriter, je suis perdu.

FROSINE.

Il s'agit à present de.... votre mere vient fondre sur vous, l'orage va tomber. *A part.* Mettons-nous à l'abri.

SCENE III.

VALERE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

JE viens d'apprendre une nouvelle agréable, on dit que tu épouse Angelique.

VALERE.

Ah ! ma mere, vous allez éclater contre elle.

LA MARQUISE.

Me vois-tu fulminer, tempêter, menacer ?

VALERE.

Elle va être exposée à votre colere.

LA MARQUISE.

Je suis assez tranquille, ce me semble.

VALERE.

Si vous aviez la bonté d'entendre mes raisons...

LA MARQUISE.

Tu vois que je t'écoute agréablement.

VALERE.

Seroit-il possible que vous approuvassiez?...

LA MARQUISE.

Pour approuver, non; mais je ne me fâche point.

VALERE.

Ah! le ton dont vous me parlez, me fait connoître...

LA MARQUISE.

Je ne me chagrine point, te dis-je, au contraire: tu refuse un riche parti, cette Angelique n'a rien, je te laisserai peu, & peu de chose avec rien, cela fera un établissement ridicule qui me réjouira.

VALERE.

Je vous entends.

LA MARQUISE.

Ce qui me réjouit le plus, c'est que tu crois me fâcher, quand tu me fais plaisir; mais ce qui s'appelle plaisir à la lettre, plai-

fit : car en me désobéïssant tu m'autorises à faire une certaine démarche ; je n'attendois qu'un pretexte, tu me le fournis, cela est heureux.

VALERE.

Vous m'allez desheriter ?

LA MARQUISE.

Non, mon Fils, non, mon cœur, ce n'est point là mon intention. Desheriter un Fils unique ! Il faudroit être bien dénaturée, bien inhumaine : je prens un parti plus humain, je me remarie.

VALERE.

Vous, ma mere?

LA MARQUISE.

Oui, mon enfant, je me remarie, & je me remarierai tant, tant, que je te donnerai une douzaine de freres, & de sœurs ; cette maniere de desheriter, est bien plus réjoüissante que l'autre.

VALERE.

Vous plaisantez, ma mere, je suis persuadé que vous n'avez nulle inclination...

LA MARQUISE.

Je suis persuadée que j'en ai ; mais je fais mes affaires plus secretement que toi : je leverai pourtant bien-tôt le masque ; tu suis ton petit penchant sans crainte de me

déplaire; je suivrai le mien, sans me soucier de te faire tort.

VALERE.

Je ne voi pas sur qui vous pourriez avoir jetté les yeux.

LA MARQUISE.

Tu as jetté les yeux sur une personne aimable, je t'en offre autant.

VALERE.

Plus j'y pense, & moins je devine.

LA MARQUISE.

Ton Angelique est charmante, mais tu verras celui que j'aurai épousé; c'est un grand garçon bien bâti.

VALERE.

Je m'y perds.

LA MARQUISE.

Au moins, mon fils, je te promets de regarder ma bru de bon œil; mais ne t'avise pas de faire la grimace à ton beau-pere.

SCENE IV.

LA MARQUISE, VALERE, ANGELIQUE, FROSINE.

LA MARQUISE.

Elle vient à moi, tu vas voir le bon accüeil que je lui ferai.

VALERE.

Que veut Angelique à ma mere?

LA MARQUISE *embrassant Angelique.*

Que je vous embrasse, vous êtes charmante: qu'y a-t'il pour votre service? venez-vous me demander mon consentement?

ANGELIQUE.

Non Madame, je viens vous donner un avis qui vous regarde.

LA MARQUISE.

Dequoi s'agit-il? parlez.

ANGELIQUE.

Madame, sans trop penetrer les vûës que Monsieur Ariste peut avoir sur vous, j'ai crû qu'il vous étoit important de connoître à fond son caractere.

LA MARQUISE.

Je le croi très-honnête homme.

ANGELIQUE.

Cet honnête homme-là, Madame, après une longue converſation, où j'ai crû démêler qu'il avoit grand interêt de vous broüiller avec Mr. votre fils, m'a enfin propoſé de l'épouſer ſans votre conſentement.

LA MARQUISE.

Que me dites-vous là, Mademoiſelle?

VALERE.

Ce que j'entens me fait ſoupçonner....

LA MARQUISE.

Il me revient auſſi quelque leger ſoupçon...

VALERE.

Pardonnez ma curioſité, ma mere: qui vous a inſtruite de mon amour?

LA MARQUISE.

Ta curioſité excite la mienne: Monſieur Ariſte t'a-t'il conſeillé tantôt de m'obéir?

VALERE.

De grace, ma mere, Monſieur Ariſte ſçait-il le deſſein que vous avez de vous remarier?

LA MARQUISE.

Je comprens qu'il eſt bon d'éclaircir la choſe: ne nous diſſimulons rien, mon fils, & pour l'interêt commun s'accommodons-nous enſemble; nous nous rebroüillerons toûjours bien après.

ANGELIQUE.

Sans vous exposer à un éclaircissement desagréable, vous pouvez conter qu'Ariste vous trahissoit tous deux.

VALERE.

Je commence à voir que c'est le plus grand fourbe...

ANGELIQUE.

En vous détrompant d'un homme que vous estimez, Madame, je vous fais peut-être quelque chagrin ?

LA MARQUISE.

Non, Mademoiselle, non, j'ai beaucoup de force d'esprit, nulle foiblesse de cœur; je voulois un mari honnête homme, celui-là ne l'est pas, que m'importe ? je trouverai un autre brave beau-pere à mon fils, pour le punir, s'il me désobéit; j'ai plus d'une punition en tête.

VALERE.

Plus je pense à la trahison d'Ariste, & plus je suis saisi d'indignation.

LA MARQUISE.

Quand je pense qu'il n'a s'en est rien fallu que je n'aye été la femme d'un scelerat, je trouve cela plaisant.

VALERE.

Un homme peut-il imaginer une telle perfidie ?

LA MARQUISE.

Cet homme là imagine plus agréablement qu'un autre.

VALERE.

Il y a là une noirceur.

LA MARQUISE.

Une noirceur à mourir de rire.

VALERE.

Mais, ma mere, vous ne faites pas assez d'attention au malheur qui vous menaçoit; c'est Angelique qui vous en garantit : quelles obligations ne lui avez-vous point ?

LA MARQUISE.

Tu me fais souvenir que j'en ai toute la reconnoissance possible.

ANGELIQUE.

L'obligation que vous m'avez, c'est d'avoir pû me contraindre assez, pour écouter tranquillement les propositions indignes qu'il m'a faites ; j'ai voulu feindre de les accepter, afin que vous pussiez vous convaincre par vous-même, en suivant cela, si vous ne m'en croyez pas sur ma parole.

LA MARQUISE.

J'admire sa prudence & sa sagesse : sçais-tu bien, mon fils, que je commence à trouver, qu'elle merite assez l'estime que tu as pour elle?

VALERE.

C'eſt dommage, qu'un ſi grand mérite ſoit ſi mal dotté.

ANGELIQUE.

Ce que j'ai, ſuffit pour entrer dans une retraite.

LA MARQUISE.

Sa fierté même eſt aimable.

ANGELIQUE.

C'eſt le parti que je vais prendre, Monſieur, ne vous flattez plus d'aucune eſperance: dans la diſpoſition, où je voi ma tante, je n'ai plus nulle reſſource; comptez là-deſſus, & prenez le parti d'obeïr à Madame; je vous en conjure par toute la tendreſſe que vous avez pour moi.

LA MARQUISE.

Cela me touche, & cela me penetre, & peu s'en faut que je ne conſente

ANGELIQUE.

Non, Madame, votre conſentement ſeroit inutile, je ne veux point devoir ma fortune à un époux.

VALERE.

Quoi, vous craindriez...

ANGELIQUE.

Je ne crains point qu'un galant homme comme vous en vînt aux reproches; mais

vous pourriez aller jusqu'aux reflexions.

LA MARQUISE.

Plus elle parle, plus elle me gagne le cœur. Quoi si je consentois en ce moment!

ANGELIQUE.

Non, Madame.

LA MARQUISE.

Si je souhaitois que vous fussiez ma fille!

ANGELIQUE.

Non, vous dis-je.

LA MARQUISE.

Si je vous en priois, si je vous en conjurois!

ANGELIQUE.

Adieu Madame.

VALERE *courant après.*

Ah! que vous êtes cruelle! pourquoi ces délicatesses outrées, puisque ma mere le souhaite? elle vous en prie, elle vous en conjure.

SCENE V.

LA MARQUISE, VALERE, FROSINE.

VALERE.

AH! ma mere, conservez pour elle cette bonne volonté.

LA MARQUISE.

Elle prend la chose à merveille; car dans le fond, ce qui me charme en elle, c'est la generosité; si elle acceptoit, elle cesseroit d'être genereuse, & je cesserois peut-être d'être charmée.

VALERE.

Quoi! vous changez déja?

LA MARQUISE.

Point du tout: je sens réellement que je la souhaite; mais si elle commençoit à vouloir, je ne voudrois peut-être plus: car il faudroit que je fusse fole, vous aimant tous deux, de vous marier, n'ayant pour tout bien que l'esperance d'heriter de moi: vous seriez morts de faim avant que je mourusse de vieillesse.

FROSINE.

Madame a raison, il faut que vous épousiez une fille opulente : mais Madame si par hazard Angelique devenoit riche.

LA MARQUISE.

Je préfererois en elle, une richesse mediocre, à l'opulence d'un autre.

FROSINE.

Rendez-lui donc ce service en cette occasion; vous, Monsieur commencez par entrer chez la Veuve, car les momens sont chers, exagerez-lui bien la trahison....

VALERE.

J'entends; je lui dépeindrai la trahison d'Ariste, avec des couleurs si vives...

FROSINE.

Entrez promptement.

SCENE VI.

LA MARQUISE, FROSINE.

LA MARQUISE.

CA, en deux mots, que faut-il que je fasse moi?

FROSINE.

Comme vous auriez fait, si vous vouliez

encore l'épouser ; amusez-le toûjours, & pour cause. je viens de lui dire rage du Capitaine: il est entré chez vous apparemment pour presser vos nôces.

LA MARQUISE.

Non, je le vois encore dans la galerie, je vais lui dire de m'aller attendre chez moi pour terminer ; moi j'entrerai chez la Veuve, sans qu'il le voye.

FROSINE.

Fort bien ; nous parlerons tous de concert à la Veuve, sans qu'il y soit.

LA MARQUISE.

Je cours le fixer, compte sur moi.

SCENE VII.

FROSINE.

AH! respirons un moment; après avoir pris des mesures si justes, nous serions bien malheureux, s'il alloit deviner qu'il pourroit épouser à present la Veuve sans rien risquer : mais l'esperance de la Marquise l'amusera, pendant que....

SCENE VIII.

FROSINE, FLAMAND.

FLAMAND.

OUi, tout ce qu'on dit de mon Maître eſt faux; tous ceux qui diſent du mal de ſa probité ſont des ignorans. Ah! Froſine, tu me vois dans une colere.

FROSINE.

Hé dequoi?

FLAMAND.

Où eſt mon Maître, que j'aille le mettre en colere auſſi.

FROSINE.

Patience: conte-moi.

FLAMAND.

Comme j'entrois là-dedans pour le chercher, j'ai entendu ce Valere qui dit des fauſſetez de mon Maître: par la morbleu!

FROSINE.

Doucement.

FLAMAND.

Non, l'affection me monte à la tête, dire que mon Maître fait des friponneries....

FROSINE.

Parle donc bas.

FLAMAND.

Je veux me fâcher tout haut moi.

FROSINE.

Veux-tu te taire ?

FLAMAND.

Non, Frosine, car l'affection....

FROSINE.

Tais-toi donc.

FLAMAND.

Oui, mon affection va dire à mon Maître...

FROSINE.

Garde-t'en bien.

FLAMAND.

Je veux lui dire qu'il est honnête homme, & que....

FROSINE.

Veux-tu m'écouter ? tu vas perdre ta fortune, si tu ne veux parler bas.

FLAMAND.

Ma fortune, dis-tu ?

FROSINE.

Oui, vraiment, car tout ce qu'on dit là-dedans à la Veuve, c'est parce que la Veuve veut épouser ton Maître.

FLAMAND.

L'épouser ! Et elle en dit la rage.

FROSINE.

Hé ! le gros animal ! n'est-ce pas à la Veuve qu'ils disent tout ce mal-là de ton Maître ?

FLAMAND.

Hé bien, oui.

FROSINE.

Hé bien oui, pour dégoûter la Veuve de ton Maître, afin qu'elle le cede à la Marquise ; ne sommes nous-pas convenus toi & moi tantôt ?...

FLAMAND.

Ha ! je m'en souviens, c'est la finesse que tu as trouvé tantôt.

FROSINE.

La finesse, oui.

FLAMAND.

Oh ! si c'est pour épouser la Marquise, je donne mon consentement.

FROSINE.

Ton Maître vient, retire-toi, que je lui lui parle seule.

FLAMAND.

Je m'en vais encore écouter là-dedans: je tirai bien à cette heure, que je sçai la finesse.

SCENE

SCENE IX.

FROSINE, ARISTE.

FROSINE.

AH! Monsieur, nous n'avons plus d'esperance qu'en vous, qu'en votre bon cœur, qu'en votre probité; car enfin nous voyons bien que le Capitaine nous trompe, je vous l'ai déja dit, il n'a point de Testament: il vouloit nous faire peur pour attraper la Veuve, le scelerat qu'il est; mais la Veuve est engagée contre lui, pour les calomnies qu'il a faites contre vous.

ARISTE.

Hon, je haïs les fourbes.

FROSINE.

C'est le plus grand fourbe, que ce Capitaine....

ARISTE.

Ces gens-là n'ont point de principes.

FROSINE.

C'est un homme sans foi, sans honneur que ce Capitaine....

ARISTE.

Taisez-vous, je n'aime point à entendre parler mal de personne.

FROSINE.

Je sçai de lui les actions les plus noires, les plus abominables: il medite quelque trahison pour nous ruiner.

ARISTE.

Il m'en a touché quelque chose.

FROSINE.

Ah! Monsieur, s'il vous propose quelque friponnerie contre nous, empêchez-la, je vous prie. Si nous faisions semblant de nous défier de lui, il nous abîmeroit tous; hé Monsieur, prenez bien contre lui nos interêts, c'est de vous seul que nous attendons notre bonheur, protegez-nous, servez-nous de pere.

ARISTE.

Vous serez tout contens de moi (*seul*) Tout ceci commence à bien aller; ce Capitaine veut s'accommoder de bonne foi, & c'est son interêt.

SCENE X.

ARISTE, FLAMAND.

FLAMAND.

REjouissez-vous, Monsieur, réjouissez-vous.

ARISTE.

Hé dequoi, Flamand?

FLAMAND.

La joie fait que je ne sçaurois me taire, car tout le monde travaille là-dedans pour votre fortune.

ARISTE.

Que veux-tu dire?

FLAMAND.

Je veux dire votre profit & votre bien, car on travaille à dégoûter la Veuve de vous, & elle croit déja quasi, que vous n'êtes pas honnête homme; la manigance va bien enfin.

ARISTE.

Explique-toi.

FLAMAND.

J'ai entendu...

ARISTE.

Tu as entendu?

FLAMAND.

Ah! ils sont tous les plus drôles de personnages! cela m'a bien réjoui.

ARISTE.

Quels personnages? parle.

FLAMAND.

Le Capitaine dit que c'est vous, qui avez

filouté tout le Testament de la succession, & qu'il n'a rien lui.

ARISTE *à part.*

Il me tient parole, cela va bien.

FLAMAND.

Ne vous le dis-je pas que cela va bien, car ils disent tous que vous en avez bien volé d'autres: & moi finement qui faisois semblant de faire comme si tout cela étoit vrai. Vous m'avez bien de l'obligation au moins; car c'est moi qui ai inventé la finesse de dire du mal de vous à la Veuve, & je viens de voir que cela fait rire la Marquise.

ARISTE.

Quoi! la Marquise est là-dedans?

FLAMAND.

Vraiment, c'est elle, qui fait le mieux pour vous; elle dit que vous êtes un fourbe, un malheureux.

ARISTE.

Elle dit?

FLAMAND.

Que vous avez eu des trahisons avec elle.

ARISTE.

Ah! Ciel!

FLAMAND.

Que vous êtes un homme sans honneur, un maraut; moi, qui sçavois la finesse, je riois.

ARISTE.

Je suis perdu.

FLAMAND.

Celui qui a le mieux fait, c'est Valere; car il fait semblant d'être enragé contre vous, avec des noms de traître, de coquin; & plus il disoit rage de vous, & plus je riois.

ARISTE.

Hon....

FLAMAND.

Oui, disoit-il à la Veuve; Ariste est le plus infame scelerat; il meriteroit cent coups de bâtons: & moi de rire.

ARISTE.

Hon.

FLAMAND.

Je m'en retourne vîte écouter à quoi ils en sont, & si la Veuve est bientôt dégoûtée de vous, afin qu'elle vous laisse épouser la Marquise: ha, ha, ha, je vais bien rire.

ARISTE *seul.*

Me voilà perdu de réputation, ruiné, abîmé: sortons d'ici.... mais voyons l'accommodement que ce Capitaine veut faire.

SCENE XI.

ARISTE, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE *à la contenance.*

NOn morbleu, Madame, non ventre-bleu, je ne vous ménagerai plus. *à Ariste.* Je ne puis plus tenir contre ses mépris, je suis outré de colere contre elle, aidez-moi à me vanger.

ARISTE.

Ce n'est pas ma faute, Monsieur, si elle manque de veneration pour vous.

LE CAPITAINE.

Par la morbleu!

ARISTE.

Il n'y a rien que je ne sacrifie.

LE CAPITAINE.

Je suis content de vous, touchez là.

ARISTE.

Si j'osois pretendre à l'honneur de votre amitié....

LE CAPITAINE.

Touchez-là, vous dis-je.

ARISTE.

J'ai toûjours souhaité de...

LE CAPITAINE.

Touchez-là : vous êtes un fripon.

ARISTE.

Monsieur.

LE CAPITAINE.

Vous êtes un homme sans foi, & c'est ce qui vous attire ma confiance.

ARISTE.

Monsieur.

LE CAPITAINE.

Je vais vous ouvrir mon cœur, parce que je sçais que vous êtes un traître.

ARISTE.

Je me justifierai.

LE CAPITAINE.

Gardez-vous-en bien, je suis ravi que vous ne valiez rien, car je ne vaux pas grand chose, & nous nous en accomoderons mieux tous deux ensemble. L'accomodement dont il s'agit, c'est qu'ayant renoncé à la Veuve, je ne veux pas pour cela renoncer au bien dont je suis nanti ; mais j'ai une reputation à garder, je suis homme de guerre : si vous me contraignez de montrer le Testament que j'ai, on verra qu'un ami me laisse tout son bien, le monde s'imaginera qu'il a eu intention que je le donne à sa Veuve ; j'aurai beau dire qu'on n'est pas obligé à devi-

ner les intentions ; on me chasseroit du service sans m'écouter ; cela m'a fait résoudre à partager avec vous le profit, sans partager l'avanie ; pour cela je jette tout le soupçon sur vous, & j'ai publié que je n'avois rien pour vous charger du paquet ; vous comprenez bien ?

ARISTE.

Oui, Monsieur, votre idée est bonne, & vous y gagnerez encore en partageant ; car je sçai le secret de cette affaire-ci.

LE CAPITAINE.

Hé oui, je profiterai de votre sçavoir faire, & vous donnerez à cela un tour...

ARISTE.

Le tour est naturel, car dans le fond c'est une justice.

LE CAPITAINE.

Justice, injustice, laissons-là le jeu de mots : je vous disois donc que tout le monde connoissant vos trahisons...

ARISTE.

Monsieur de grace....

LE CAPITAINE.

Ne m'interrompez pas ; je vous dis qu'il vous siéra mieux qu'à moi, à vous qui avez déja sur le corps d'autres friponneries.

ARISTE.

ARISTE.

Servez-vous d'autres termes.

LE CAPITAINE.

Ne perdons point de temps à choisir des termes; je ne suis pas poli, je suis homme de mer: vous donc, qui n'avez plus de reputation à ménager, vous pourrez effrontement....

ARISTE.

Monsieur!

LE CAPITAINE.

Encore! hé morbleu! il s'agit bien de cela entre nous; passez-moi, que vous êtes un maraut, & ne m'interrompez plus.

ARISTE.

Je vous admire! il y a dans vos brusqueries un fonds de franchise aimable; j'aime la sincerité jusques dans les calomnies.

LE CAPITAINE.

Voici le fait: nous partagerons la succession à l'abri du Testament que vous avez; & du mien j'en bourrerai mon fusil: je n'entends pas les affaires, mais cela est net.

ARISTE.

J'y consens volontiers; je vous assurerai secretement votre part, sans qu'on puisse vous soupçonner.

LE CAPITAINE.

Voilà un brave homme!

ARISTE.

J'imaginerai des raisons vrai-semblables que vous appuyerez.

LE CAPITAINE.

Volontiers, car vous me paroissez bonne personne à present.

ARISTE.

Ne perdons point de temps, allons écrire.

LE CAPITAINE.

Voilà ce qui s'appelle parler franchement; vous valez cent fois mieux comme cela dans votre naturel, que quand vous étiez heriſſé de grandes maximes.

ARISTE.

Aidez-moi à ſortir d'ici avec honneur.

LE CAPITAINE.

Imaginez; j'appuierai.

SCENE XII.

ARISTE, LE CAPITAINE, LA VEUVE, FROSINE, ANGELIQUE, VALERE, LA MARQUISE.

LA VEUVE.

MOnsieur, je ne viens plus vous proposer le mariage, vous êtes engagé de cœur, avec Madame la Marquise, je ne veux point vous contraindre ; comme elle est riche, & que je ne la suis pas, elle consent que vous me rendiez mon bien ; il y a un Notaire là-dedans, cedez-moi toutes les pretentions que vous avez ; il n'y a rien à dire là-dessus, que oui ou non.

LA MARQUISE.

Gardez-moi votre cœur, & donnez-lui le bien ; voilà le devoir, & l'amour contents.

ARISTE.

Les choses ont changé, Madame, je ne suis plus que dépositaire du bien ; & Monsieur qui est vraiment homme d'honneur, vient de me declarer que le deffunt m'engage à certaines restitutions secrettes.

LE CAPITAINE.

Secretes, oui.

ARISTE.

Il faut être équitable, avant que d'être liberal.

LE CAPITAINE.

Cela eſt vrai.

ARISTE.

La volonté des mourans, eſt une loi inviolable.

ANGELIQUE.

Hé bien, ma tante, êtes-vous convaincuë?

FROSINE.

Vous en faut-il davantage?

LA VEUVE.

Non, mais j'avoue qu'il ne m'en falloit pas moins, pour me faire croire toutes les indignitez que vous m'avez dit de lui: vous êtes le plus déteſtable homme....

ARISTE.

Me voilà juſtifié: ſortons d'ici.

LE CAPITAINE.

Tout à l'heure.

ARISTE.

Qu'attendez-vous? allons.

LE CAPITAINE.

Un peu de patience.

ARISTE.

Allons, Monſieur, allons donc.

LE CAPITAINE.

Il me prend un remords de conscience, mon cher ami, il me prend un remords d'avoir fait si long-temps le fripon pour gagner votre amitié.

ARISTE *voulant fuir.*

Je suis trahi!

LE CAPITAINE *l'arrête par le bras.*

Ne m'abandonnez pas dans mon repentir.

LA VEUVE.

Que je vous ai d'obligation, Monsieur, de m'avoir delivrée d'un tel scelerat.

VALERE.

N'insultez pas mon vrai ami.

ANGELIQUE.

Délivrez-nous d'un objet odieux, laissez-le aller.

SCENE DERNIERE.

FLAMAND, LA VEUVE, EROSINE, ANGELIQUE, VALERE, LA MARQUISE.

FLAMAND.

C'Est donc tout de bon, que mon Maître n'est pas honnête homme?

FROSINE.

Puisque mon bon ami Elamand nous a servi à démasquer notre fourbe, il faut le récompenser en me donnant tout à lui.

LE CAPITAINE.

Oui : il est juste que ce mariage se fasse aux dépens de la succession.

LA VEUVE.

Oh ! il est tout content, graces à Monsieur.

LE CAPITAINE.

Je vous ai promis, Madame, de vous rendre tout ; mais ce sera pour marier Angelique à Monsieur, qui est galant homme.

LA VEUVE.

Très-volontiers.

LA MARQUISE.

Embrassez-moi, ma bru.

LA VEUVE.

Voilà ce qui s'appelle un vrai homme d'honneur.

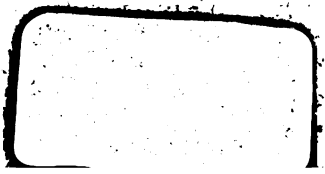
LA MARQUISE.

Et le contraste d'un faux homme d'honneur.

FIN.

890206

S. Zlatin
1.9.89
[VOLT.]



S. Zlatin.
1.9.89
[VOLT.]